This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

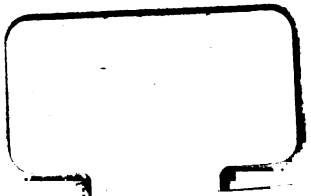
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA



ELE
003

WILLY

Minne

OLLENDORFF

PARIS — 1904

MINNE

DU MÊME AUTEUR

Une Passade (en collaboration avec Pierre Veber). . . 1 vol.
Maîtresse d'esthètes (10e mille) . . . . . 1 vol.
Un vilain Monsieur (12e mille) . . . . . 1 vol.
Claudine à l'École (94e édition) . . . . . 1 vol.
Claudine à Paris (96e édition) . . . . . 1 vol.
Claudine en ménage (110e édition) . . . . . 1 vol.
Claudine s'en va (74e édition) . . . . . 1 vol.

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

S'adresser pour traiter à la librairie Paul Ollendorff, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

WILLY

MINNE

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1904
Tous droits réservés.

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

NUMÉROTÉS A LA PRESSE

MINNE

— Minne? Minne chérie, c'est fini cette rédaction? Minne, tu vas abîmer tes yeux !...

Minne murmure d'impatience. Elle a déjà répondu « oui, maman », trois fois à Maman qui brode derrière le dossier de la grande bergère.

Minne n'a pas levé la tête et mord son porte-plume d'ivoire, si penchée sur son cahier qu'on ne voit que l'argent de ses cheveux blonds, et un bout de nez fin entre deux boucles pendantes.

Le feu parle tout bas, la lampe à huile compte goutte à goutte les secondes, Maman soupire. Sur la toile cirée de sa broderie

(c'est un grand col pour Minne), l'aiguille toque du bec à chaque point.

Dehors, les sycomores du boulevard Berthier ruissellent de pluie, et les tramways de l'avenue de Villiers, au tournant du boulevard extérieur, grincent musicalement sur leurs rails.

Maman coupe le fil de sa broderie. Au tintement des petits ciseaux, le nez fin de Minne se lève, les cheveux d'argent s'écartent, les beaux yeux foncés de Minne guettent...

Maman enfile une autre aiguillée, Minne se penche de nouveau sur sa tâche, mais ses yeux foncés glissent en dessous vers un journal ouvert, dissimulé par le devoir d'histoire, et lisent lentement, soigneusement, la rubrique *Paris la nuit :*

« Nos édiles se doutent-ils seulement que « certains quartiers de Paris, notamment les « boulevards extérieurs, sont aussi dange- « reux pour le promeneur qui s'y aventure, « que la Prairie l'est pour le voyageur blanc ?

« Nos modernes Apaches y donnent carrière « à leur naturelle sauvagerie, il ne se passe « pas de nuit sans qu'on ramasse un ou plu- « sieurs cadavres.

« Remercions le ciel — il vaut mieux s'en « remettre à lui qu'à la police — quand ces « messieurs se bornent à se dévorer entre « eux, comme cette nuit, où deux bandes « rivales se rencontrèrent et se massacrèrent « littéralement. La cause du conflit? « Cher- « chez la femme! » Celle-ci, une fille Eugé- « nie Desfontaines, dite Casque-de-Cuivre à « cause de ses magnifiques cheveux roux, « allume toutes les convoitises d'une dou- « teuse population masculine. Inscrite aux « registres de la Préfecture depuis un an, « cette créature, qui compte à peine seize « printemps, est connue sur la place pour « son charme équivoque et son caractère « audacieux. Elle boxe, lutte, et joue du « revolver à l'occasion. Tailhade dit l'Orang, « le chef de la bande des « Frères-de-Belle-

« ville » et le Frisé, chef des « Aristos » de « Levallois-Perret », un souteneur dangereux « dont on ignore le véritable nom, se disputaient cette nuit les faveurs de Casque-de-« cuivre. Des menaces on en vint aux couteaux. Solvey, dit Pipi-la-Vipère, bookmaker belge, grièvement blessé, appela le « Frisé à son aide ; les acolytes de l'Orang « sortirent leurs revolvers et alors commença « une véritable boucherie. Les agents arrivés « après le combat, selon leur immuable tradition, ont ramassé cinq individus laissés « pour morts, Defrémont et Busenel, dits « les pucèaux nantais », Henry Ner, dit le « Pou et Degorsse dit Schnock, qui ont été « transportés d'urgence à l'hôpital, ainsi que « le sujet de Léopold : Pipi-la-Vipère.

« Quant aux chefs de bandes, et à la « Colombine, cause première du duel, on « n'a pu mettre la main dessus. Ils sont activement recherchés. »

Maman roule sa broderie. Minne, prise de

court, écrit rapidement sur son cahier :

« Par ce traité, la France perdait deux « de ses plus belles provinces. Mais elle « devait quelque temps après en signer un « autre, beaucoup plus avantageux. »

Un point, un trait d'encre à la règle au bas du devoir ; le papier buvard qu'elle lisse de sa main longue et transparente.

— Fini !

— Ce n'est pas trop tôt ! dit Maman, soulagée. Va vite au lit, ma souris blanche. Tu as été longue ce soir. C'était donc bien difficile, ce devoir ?

— Non, répond Minne qui se lève. Mais j'ai un peu mal à la tête.

Comme elle est grande ! Aussi grande que Maman, presque. Une très longue petite fille, l'air d'un bébé de huit ans qu'on aurait tiré, tiré... La taille et les épaules étroites dans son fourreau de velours anglais vert-empire que serre à peine une ceinture de cuir blanc, Minne s'étire les bras en l'air, s'allonge

encore. Elle passe ses mains sur son front, rejette en arrière ses cheveux si pâles. Maman s'inquiète tout de suite :

— Bobo ? une compresse ?

— Non, dit Minne. Ce n'est pas la peine. Ça sera parti demain.

Elle sourit à Maman, de ses yeux marron foncé, de sa bouche mobile dont les coins nerveux remuent sans cesse. Son cou mince plie au-dessus du grand col pèlerine. Elle a la peau si claire, les cheveux si fins aux racines qu'on ne voit pas d'abord où finissent ses tempes. Maman regarde de près la petite figure qu'elle connaît veine par veine, et se tourmente, une fois de plus, de tant de fragilité. « On ne lui donnerait jamais ses quatorze ans huit mois... »

— Viens, Minne chérie, que je roule tes boucles.

Elle montre un petit fagot de rubans blancs.

— Oh ! s'il te plaît, non, maman. A cause de ma tête, pas ce soir.

— Tu as raison, mon joli. Veux-tu que j'aille avec toi dans ta chambre ? As-tu besoin de moi ? Un peu de fleur d'oranger ?

— Non, maman, merci. Je vais me coucher vite.

Minne prend sa lampe à huile, embrasse Maman et monte l'escalier, sans peur des coins noirs, de l'ombre de la rampe qui grandit et tourne devant elle, de la vingt-deuxième marche qui crie si lugubrement. A quatorze ans et huit mois, on ne croit plus aux fantômes.

— Cinq, songe Minne. Les agents en ont ramassé cinq laissés pour morts. Et le Belge aussi ! Elle, on ne l'a pas prise, ni les deux chefs ! Mais Casque-de-Cuivre !...

En jupon de nansouk blanc, plissé dans le bas, en corset-brassière à bretelles, de coutil blanc, Minne se regarde dans la glace.

— Des cheveux rouges, c'est beau. Les miens sont trop pâles... Je sais comment *elles* se coiffent.

A deux mains, elle relève ses cheveux de soie, les roule très haut sur sa tête, presque sur le front. Dans un placard elle prend son tablier rose du matin, celui qui a des poches en forme de cœur. Puis elle parade devant la glace, le menton levé... Non, l'ensemble reste fade. Qu'est-ce qui manque donc? Un ruban rouge dans les cheveux. Là. Un autre au cou. Les mains dans les poches du tablier, les coudes maigriots en dehors, Minne, charmante et gauche à la façon d'un Boutet de Monvel, se sourit et constate :

— Je suis sinistre.

Minne ne s'endort jamais tout de suite. Elle entend, au-dessous d'elle, Maman fermer le piano, tirer les rideaux qui grincent sur leur tringle, entr'ouvrir la porte de la cuisine pour s'assurer qu'aucune odeur de gaz ne filtre par les robinets du fourneau, monter à pas lents, toute empêtrée de sa lampe, de sa corbeille à ouvrage et de sa jupe longue.

Devant la chambre de Minne, Maman s'arrête une minute, écoute... Enfin la dernière porte se ferme, on ne perçoit plus que des bruits étouffés derrière la cloison.

Minne est étendue toute raide dans son lit, la nuque renversée, et sent ses yeux s'agrandir dans l'ombre. Elle n'a pas peur. Elle épie tous les bruits comme une petite bête nocturne,

et gratte seulement le drap, avec les ongles de ses orteils.

Une goutte de pluie tombe de seconde en seconde sur le rebord en zinc de la fenêtre, lourde et régulière comme le pas du sergent de ville qui arpente le trottoir.

— Il m'agace ce sergent de ville, songe Minne. A quoi ça peut-il servir, des gens qui marchent si gros? *Eux*, on ne les entend pas, ils marchent comme des chats. Ils ont des souliers de tennis, ou bien des pantoufles brodées au point de croix... Comme il pleut! Je pense bien qu'*ils* ne sont pas dehors à cette heure-ci. Pourtant, l'Orang et l'autre, le chef... le chef des Frères, le Frisé. Ils sont enfuis, ils sont cachés. Cachés dans... dans des carrières. Je ne sais pas s'il y a des carrières près d'ici. Oh! ce gros pas! Pouf, pouf, pouf, pouf... S'il y en avait *un*, tout d'un coup, qui vienne par derrière le sergent de ville et qui lui enfonce un couteau dans sa vilaine nuque rouge... Devant la porte, juste

pendant qu'il passe... Ah ! ah ! je vois Célénie demain matin : « Madame, Madame ! il y a un sergent de ville de tué devant la porte. » Et elle crierait, et elle se trouverait mal...

Et Minne, blottie dans son lit blanc, ses cheveux de soie balayés d'un seul côté et découvrant une oreille menue, s'endort avec un petit sourire.

Minne dort et Maman songe. Cette petite fille si mince, qui repose à côté d'elle, remplit et borne le présent et l'avenir de Maman, qui est une assez jeune veuve, craintive et casanière. Maman a cru souffrir beaucoup, il y a dix ans, lors de la mort soudaine de son mari; et puis ce grand chagrin a pâli dans l'ombre dorée des cheveux de Minne. La santé de Minne fragile et nerveuse, les repas de Minne, le cours de Minne, les robes de Minne... Maman n'a pas trop de temps pour y penser, avec une joie et une inquiétude qui ne se blasent ni l'une ni l'autre.

Pourtant, Maman n'a que trente-trois ans, et il arrive qu'on remarque dans la rue sa beauté sage, éteinte sous des robes unies

d'institutrice de bonne maison... Maman n'en sait rien. Elle sourit sans arrière-pensée, quand les hommages vont aux surprenants cheveux de Minne, ou rougit vivement lorsqu'un jeune vaurien apostrophe sa fille, — il n'y a guère d'autres événements dans sa vie occupée et petite de mère-fourmi.

Donner un beau-père à Minne? Vous n'y pensez pas! (Maman ne s'avise même pas qu'un beau-père pour Minne serait un mari pour elle). Non, non, elles vivront toujours seules dans le petit hôtel du boulevard Berthier, qu'a laissé Papa à sa femme et à sa fille ; jusqu'à cette époque, confuse et terrible comme un cauchemar, où Minne s'en ira avec un Monsieur de son choix.

L'oncle Paul, le médecin, est là pour veiller de temps en temps sur elles deux, pour soigner Minne en cas de maladie et empêcher Maman de perdre la tête; le cousin Antoine amuse Minne pendant les vacances, Minne suit le cours Souhait pour se distraire, y ren-

contrer des amies bien élevées et, mon Dieu, s'instruire à l'occasion... Tout cela est très bien arrangé, se dit Maman qui craint l'imprévu, et si l'on pouvait aller ainsi jusqu'à la fin de la vie, serrées l'une contre l'autre dans un tiède et étroit bonheur, comme la Mort serait vite franchie, sans péché et sans peine...

« Minne chérie, c'est sept heures et quart ».

Maman dit cela à demi-voix, comme pour s'excuser.

Du fond de l'ombre blanche du lit, un bras mince se lève, ferme son poing et retombe.

Puis la voix de Minne, faible et légère, demande :

— Il pleut encore ?

Maman replie les persiennes de fer. Le murmure des sycomores entre par la fenêtre, avec un rayon de jour vert et vif, un souffle frais qui sent l'herbe et l'asphalte.

— Un temps superbe !

Minne, assise sur son lit, fourrage à deux

mains sa tête d'où pleuvent des soies emmêlées. Parmi la clarté de ses cheveux, la pâleur rose de son teint, la noire et liquide lumière de ses yeux étonne. Beaux yeux grands ouverts et sombres, où tout pénètre et se noie, sous l'arc élégant des sourcils mélancoliques... La bouche mobile sourit, tandis qu'ils restent graves.

Pour l'instant, Minne regarde remuer les feuilles, d'un air vide, elle ouvre et resserre les doigts de ses pieds, comme font les hannetons avec leurs antennes... La nuit n'est pas encore sortie d'elle. Elle vagabonde à la suite de ses rêves, sans entendre Maman qui tourne par la chambre, Maman tendre et toute fraîche en peignoir bleu, les cheveux tordus en natte...

— Tes bottines jaunes, et puis ta petite jupe bleu marine, et une chemisette... une chemisette comment?

Enfin réveillée, Minne soupire et détend son regard.

— Blanche, maman, ou bleue, comme tu voudras.

Comme si d'avoir parlé lui déliait tous les membres, Minne saute sur le tapis, se penche à la fenêtre... Il n'y a pas de sergent de ville étendu en travers du trottoir, un couteau dans la nuque.

— Ce sera pour une autre fois, songe Minne un peu déçue.

L'arome vanillé du chocolat qui bout s'est glissé dans la chambre, et stimule sa toilette minutieuse de petite femme soignée; elle sourit aux fleurs roses des tentures.

Des roses partout : sur les murs, sur le velours anglais des fauteuils, et le tapis à fond crème, jusqu'au fond de cette cuvette longue, montée sur quatre pieds laqués de blanc...

— J'ai faim, dit Minne qui, devant l'armoire à glace, noue sa cravate sur son col blanc, luisant d'empois.

Quel bonheur ! Minne a faim ! Voilà Maman contente pour la journée. Elle admire sa

grande fille, si longue, et si peu femme encore, le torse enfantin dans la chemisette à plis, les épaules frêles où roulent les beaux cheveux en copeaux d'argent.

— Descendons, ton chocolat t'attend...

Minne prend son chapeau aux mains attentives de Maman et dégringole l'escalier, leste comme une chèvre blanche, en flairant son mouchoir où Maman a versé deux gouttes de verveine citronnelle...

Le cours des demoiselles Souhait n'est pas un cours pour rire. Demandez à toutes les mamans qui y conduisent leurs fillettes de six à quinze ans. La réponse ne variera guère. On vous répondra, avec un air de quiétude supérieure : « C'est ce qu'il y a de mieux fréquenté dans Paris. » Et l'on vous citera coup sur coup les noms de M^lles^ X..., des petites Z..., de la fille unique du banquier H... On vous parlera des salles bien aérées, du chauffage à la vapeur, des voitures de maître qui stationnent devant la porte, et il est sans exemple qu'une maman, séduite par ce luxe hygiénique, éblouie de noms connus et fastueux, s'aventure jusqu'à éplucher le programme d'études.

Les amis de Maman ont affirmé : « Vous ne pouvez pas envoyer votre fille ailleurs qu'au cours Souhait. » L'oncle Paul a concédé : « Envoies-y la petite, va, là ou ailleurs... » Minne, déjà raisonnable à huit ans autant qu'aujourd'hui, a remarqué : « Maman, le cours Souhait est en haut du boulevard Malesherbes; depuis la maison, en suivant les fortifications, il n'y a pas plus d'un quart d'heure à pied. »

Et tous les matins, Minne, accompagnée tantôt de Maman, tantôt de Célénie, suit les fortifications, du boulevard Berthier à la porte d'Asnières. Bien gantée, une serviette de maroquin au bras, droite et les yeux graves, elle salue d'un regard l'avenue Gourgaud verte et provinciale, d'une caresse les chiens de Thaulow, vagabondant en maîtres sur le boulevard Berthier, pêle-mêle avec une tribu de beaux enfants, blonds et libres, qui parlent un norwégien guttural. Minne connaît de vue ces petits pirates du Nord et les envie. « Tous

seuls, sans bonne, le long des fortifications ! Mais ils sont encore trop jeunes, ils ne savent que jouer... Ils ne regardent pas les choses intéressantes... »

Ce matin-là, comme les autres matins, Minne quitte Célénie sous la porte cochère du cours Souhait.

— C'est toi qui viendras me chercher à onze heures et demie, Célénie?

— Non, Mademoiselle, Madame a dit qu'elle viendrait.

— Bon ; adieu, Célénie.

— Adieu, Mademoiselle.

Minne se dirige vers une porte toute luisante de plaques en cuivre jaune ; la grosse femme de chambre hâte vers la maison son dos lourd.

Minne, revenue sur ses pas, tend le cou

pour suivre Célénie des yeux, sort, traverse la rue d'un pas décidé, et s'en va acheter *Le Journal* au prochain kiosque. Après quoi, elle entre au cours, où M^lle^ Souhait elle-même commence une leçon de géographie.

Arthur Dupin, le styliste du *Journal*, a ciselé un nouveau chef-d'œuvre :

« *Encore nos Apaches. — Capture importante. — Le Frisé introuvable.* »

« Nos lecteurs ont encore présent à l'esprit « le récit lugubre et véridique de la nuit de « mardi à mercredi. La police n'est pas restée « inactive depuis ce temps, et vingt-quatre « heures ne s'étaient pas écoulées que l'inspec- « teur Joyeux mettait la main sur Perilhou, dit « Mangeot, qui, dénoncé par un des blessés « transportés à l'hôpital, se faisait pincer dans « un garni de la rue Norvins. De Casque-de- « Cuivre, point de nouvelles. Il semblerait « même que ses amis les plus intimes igno- « rent sa retraite, et l'on nous fait savoir que

« l'anarchie règne parmi ce joli peuple privé « de sa reine. Le Frisé a réussi jusqu'à « présent à échapper aux recherches. »

Dans son lit, Minne songe :

« *Elle* est cachée. Probablement aussi dans une carrière. Les agents ne savent pas chercher. *Elle* a sûrement des amis fidèles, qui lui apportent à manger la nuit. Si on découvre sa cachette, elle aura toujours le temps de tuer plusieurs personnes de la police avant qu'on la prenne. Mais voilà, son peuple se mutine pendant ce temps-là ! Les Aristos-de-Levallois vont se disperser aussi, sans le Frisé... Ils auraient dû élire une vice-reine, pour gouverner en l'absence de Casque-de-Cuivre... »

Pour Minne, tout cela semble monstrueux et simple à la manière d'un vieux roman de Gustave Aymard. Elle sait que la bordure pelée des fortifications est une terre étrange, où grouille un peuple dangereux et attrayant de sauvages, une race très différente de la nôtre, et qu'on reconnaît aisément aux insi-

gnes qu'ils arborent : la casquette de cycliste, le jersey noir ou rayé de vives nuances, qui colle à la peau comme un tatouage bariolé. Leur race produit deux types distincts :

1° Le trapu, qui balance en marchant des mains de viande crue, et dont les cheveux, plantés bas sur le front, semblent peser sur les sourcils plissés.

2° Le svelte. Celui-là marche indolemment, sans le moindre bruit. Ses souliers Richelieu montrent des chaussettes fleuries, quelquefois de soie. Parfois aussi ils laissent voir, à la place des chaussettes, une peau délicate. L'œil est long, souvent beau, et presque toujours doux, la prunelle tourne avec une langueur singulière jusqu'au coin externe des paupières. Des cheveux souples descendent sur la joue bien rasée, en manière d'accroche-cœur, et la pâleur du teint fait valoir le rouge fiévreux des lèvres.

D'après la classification de Minne, cet individu-là incarne le type noble de la race mys-

térieuse. Le Trapu chante souvent, promène à ses bras des jeunes filles en cheveux, gaies comme lui. Le Svelte glisse volontiers ses mains dans les poches d'un pantalon ample, et fume, les yeux mi-clos, tandis qu'une inférieure et furieuse créature, à son côté, crie, pleure et reproche.

« Elle l'ennuie, songe Minne, d'un tas de petits soucis domestiques. Lui, il ne l'écoute même pas, il rêve, il suit la fumée de sa cigarette d'Orient... »

Car les songeries de Minne ignorent le caporal vulgaire, et, pour elle, il n'est de cigarettes qu'orientales.

Minne admire combien, pendant le jour, les mœurs de la Race singulière restent patriarcales. Lorsqu'elle revient de son cours, vers midi, elle *les* aperçoit, nombreux, au flanc du talus où leurs corps étendus pendent, assoupis. Les femmes de la tribu, accroupies sur leurs talons, ravaudent et se taisent, ou lunchent comme à la campagne, un papier gras sur leurs genoux. Les mâles, forts et beaux, dorment. Quelques-uns de ceux qui veillent ont jeté leurs vestes, et des luttes amicales entretiennent la souplesse de leurs muscles...

Minne, intérieurement, les compare aux chats qui, le jour, dorment, lustrent leur robe, aiguisent leurs griffes courbes au bois

des parquets. Leur quiétude ressemble à une attente. La nuit venue, ce sont des démons hurleurs, sanguinaires, et leurs cris d'enfants étranglés parviennent jusqu'à Minne, pour troubler son sommeil fragile.

La Race mystérieuse ne crie point la nuit ; elle siffle. Des coups de sifflet vrillants, terribles, jalonnent le boulevard extérieur, portent de poste en poste une télégraphie incomprise des étrangers. Minne, à les entendre, frémit des cheveux aux orteils, comme traversée d'une aiguille...

« *Ils* ont sifflé deux fois... une espèce de *ui ui ui* tremblé a répondu, loin, là-bas... Est-ce que ça veut dire « Sauvez-vous ! » ou bien « Le coup est fait » ? Peut-être qu'ils ont fini, qu'ils ont tué la vieille dame... La vieille dame est maintenant au pied de son lit, par terre, dans « une mare de sang... » *Ils* vont compter l'or et les billets, et boire et dormir. Demain, sur le talus, ils se raconteront la vieille dame, ils partageront le butin.

« Mais leur Reine est absente, et l'anarchie règne : le *Journal* l'a dit.

« Etre leur reine avec un ruban rouge et un revolver, comprendre le langage des sifflets, caresser les cheveux du Frisé et indiquer les coups à faire... La Reine Minne... Pourquoi pas ? on dit bien la Reine Wilhelmine... »

Minne dort déjà et divague encore.

Ce dimanche-là, comme tous les dimanches, l'oncle Paul est venu déjeuner chez Maman avec son fils Antoine.

Ça sent la fête de famille et la dînette. Il y a un bouquet de roses serrées au milieu de la table, une tarte aux mirabelles sur le dressoir. Ce parfum de prunes et de fleurs qui flotte entraîne la conversation vers les grandes vacances proches ; Maman songe au verger où jouera Minne dans le bon soleil ; son frère Paul, tout jaune de mal au foie, espère que le changement d'air dépaysera, comme tous les ans, ses coliques hépatiques. Il sourit à Maman, qu'il traite toujours en petite sœur ; sa figure creusée et longue semble taillée dans un buis très dur et plein de nœuds.

Maman lui parle avec déférence, penche pour le regarder son cou serré dans le haut col blanc. Elle porte une robe triste, en voile gris, qui accentue son allure de jeune femme habillée en grand'mère.

Antoine reprendrait bien du jambon et de la salade, mais il n'ose pas. Il craint le petit sifflement désapprobateur de son père, et l'observation inévitable : « Mon garçon, si tu crois que c'est en mangeant des salaisons que tes boutons passeront... » Antoine s'abstient et considère Minne en dessous. De deux ans plus âgé qu'elle, il s'intimide dès que les yeux noirs de Minne se posent sur lui ; il sent ses boutons rougir, ses oreilles s'enflammer, et boit de grands verres d'eau.

Dix-sept ans, c'est un âge bien difficile pour un garçon et Antoine subit douloureusement son ingrate adolescence. L'uniforme bleu à petits boutons d'or lui pèse comme une livrée humiliante, et le duvet noir qui salit sa lèvre et ses joues font hésiter l'œil

non prévenu. « Est-il déjà barbu, ou pas encore lavé ? » Il faut une longue patience aux collégiens pour supporter tant de disgrâces. Celui-ci, grand, le nez long, les yeux gris bien placés, fera sans doute un bel homme, mais qui couve dans la peau d'un assez vilain potache.

Antoine dépêche sa salade à bouchées précautionneuses :

« Ma tante a la rage de servir de la romaine, c'est rudement difficile à manger. Si je rattrape une feuille avec mes lèvres, Minne dira que je mange comme une chèvre. C'est épatant, les filles, ce que ça a du culot, avec leurs airs de ne rien dire. Qu'est-ce qu'elle a encore ce matin ? Mademoiselle a les yeux accrochés. Elle n'a pas démuselé depuis les œufs à la coque. Des manières !... »

Antoine pose sa fourchette et son couteau sur son assiette, essuie sa bouche ombrée de noir et dévisage Minne, l'œil froid et arro-

gant. Ce pendant qu'il semble la dédaigner, de quelle hauteur ! il songe :

« C'est égal, elle est plus jolie que la sœur de Bouquetet. Ils ont beau la chiner à la botte, parce que sur les photographies ses cheveux viennent blancs, ils n'ont guère de cousines aussi chouettes, ni si distinguées. Ce pied de Bouquetet qui la trouve maigre ! Possible, mais je n'apprécie pas, comme lui, les femmes au poids. »

Minne est assise face au grand jour ; le reflet des feuilles, l'éclat dur de ce boulevard Berthier qui est plutôt une route, la pâlissent encore. Distraite et absorbée depuis le matin, elle fixe sans baisser les paupières la fenêtre éblouissante, avec une attention vide de somnambule. Elle suit des visions familières, cauchemars longuement inventés, tableaux recomposés cent fois, et que varie la minutie des détails :

« ... la Tribu honnie et redoutable, coalition des Sveltes et Trapus, assaille Paris terrifié...

Un soir vers dix heures, les vitres tombent, des mains, tant de mains armées de couteaux et d'os de mouton renversent la table paisible, la lampe gardienne... elles égorgent confusément, parmi des râles doux et des bondissements ouatés de chats... Puis, toujours dans des ténèbres rosées d'incendie, les Mains enlèvent Minne, l'emportent, d'une force irrésistible, on ne sait pas où... »

— Minne chérie, un peu de tarte ?

— Oui, maman, merci.

— Et du sucre en poudre?

— Je veux bien un peu.

Maman, inquiète de sa Minne pâle et absente, la désigne du menton à l'oncle Paul, qui hausse les épaules pour la rassurer.

— Peuh ! la croissance, je te dis. Rien de nouveau ?

— Rien du tout. Tu ne trouves pas cela dangereux ?

— Ma foi non. J'ai vu des cas... Les grandes vacances pourront précipiter les

événements. Que diable, tu ne veux pas la marier cette année ?

— Moi, grand Dieu !

Maman se couvre les oreilles des deux mains, ferme les yeux, comme si elle avait vu tomber la foudre de l'autre côté du boulevard Berthier.

« Les journaux ne savent rien, songe Minne, ou bien on les a payés pour se taire. J'ai pourtant retourné le *Journal* sur toutes ses faces, une fois en ouvrant mes cahiers, la deuxième fois en soufflant de la poussière et en secouant les pages... C'est tout de même commode, pour lire les faits divers, d'avoir une Maman comme la mienne, qui ne voit jamais rien.

« Henriette Deslandres, elle, n'a pas une minute de repos chez elle ; sa mère s'assied à la même table qu'elle quand elle travaille, et emporte la lumière quand Henriette est couchée. C'est sa faute, aussi ! Quand on la prend à lire un journal ou à ouvrir un roman, elle devient rouge, elle pleure, elle demande pardon...

« Tout le monde ne sait pas très bien dissimuler, conclut Minne en se retournant d'un saut de carpe, dans son lit, pour chercher une place fraîche. »

La chaleur de juillet est venue tout d'un coup. La Tribu, sous la fenêtre de Minne, halète dans l'ombre maigre, sur la pente pelée du talus. Les bancs mêmes du boulevard s'encombrent de dormeurs aux membres morts, dont la casquette, posée comme un loup, cache le haut du visage. Minne, en robe de lingerie à fleurettes roses, un grand paillasson-cloche sur ses cheveux légers, passe tout près d'eux, jusqu'à frôler leur sommeil mystérieux. Elle cherche à deviner les traits des visages masqués et se dit : « Il n'y a plus que des suicides et des insolations. C'est la morte-saison. »

Maman qui conduit Minne l'oblige à changer de trottoir à chaque instant et soupire :

« Ce quartier n'est pas habitable. » Minne n'ouvre pas de grands yeux et ne demande pas, l'air innocent : « Pourquoi donc, maman ? » Ces petites roueries-là sont indignes d'elle.

Minne ne parle presque pas. Et, lorsque Maman répond à une visiteuse qui la complimente sur la longueur de sa fille : « Oh ! c'est un bien grand bébé ! Si vous saviez comme elle est restée enfant ! c'est à se demander comment une fillette pareille pourra jamais devenir une femme »... Minne se tait, lève sur l'amie de Maman ses beaux yeux noirs et la considère, imperceptiblement horrifiée si la dame, attendrie, vient à passer la main sur sa chevelure nacrée, que lie un ruban blanc.

La dame sourit, boit une gorgée de thé que Minne sucra de ses doigts longs et minces, et Minne divague férocement :

« La stupide créature ! elle est laide, elle a une verrue sur la joue, et on appelle ça un

grain de beauté ! Elle doit sentir mauvais toute nue...

« Oui, oui, qu'elle soit toute nue dans la rue, et emportée par Eux, et qu'ils dessinent sur son laid derrière des signes fatidiques, avec la pointe d'un couteau... Qu'ils la traînent, jaune comme du beurre rance, sans souliers et sans bas, sans rien que son chapeau à aigrette-colonel...

« Qu'ils dansent la danse de guerre sur son corps, et qu'on la précipite dans un four à mortier... non, un four à plâtre, je veux dire... »

Minne s'agite dans sa chambre fleurie, nerveuse au point de piétiner, Célénie se fait attendre. S'*il* était parti ?

Depuis quatre jours, Minne *le* rencontre au coin de l'avenue Gourgaud. Le premier jour, il dormait assis, adossé au mur, et barrant le trottoir. Célénie effrayée tira Minne par sa manche du côté de l'avenue, mais Minne — elle est si distraite ! — avait déjà frôlé les pieds du dormeur, qui ouvrit les yeux sans remuer. Quels yeux ! Minne en eut le frisson des admirations absolues. Des yeux noirs en amande, dont le blanc bleuissait dans un visage d'une pâleur verte. La moustache si fine, dessinée à l'encre (ce n'est pas Antoine qui aurait une moustache comme celle-là !)

et des cheveux noirs tout bouclés de moiteur. Il avait jeté, pour dormir, la casquette reconnaissable, à carreaux noirs et violets ; mais sa main droite serrait, du pouce et de l'index, une cigarette éteinte... Il dévisagea Minne avec une effronterie si outrageusement flatteuse, qu'elle faillit s'arrêter.

Ce jour-là, Minne eut 5 en histoire, et comme on dit au cours Souhait « Cinq, c'est la honte ». Minne s'entendit admonester, tranquille et modeste, tandis qu'elle vouait la sèche M^lle^ Souhait à des tortures ignominieusement compliquées...

— Au revoir, Minne.

— Adieu Minne. Quelle chaleur ! quand partez-vous ?

— Bientôt. Et vous, vous achevez l'année des cours ?

— Y pensez-vous ? Maman quitte Paris la veille du Grand Prix. Votre ceinture tourne.

— Merci. Dieu que ces petites filles sont turbulentes. Quand je pense que nous avons peut-être été comme ça... !

— J'ai honte d'y penser.

Minne et ses amies épinglent leur chapeau, font glisser leurs gants, assurent le lacet des bottines, dans la rumeur discrète d'une sortie de cours. Toutes ces fillettes bien élevées, qui ont grandi entre des murs min-

ces où chacun se tait de peur de gêner le voisin, tressaillent pour une porte claquée et craignent les sons aigus. Mlle Souhait elle-même réprime les cris des toutes petites, qui trépignent encore aux fins de leçons : « Mesdemoiselles, nous ne sommes pas à la laïque ».

Les compagnes de Minne, treize à seize ans, sont de petites femmes policées qui savent marcher, s'asseoir, relever une jupe, verser du thé et parler aux domestiques. Leur jeunesse les rend enclines à mépriser le rire et les mouvements brusques. Elles savent dénigrer une toilette en termes modérés, sans acrimonie. Elles travaillent quotidiennement, paisiblement, ne donnent point d'effort inutile, et la « bûcheuse » fourvoyée au cours Souhait, n'y suscite pas d'envie ni d'émulation, mais plutôt une considération un peu ironique.

Minne a appris, au cours Souhait, à ne pas s'enfièvrer sur un résumé difficile, à n'user

des larmes que rarement, à surveiller ses attitudes lorsque, debout devant la grande carte qui couvre le mur, elle voyage « du bout d'un bâton » de Marseille à Pékin.

Quelques-unes — celles qu'une automobile ronronnante attend à la porte — lui tendent une main molle et vide, un petit sourire vite effacé : Minne va toujours à pied, flanquée de Maman ou de Célénie. Ces chauffeuses-là, Minne les dévisage de son air le plus impénétrable, souhaitant des catastrophes où l'automobile rouge et blanche, réduite en esquilles, se mêle aux chairs roses, lance aux murs des fragments méconnaissables, laisse sur la chaussée un cartable de maroquin noir, une petite main encore palpitante...

Ces premiers jours de juillet, pourtant, qui sentent les vacances, animent toutes ces petites poupées, qui bavardent comme à la veille d'une séparation. Minne sait que celle-ci rejoint un château des Pyrénées, que cette autre partira pour la mer et s'en désole à

cause du hâle et des taches de rousseur. Les plus naïves lui ont confié qu'un cousin, qu'un ami du frère, pendant les vacances... Par politesse pure, pour donner la réplique, Minne n'a pas hésité à vieillir Antoine d'un bon lustre, de le gratifier d'une paire de moustaches noires... et voilà. Cela ne s'appelle pas « mentir » mais « raconter ». On oublie cela, le dernier shake-hand donné, pour penser aux choses sérieuses, le long du boulevard brûlant et silencieux, où chaque pas rapproche Minne du lazzarone en casquette...

Depuis cinq jours, Minne le frôle et il regarde Minne, Minne, toute claire dans ses robes d'été, et qui ne détourne pas devant lui ses yeux sérieux. Elle pense : « Il m'attend. Il m'aime. Il m'a comprise, comment lui faire savoir que je ne suis jamais libre ? Si je pouvais lui glisser un papier où j'aurais écrit : *Je suis prisonnière. Tuez Célénie et nous partirons ensemble.* C'est encore ce qu'il y aurait de plus pratique ».

Car elle s'étonne un peu de l'inertie de son « amoureux » qui somnole, élégant et sans linge, au pied d'un sycomore. Mais en réfléchissant, elle s'explique cette veulerie exténuée, cette pâleur d'herbe des caves : « Combien en a-t-il tué cette nuit ? » Elle cherche, d'un coup d'œil oblique, le sang qui pourrait marquer les ongles de son inconnu... Point de sang. Des doigts fins un peu trop longs, une cigarette éteinte entre le pouce et l'index... Le beau chat, dont les yeux veillent sous les paupières dormantes ! comme son bondissement serait terrible, pour occire Célénie et emporter Minne !

Maman a dû remarquer l'inconnu au repos inquiétant. Elle presse le pas, rougit, soupire longuement quand le péril est passé et l'avenue Gourgaud franchie...

— Tu vois souvent cet homme assis par terre, Minne ?

— Quel homme ? demande Minne ingénue, ses beaux yeux écarquillés.

— Ne te retourne pas... Un homme assis par terre, au coin de l'avenue Gourgaud.

— Je n'ai pas fait attention.

— J'ai toujours peur que « ces gens-là ne guettent un mauvais coup à faire dans le quartier ».

Minne ne répond rien. Tout son petit être secret se dilate d'orgueil. « C'est *moi* qu'il guette, c'est pour *moi* qu'il est là ! Une maman ne peut comprendre... »

Vers le sixième jour, Minne fut frappée d'une idée, qu'elle appela tout de suite une « révélation ». Cette pâleur mate, ces cheveux noirs qui moutonnent en boucles... C'est le Frisé ! Mais oui, le Frisé lui-même ! Les journaux l'ont dit. « On n'a pu réussir à s'emparer du Frisé. » Il est au coin du boulevard Berthier et de l'avenue Gourgaud, le Frisé ; il est amoureux de Minne et s'expose pour elle, tous les jours, à être arrêté...

Minne palpite, ne dort plus, se lève trois fois la nuit pour chercher sous sa fenêtre l'ombre du Frisé.

Cela ne peut se prolonger longtemps, se dit Minne. Un soir, il sifflera sous la fenêtre, je descendrai par une échelle de cordes, et

il m'emportera sur une motocyclette jusqu'aux carrières, où l'attendront ses sujets assemblés... Il dira « voici votre Reine ! » et... et... Ce sera terrible.

Un jour, le Frisé manqua au rendez-vous. Minne agitée, navra Maman en oubliant de déjeuner.

Le lendemain, ni les jours suivants, point de Frisé somnolent et souple, qui ouvrait sur Minne des yeux si soudains lorsqu'elle le frôlait...

Quand Minne eut perdu l'espoir, quand elle fut sûre oh ! sûre — il y a des pressentiments qui ne trompent pas ! — que la police avait arrêté, peut-être guillotiné le Frisé, elle eut une crise de larmes, affreuse.

Maman, éperdue, envoya chercher l'oncle Paul, qui ordonna quinine, bouillon, poulet, vins légers et toniques, et pronostiqua que « la crise approchait ». Là-dessus Maman, aidée de Célénie, se mit à remplir les malles avec une activité de fourmi devant l'orage.

Minne, dolente, s'appuyait du front aux vitres.

Il est en prison perpétuelle. Il souffre pour moi. Il écrit dans son cachot des vers d'amour « A une inconnue ».

Minne, éveillée en sursaut à un grincement de poulie, ouvre des yeux épouvantés sur la chambre paisible : « Où suis-je? »

Arrivée depuis deux jours chez l'oncle Paul, Minne n'est pas encore habituée à sa maison des champs.

Elle cherche, au sortir de son tumultueux sommeil, peuplé de rêves fumeux, l'ombre bleue et claire de sa chambre parisienne, l'odeur citronnée de son eau de toilette... Ici, derrière les volets pleins, c'est la nuit noire, malgré les coqs qui crient, les portes qui battent, le tintement de vaisselle qui vient de la salle à manger où Célénie dispose les tasses du petit déjeuner, la nuit massive, percée seulement à la fenêtre du levant, d'un rai d'or vif, mince comme un crayon...

Ce petit bâton étincelant guide seul Minne, qui va pieds nus, à tâtons, ouvrir les persiennes et recule aveuglée, incendiée de lumière...

Elle reste là, les mains sur les yeux, l'air, dans sa longue chemise, d'un ange repentant.

Quand le soleil a percé l'obscurité rose de ses mains, Minne retourne à son lit, s'assied, saisit son pied nu, sourit à la fenêtre où dansent des guêpes et ressemble à présent, la bouche entr'ouverte et les yeux noirs si grands et si naïfs, à un baby de magazine anglais... Mais les sourcils s'abaissent, une pensée habite soudain les prunelles larges qui se moirent comme un étang: Minne songe que tout le monde ne jouit pas de ce soleil bourdonnant, qu'il y a, dans une grande ville, un cachot sombre, où rêve, sur son grabat, un inconnu aux cheveux noirs en boucles...

Il faut pourtant s'habiller, descendre, humer le lait qui mousse, rire, s'intéresser à la santé

de l'oncle Paul... « C'est la vie », soupire Minne en traçant du peigne, bien droite, la raie qui divise à l'infante ses cheveux que le soleil pénètre et dévore, comme s'ils étaient de verre filé.

Au pas léger de Minne, le plancher gémit. Si elle reste une minute immobile, les fauteuils Empire s'étirent, craquent, éclatent, le bois du lit leur répond. La maison desséchée et sonore pétille, comme travaillée d'un commencement d'incendie. Debout depuis un siècle dans le soleil et le vent, sa charpente lisse et chaude geint sans cesse et Maman la croit un peu hantée. Dans le pays on l'appelle la Maison Sèche.

Minne l'aime pour ses vastes dimensions, pour son salon à tout faire, qu'un perron de cinq marches sépare du jardin, pour ses parquets de bois blanc toujours tièdes aux pieds nus, pour les dix hectares, mi-verger mi-parc, qui l'entourent. En petite Parisienne accoutumée aux arrangements de nuances

discrètes, elle s'étonne qu'en sa seule chambre, tant de nuances crues réjouissent les yeux. Le papier à rayures, d'un rose foncé, s'accorde au couvre-lit de perse criblé de liserons bleus, de guirlandes vertes ; des rideaux de mousseline orange ondulent aux fenêtres, et le jasmin de Virginie, lourd de fleurs, balance jusque dans la chambre d'ardents bouquets. Minne, pâle comme une nuit de lune, se réchauffe, un peu blessée, à ce feu de couleurs, et parfois, toute nue, le dos au soleil, un miroir à la main, hantée par je ne sais quel souvenir d'une séance Roentgen, cherche en vain, à travers son corps mince qu'irise un duvet d'argent, l'ombre plus noire de son squelette élégant.

— Une lettre pour toi, Minne... Ça, c'est *Femina*, ça, c'est le *Journal de la Santé*, et puis la *Chronique médicale*, et puis... des prospectus.

— Il n'y a rien pour moi ? implore Antoine.

L'oncle Paul émerge du bol de lait qu'il tient à deux mains.

— Mais, mon pauvre garçon, tu es extraordinaire ! Tu n'écris à personne, pourquoi veux-tu qu'on t'écrive ?... Fais-moi la grâce de me répondre ?

— Je ne sais pas, dit Antoine.

La boutade de son père l'agace ; l'ironie supérieure de Minne l'exaspère. Elle ne prend aucune part à la discussion. Elle boit son lait tiède à petites gorgées, reprend haleine de

temps en temps et regarde la fenêtre ouverte, fixement, comme elle faisait boulevard Berthier. Ses yeux noirs, mystérieux, reflètent étrangement le vert du jardin et le courant d'air imperceptible soulève pourtant le duvet argenté de ses tempes...

— Elle est bien fière, pour une lettre! se dit Antoine, inconscient de son propre enfantillage.

Fière? il n'y paraît pas. Comme un diplomate excédé de correspondance, et qui s'accorde une minute de récréation, Minne a posé la lettre bleu-lavande auprès de son assiette, et vide son bol de lait. L'oncle Paul qui ne lit guère que ses journaux de médecine, se plonge dans la prose du docteur Cabanès, et Maman feuillette *Femina, Femina* tout humide d'encre fraîche, qui salit les doigts, qui répand dans la salle à manger embaumée de cacao, une malsaine odeur d'iodoforme et de colle.

Antoine, penché sur l'épaule de Maman, regarde les images.

— Viens voir, Minne... c'est épatant! Il y a des photos de la journée des drags, on voit un tas de gens... oh! on voit Polaire!

— Qui, Polaire? daigne questionner Minne.

Antoine reprend du coup tous ses avantages :

— Tu ne connais pas Polaire? ah! vrai!...

La sévère petite figure de Minne devient méfiante.

— Non, et toi?

Antoine hausse ses épaules dégingandées.

— Quand je dis *connaître*, naturellement je ne lui dis pas bonjour dans la rue... C'est une actrice. Je l'ai vue à un bénéfice aux Variétés. Elle faisait, avec quatre autres, une pierreuse...

— Antoine!... gronde la voix douce de Maman...

— Oui, ma tante... Une femme, enfin, des boulevards extérieurs.

Les yeux de Minne grandissent, étincellent.

— Ah? elle était habillée comment?

— Comme elles sont, pardi : Un corsage rouge et un tablier, et puis les cheveux jusque dans les yeux, et puis une casquette ! non mais une casquette...

— Comment, une casquette ? interrompt Minne choquée par l'inexactitude du détail.

— Oui, en soie, très haute. Il paraît que c'était tout à fait ça.

Minne a haussé les épaules, soudain désintéressée. Une casquette en soie ! Voilà pourtant comment on fausse les traditions !

— Moi, je n'aurais pas mis de casquette, dit-elle naturellement.

Minne regarde son cousin si fixement qu'il détourne la tête, — gêné par la beauté de Minne ? ou par la petite flamme diabolique de ses yeux noirs ? Il enfonce dans sa poche un mouchoir mal roulé qui fait gros, brosse d'un geste avantageux le duvet de sa lèvre, et ramasse la cloche de paille jetée sous sa chaise.

— Je vais manger des mirabelles, déclare-

t-il à la cantonade, sans inviter personne.

— Pas trop, prie Maman.

— Laisse donc, dit l'oncle Paul derrière son journal, ça purge.

Antoine rougit violemment et sort comme si son père l'avait maudit.

Minne, en tablier rose, se lève longue, longue, et noue sous son menton les brides d'une capeline anglaise en lingerie blanche ruchée, qui la rajeunit encore. Elle a glissé dans sa poche la lettre bleue.

— Qui t'écrit, ma Minne ?

— C'est Henriette Deslandes, maman, elle est à Cabourg. Tu veux voir ?

Toute gentille, elle tend la lettre.

Maman prend Minne et l'embrasse à baisers claquants.

— Mais non, trésor. Tu me la donneras après, si ça ne t'ennuie pas.

— Oh ! je n'ai pas de secrets, dit Minne en riant sincèrement. Adieu, maman, je vais manger des prunes.

L'herbe du verger éblouit, miroite de toutes ses lances de chiendent, vernies et coupantes. Minne la traverse à grandes enjambées difficiles, comme si elle fendait une eau courante ; il en jaillit, en éclaboussures, mille sauterelles, bleues en l'air, grises à terre. Le soleil traverse la capeline ruchée de Minne, cuit ses épaules d'un feu si vif qu'elle frissonne. Les fleurs du panais sauvage font la roue, encensent le passage de Minne d'une odeur écœurante et douce. Minne se dépêche parce que les pointes de l'herbe, enfilées aux mailles de ses bas cachou, la piquent : Si c'étaient des bêtes? La prairie ondulée monte et descend, creuse des courbes où l'ombre bleuit ; par-dessus la clôture à demi ruinée, les

petites montagnes rondes et régulières paraissent continuer la houle du sol...

« Est-il bête de ne pas m'avoir attendu cet Antoine, songe Minne. S'il venait un serpent, pendant que je suis toute seule... Eh bien, je tâcherais de l'apprivoiser. On siffle, et ils viennent. Mais je ne saurais pas reconnaître une vipère d'une couleuvre... »

Antoine est assis sur les roches plates qui se montrent à fleur de terre. Il appuie, d'un air pensif, ses doigts à sa tempe, car il a vu venir Minne. Minne ralentit le pas, rassurée.

— Te voilà? dit Antoine, qui feint la surprise comme au théâtre.

— Me voilà. Qu'est-ce qu'on fait?

— Moi, rien. Je réfléchissais.

— Je ne veux pas être indiscrète...

Antoine tremble de la voir partir et répond maladroitement qu'il y a assez de place pour deux dans le verger.

Minne s'assied par terre, dénoue sa capeline pour que le vent frais touche ses oreilles.

Elle considère Antoine sans ménagement, durant qu'il mâche un brin d'herbe.

— Tu sais, Antoine, je t'aime mieux comme ça, en chemise de flanelle.

Le potache rougit encore une fois, passe un mouchoir sur ses cheveux.

— Tu m'aimes mieux comme ça que... comment ?

— Qu'en collégien, ou même qu'en dimanche. Seulement, cette cloche en paille, elle te donne l'air d'un... d'un jardinier.

— Merci !

— J'aimerais mieux, poursuit Minne sans l'entendre, rien sur ta tête, ou bien... une casquette.

Elle le dévisage profondément, comme si elle ne le voyait pas. Il se révolte, détourne son nez droit et long ; sa lèvre noircie boude.

— Une casquette ! Tu sais, Minne, tu as un grain !

— Une casquette de cycliste, donc. Et puis les cheveux... attends...

Elle détend ses jarrets comme une sauterelle, vient tomber à genoux contre lui et lui enlève son chapeau. Troublé, il devient grossier et ramène ses pieds sous lui.

— Vas-tu me laisser, sacrée gosse !

Elle rit des lèvres, pendant que ses yeux sérieux reflètent, tout au fond, les petites montagnes, le ciel blanc de chaleur, une branche remuante du prunier...

Elle cherche un petit peigne de poche, manie son cousin sans plaisir, sans pudeur, comme elle habillerait un mannequin.

— Ne remue donc pas ! Là comme ça sur le front, et puis sur les côtés... mais ils sont trop courts sur les tempes... Ton coiffeur ne vaut rien... Enfin ! c'est déjà mieux. Une casquette à carreaux noirs et violets...

Ces mots ont évoqué trop vivement le dormeur languissant de l'avenue Gourgaud, Minne s'arrête, bat des cils, laisse son mannequin et s'assied par terre sans mot dire.

— Encore une lune ! songe Antoine.

Lui non plus ne dit rien, agité de rancune et d'envie confuse. Cette Minne si près de lui — il aurait compté ses cils ! — ces petites mains maigres et froides comme des souris, les doigts pointus dans les oreilles, sur les tempes... Le long nez d'Antoine palpite pour rassembler ce qui flotte encore du parfum de verveine citronnelle.

Assis, humble et mécontent, il attend quelque reprise des hostilités saugrenues de Minne. Mais elle rêve les mains croisées, les yeux droit devant elle, inattentive à la gêne d'Antoine, à sa laideur donquichottesque : grand nez osseux et bon, yeux creusés d'adolescent, teint inégal, enflammé, au menton, de boutons qu'écorchèrent des ongles rageurs...

Soudain, Minne s'éveille, serre les lèvres, tend un doigt pointu :

— Là-bas ! dit-elle.

— Quoi? fait Antoine qui se lève, étire ses jambes héronnières, ses bras gourds qui craquent aux épaules.

— Tu le vois ?

Elle entr'ouvre une bouche frémissante, darde des yeux vindicatifs.

Antoine rabat son chapeau sur ses yeux, bâille avec indifférence.

— Eh bien, c'est le père Corne. Qu'est-ce qui te prend ?

— Oui, c'est lui, chuchote Minne profondément.

Elle se dresse sur ses pieds fins, jette en avant des bras de furie :

— Je le déteste !

Antoine sent venir quelque crise, une « lune » qui le laissera encore une fois déçu. Il prend un visage neutre, où la méfiance combat l'apitoiement.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

Minne considère ce barbare, cet animal inférieur, ce joujou mal équarri, Antoine.

— Il m'a fait... qu'il est laid... que l'oncle Paul lui a donné un morceau de verger pour en faire un potager, que je ne peux plus

venir ici sans rencontrer le père Corne qui ressemble à un crapaud, qui pleure jaune, qui sent mauvais, qui plante des poireaux à la place de l'herbe... Dieu ! que je souffre !

Elle tord ses bras ingénument, en petite fille qui jouerait la tragédie. Antoine craint tout de cette Ménade... Mais elle change de visage, se rassied accroupie sur une pierre plate, tire sa robe sur ses souliers. Ses yeux présagent le potin et le mystère.

— Et puis, tu sais, Antoine...

— Quoi ?

Il replie ses jambes, s'installe près d'elle. « Avec lui ça prend toujours », se dit Minne.

— Tu sais, c'est un vilain homme. Il vole les melons de l'oncle Paul.

— Allons donc ! il est trop bête.

— Si !... D'abord je l'ai vu.

— Toi ? oh ! la la...

— Il n'y a pas de oh ! la la, dit Minne vexée. Tu ferais mieux de me croire et de remonter tes chaussettes. Tout le monde n'a

pas besoin de savoir que ton caleçon est mauve.

Ce genre d'observations plonge Antoine dans une irritation mélancolique dont Minne se délecte.

— Et puis, il joue du flageolet dans son lit, le dimanche matin.

Antoine se roule dans l'herbe sur le dos, comme un âne.

— Du flageolet! non, Minne, tu es tordante. Il ne sait pas!

— Je n'ai pas dit qu'il savait jouer, accorde Minne condescendante. Je te dis qu'il en joue. Célénie l'a vu. Il est couché, en tricot marron, avec sa tête abominable, il pleure jaune, ses draps sont sales et il joue du flageolet... Ho!

Un frisson d'horreur secoue Minne de la tête aux pieds, elle enfouit son visage dans ses mains longues.

« Les filles, c'est toujours un peu maboul », songe Antoine, qui connaît le père Corne

depuis dix ans et n'a jamais rien remarqué d'extravagant dans ce vieil expéditionnaire retraité, geignard et malpropre, que tolère dans son verger l'oncle Paul et qui cauchemarde Minne.

Minne, invisible, fourrage des ongles ses cheveux qui s'épanchent en ruisseaux d'argent. Quand elle reparaît, elle semble plus calme.

— Qu'est-ce qu'on pourrait bien lui faire, Antoine ?

— A qui ?

— Au père Corne.

— Je ne sais pas, moi.

— Tu ne sais pas ! tu ne sais jamais. As-tu un couteau ?

Il pose la main sur la poche de son pantalon.

— Non.

— Si, affirme Minne pressée et péremptoire. Prête-le.

Il ricane, gauche comme un ours devant une chatte.

— Dépêche-toi, Antoine !

Résolue, elle se jette sur lui, plonge une main hardie dans la poche défendue et s'empare d'un couteau de jardinier à manche de buis.

Antoine, qui ne dit mot, sent ses oreilles devenir violettes.

— Tu vois, menteur ! Il est beau ton couteau ! Il te ressemble. Viens, le père Corne est parti.

— Où ?

— Dans son jardin, donc. On va jouer, Antoine. Les poireaux sont les ennemis, les carottes sont les ennemis, les potirons sont les forteresses... C'est l'armée du père Corne !

Elle brandit, comme une petite fée redoutable, le couteau ouvert. Grisée par la campagne, Minne divague tout haut et piétine les laitues.

— Han ! aïe donc ! nous traînerons leurs cadavres et nous les violerons !

— Hein ?

— Nous les violerons, je dis ! Dieu que j'ai chaud !

Elle dénoue les brides de sa capeline et se jette à plat ventre dans un plant de persil frisé. Antoine, médusé, regarde cette petite fille blonde, qui vient de proférer quelque chose d'inouï.

— J'entends bien... Tu sais ce que ça veut dire ?

Elle lève sur lui ses yeux noirs, moirés de vert sombre par le reflet du persil :

— Bien sûr !

— Ah ?

Il ôte son chapeau, le remet, gratte du talon la terre fendillée de sécheresse.

— Dis-le, pour voir.

Il s'enroue un peu. Minne, essoufflée, essuie d'un petit mouchoir son front à peine moite.

— Que tu es bête ! Tu espères toujours m'en remontrer. C'est maman qui m'a expliqué ce que ça veut dire...

— C'est... c'est ma tante qui...

— Oui ; un jour je lisais dans une leçon : « Et leurs sépultures furent violées. » Alors, je demande à maman : « Qu'est-ce que c'est, violer une sépulture? » Maman dit : « C'est l'ouvrir sans permission. » Eh bien ! violer un cadavre, c'est l'ouvrir sans permission. Tu bisques?

Antoine, encore plus serin que d'habitude, regarde Minne, regarde l'horizon voilé de vapeur tremblante, le saccage des laitues et des poireaux, et ne trouve rien à répondre que :

— Je crois qu'il faut rentrer pour déjeuner.

A table, Antoine s'essuie le front avec sa serviette, boit de grands verres d'eau.

— Tu as donc bien chaud, mon pauvre loup ? demande Maman.

— Oui, ma tante ; on a couru, alors...

Mais cette diablesse de Minne, pâlotte et paisible, crie de l'autre bout de la table :

— Qu'est-ce que tu racontes ? On n'a pas couru du tout. On a regardé le père Corne qui jardinait.

L'oncle Paul hausse les épaules :

— Il est congestionné, ce gamin-là. Mon garçon, tu me feras le plaisir de te remettre dès ce soir à boire de la gentiane. Ça te fera passer tes boutons.

— Ce melon a du mal à descendre, soupire l'oncle Paul, affalé dans un fauteuil de canne.

— C'est l'estomac que vous avez faible, décrète le père Luzeau. Moi, je prends du Combier avant et après mes repas, et je peux manger autant de haricots rouges que ça me convient.

Le père Luzeau, droit et raide dans un complet de chasse en toile kaki, fume sa pipe, l'œil embusqué sous des poils roussâtres. Il a la figure dure et magnifique d'un vieil aigle retraité. Ce solide débris est une faiblesse de l'oncle Paul, qui se résigne, une fois par semaine, à héberger sa stupidité solennelle. Le père Luzeau « pipe » avec bruit, souffle une fumée vile de caporal,

fleure le cabaret et le sang de lièvre, étend le bras et profère des paroles lentes : « Je monterais sur l'estrade et je leur dirais : Citoyens... » Minne le déteste et le redoute.

« Il a l'air d'un reître, pense-t-elle. On prétend que c'est un brave homme, mais il cache son jeu. Cet œil !... Il doit enlever des petits enfants la nuit et les donner aux porcs... »

Une tiède soirée immobile pèse sur la campagne. Après dîner, pour fuir les lampes cernées de moustiques, de bombyx bruns coiffés d'antennes méphistophéliques, de petits sphinx aux yeux d'oiseaux, fourrés de duvet, l'oncle Paul et le père Luzeau, Minne et Antoine sont venus s'asseoir sur la terrasse.

Le feu de la cuisine, la lampe de la salle à manger dardent sur le jardin deux pinceaux de lumière orangée. Les cigales crient comme en plein jour, et la maison, qui a bu le soleil par tous les pores de sa pierre grise, restera tiède jusqu'à minuit.

Minne et Antoine, assis jambes pendantes sur le mur bas de la terrasse, ne disent mot. Antoine cherche à distinguer dans l'obscurité les yeux de Minne. Mais la nuit est trop dense. Il a chaud, il est mal à l'aise dans sa peau comme dans une chemise mouillée, et supporte patiemment cette sensation très familière.

Minne, immobile, regarde devant elle. Ses yeux dilatés laissent entrer tant de noir qu'elle les sent devenir plus noirs. Elle écoute les pas de la Nuit froisser le sable du jardin, et crée dans l'ombre des figures épouvantables qui la font frémir de volupté. Cette heure apaisée et lourde l'emplit d'impatience, et devant tant de beauté calme et incomprise, elle évoque le peuple aimé que gouvernent ses songes.

Nuit accablée, où les mains cherchent le froid de la pierre! Elle sera, le long des fortifications, emplie de fièvre et de meurtre, traversée de sifflements aigus... Minne se tourne, brusque, vers son cousin.

— Siffle, Antoine.

— Siffle quoi?

— Siffle un grand coup, aussi fort que tu pourras.

Le collégien siffle, mais sa bouche n'émet qu'un son pauvre. Minne désabusée secoue les épaules.

— Assez, tu n'y connais rien.

Elle joint ses mains, fait craquer nerveusement toutes ses phalanges et bâille au ciel comme une chatte.

— Quelle heure est-il? Il ne va pas s'en aller, le père Luzeau ?

— Pourquoi ? Il n'est pas tard. Tu as sommeil ?

Une moue de mépris. Sommeil !

— Il m'agace, ce vieux.

— Tout t'agace, aussi ! C'est un brave homme, un peu bassin.

Sans le regarder, elle hausse les épaules et parle droit devant elle dans le noir.

— Tout le monde est un brave homme

avec toi. Tu n'as donc pas vu ses yeux. Va, je sais ce que je sais.

— Tu sais peau de balle.

— Sois plus convenable, je te prie. A qui crois-tu parler? Le père Luzeau est un vétéran du crime.

Antoine enjambe le mur, se plante à califourchon près de Minne qu'il contemple stupéfait. Elle parle toujours à la nuit, et quoiqu'il tâche, il ne distingue d'elle qu'un halo d'argent autour d'un visage de ténèbres.

— Un vétéran du crime, lui! Ben, Minne, s'il t'entendait!

— S'il m'entendait, il n'oserait plus revenir ici. Dans sa petite cabane de chasse, il attire des fillettes, et puis il abuse d'elles et il les étrangle. C'est comme ça que la petite Quenet a disparu.

— Oh !

— Oui.

Antoine sent sa cervelle fumer. Il éclate à voix basse, prudemment :

— Mais c'est pas vrai ! Tu sais bien que ses parents ont dit qu'elle était partie pour Paris en compagie d'...

Il s'arrête court, mais Minne poursuit avec le calme d'une certitude renseignée :

—En compagnie d'un commis voyageur, je sais. Mais c'est une histoire arrangée. Le père Luzeau les a payés pour ne pas raconter la vérité. Ces gens-là, çà n'aime que l'argent.

Antoine demeure écrasé une minute, puis son bon sens se révolte. Il s'enhardit jusqu'à prendre, dans ses mains rudes, les poignets frais de Minne.

— Écoute, Minne, on n'avance pas des horreurs comme ça en l'air, sans être sûre. Qui t'a dit tout ça ?

Le nimbe argenté tremble, secoué par le rire de Minne.

— Ah ! Ah ! penses-tu que je serais assez bête pour te dire qui ?

Elle dégage ses poignets, reprend sa raideur d'infante.

— J'en sais bien d'autres, Monsieur. Mais je n'ai pas assez de confiance en vous.

Le grand garçon tendre et gauche se sent tout de suite envie de pleurer. Il prend une voix rogue :

— Pas confiance ! est-ce que j'ai jamais rapporté quelque chose ? Encore ce matin quand le père Corne est venu se plaindre pour ses légumes, est-ce que j'ai pipé ?

— Il ne manquerait plus que ça, dit Minne. C'est l'enfance de l'art.

— Alors ?... supplie Antoine.

— Alors quoi, mon cher ?

— Tu me diras encore ?

Il a renoncé à toute parade de dédain, il penche sa longue taille raide vers cette petite reine indifférente, qui abrite tant de secrets sous ses cheveux de poudre blonde.

— Je verrai, dit-elle.

— Je peux entrer, Antoine? crie la voix aiguë de Minne derrière la porte.

Antoine, effaré comme une vierge, court de côté et d'autre en répondant : « Non ! non ! » et cherche éperduement sa cravate.

Un petit grattement d'impatience sur le panneau, et Minne ouvre la porte, offusquée et paisible.

— Comment « non, non ! » parce que tu es en bras de chemise ! Ah ! mon pauvre garçon, si tu crois que ça me gêne ?

Minne en bleu de lin, les cheveux lisses sous le ruban blanc, nette et fluette autant qu'une poupée, tourne dans la chambre de son cousin, qui noue, tremblant d'énervement, sa cravate enfin retrouvée.

Minne s'arrête devant lui et le dévisage de ses profonds yeux noirs, où tremble et se mire l'herbe fine de ses cils. Devant ces yeux-là, Antoine admire et se détourne. Ils ont la candeur sévère des yeux des bébés très jeunes, ceux qui sont si sérieux parce qu'ils ne parlent pas encore. Mais leur eau sombre boit les images changeantes et devant eux, devant cette petite bouche mince et mobile qui cesse de se taire pour parler vite, et s'arrête court, froncée sur des secrets terribles, Antoine, gêné en manches de chemise comme un guerrier sans cuirasse, sent son sang-froid se fondre.

— Pourquoi mets-tu de l'eau sur tes cheveux ? questionne Minne agressive.

Antoine guigne de côté sa raie dans la glace ; une allée de Versailles n'est pas plus rectiligne.

— Pour que ma raie tienne, dame.

— Ce n'est pas joli, ça te fait des cheveux plaqués de Peau-Rouge.

Antoine manque la manche de son veston.

— Si c'est pour me dire ça que tu viens me voir quand je suis en chemise !...

Minne hausse les épaules. Elle s'est installée les mains sur les genoux, dans une pose de dame en visite.

— En chemise? ça m'est joliment égal, que tu sois en chemise... J'en ai bien vu d'autres.

— Minne, gronde Antoine, sincèrement choqué.

Minne dresse sa taille mince et gracieuse. Antoine, qui se sent plus à l'aise sous son veston, ne sait pourtant que dire. Elle se penche sur une boîte vitrée, pointe un index.

— Qu'est-ce que c'est que ce papillon-là?

Il se penche à son tour, cligne ses yeux myopes.

— Lequel? ah ! c'est un grand Sylvain.

— Il est beau.

Le collectionneur s'anime.

— N'est-ce pas ? j'ai eu un mal de chien ! Cet animal-là, je pensais le tenir, et puis

crac ! d'un coup d'aile il passait par-dessus un bois. Quand je l'ai tenu je le croyais en loques.

Minne s'émeut, rejoint ses sourcils.

— Pourquoi l'as-tu tué, méchant?

— Dame, il fallait bien. Je ne pouvais pas le nourrir en cage.

Il rit sottement, chatouillé par les fins cheveux de Minne toute proche.

Elle songe tristement, fâchée.

— Il ne fallait pas, il ne fallait pas. Les bêtes sont libres. Les gens ça n'a pas d'importance.

— Tu m'en veux, Minne?

Saisi d'un grand courage, d'une peur plus grande encore, Antoine a pris Minne par la taille, sans qu'elle cessât de gratter la vitre, d'un ongle grinçant. Il ne sait pas du tout ce qu'il va faire ensuite. Un parfum de citronnelle, blond comme les cheveux de Minne, lui met sous la langue une eau acide et claire...

— Minne, pourquoi ne m'embrasses-tu plus en me disant bonjour ?

Réveillée, elle se dégage et reprend son air pur et grave.

— Parce que ce n'est pas convenable.

Éloigné d'elle, le grand garçon sent son courage le quitter. Pourtant il trouve la force de répondre :

— Mais... il n'y a personne.

Minne réfléchit, les mains pendantes sur sa robe, les yeux vers la fenêtre. Elle semble calculer un problème difficile, ou se remémorer la chronologie des Capétiens.

— C'est vrai, il n'y a personne. Mais ça ne me ferait aucun plaisir.

— Qu'en sais-tu ?

Ayant parlé, il s'effraie de son audace. Mais Minne n'a pas bougé, ni quitté son air raisonnable d'écolière. Antoine entend siffler ses oreilles, des picotements électriques fourmillent au bout de ses doigts. Il écoute loin-

taine et distincte, la voix de Célénie qui chante dans la cour :

L'ondre s'approche écumante et rouleuse.

Il se souvient d'une après-midi de lectures vilaines, qui l'ont laissé, ainsi qu'à présent, vibrant, les yeux chauds et les mains gelées...

Minne semble se décider tout à coup :

— Eh bien, embrasse-moi. Mais il faut que je ferme les yeux.

— Tu me trouves laid ?

Point touchée de l'accent si pauvre et si sincère, elle secoue ses boucles en ruisseaux.

— Non. Mais c'est à prendre ou à laisser.

Elle ferme les yeux, reste toute droite, attend. Les yeux noirs disparus, elle est soudain plus blonde et plus jeune, une fillette endormie... Antoine, d'un élan mal calculé, atteint sa joue d'une bouche goulue, veut recommencer... Mais il se sent repoussé par deux petites mains raidies et griffues, tandis

que les yeux ténébreux, brusquement dévoilés, lui crient sans paroles :

— Va-t'en, tu n'as pas su me tromper ! ce n'est pas lui !

Minne dort mal, d'un sommeil inquiet d'oiseau. Quand elle s'est couchée, le ciel bas, tout proche, avançait à l'Ouest en muraille noire; l'air sec et sableux durcissait les narines.

Après dîner, l'oncle Paul très mal à l'aise, le foie congestionné, a cherché vainement une heure de repos sans souffrance dans les fauteuils de canne, sur la terrasse. Et puis il est monté de bonne heure, laissant Maman impressionnée par l'orage, troublée comme avant une bataille. Minne l'entendait courir d'un pas jeune et pressé, du haut au bas de la Maison Sèche, cadenasser les volets, gourmander Célénie : « La petite porte du jardin? — Elle est *fromée*, Madame. — La lucarne

du grenier? — On l'ouvre jamais. — Ce n'est pas une raison, je vais voir moi-même. Surtout pas de courants d'air... »

Minne, assise à côté d'Antoine, tambourinait des talons le mur bas de la terrasse. Elle écoutait distraitement ces préparatifs de résistance, et trouvait la maison bien découverte pour soutenir un siège sérieux. A l'Ouest, l'armée devait avancer derrière ce mur noir de nuages... Antoine, bouleversé par l'orage, serrait les dents et les poings pour se forcer au calme...

Minne s'est endormie pourtant, bercée par des roulements sourds et doux qui la font rêver de Paris. Un bref fracas l'éveille, suivi d'un coup de vent singulier, qui débute en brise chuchotante, s'enfle en vague, assaille la maison qui craque tout entière dans son effort à lui résister... Puis, un grand calme mort. Mais Minne sait que ce n'est pas terminé, elle attend la fin, aveuglée par les lames de feu bleu qui fendent les volets...

Elle n'a pas peur; mais cette impression d'attente physique et morale la surmène. Ses pieds et ses mains sont anxieux comme des personnes indépendantes, le bout de son nez fin remue d'une angoisse autonome. Elle rejette le drap pesant, relève ses cheveux sur son front; leur frôlement de fils d'araignée l'agace à crier.

Une autre vague de vent accourt en furie, tourne autour de la maison, insiste, secoue humainement les volets clos; Minne entend les arbres gémir. Un vacarme creux couvre leur plainte : le tonnerre, rejeté par les échos des petites montagnes, vide et faux, comme imité médiocrement par le bruit d'un camion sur un plancher.

« Ce n'est pas le même tonnerre qu'à Paris », songe Minne, pliée en chien de fusil sur son lit découvert, et qui compte les lames de feu bleu. J'entends la porte de la chambre de maman... Elle n'est pas tranquille... Je voudrais voir la figure d'Antoine...

Il fait le brave, devant le monde, mais... Je voudrais voir la forme des arbres quand ils tendent le dos...

Elle attend une minute de silence, court à la fenêtre guidée par les éclairs... Au moment où elle ouvre, d'une main énervée, les persiennes, une lumière foudroyante la frappe et la repousse, et Minne croit qu'elle meurt...

La certitude de vivre lui revient dans l'obscurité. Le vent irrésistible lève ses cheveux tout droits, gonfle un des rideaux jusqu'au plafond. Minne ranimée, protégeant ses yeux des deux mains, peut distinguer, sous la lumière fantastique qui jaillit et s'éteint de seconde en seconde, le jardin torturé, les roses qui se débattent, violacées sous l'éclair mauve, les platanes qui implorent, de leurs mains de feuilles, ouvertes et épouvantées, un ennemi innombrable et invisible...

« Tout est changé », songe Minne, qui ne reconnaît même plus l'horizon paisible de

montagnes dans cette découpure de cimes japonaises, tantôt verdâtres et tantôt roses, et qu'une arborescence étincelante relie tour à tour au ciel tragique.

Minne, visionnaire, s'élance vers l'orage, vers la lumière théâtrale, vers le roulement assourdissant, de toute son âme amoureuse de la force et du mystère. Elle cueillerait sans peur les arborescences étincelantes qui donnent la mort, bondirait sur les nuages ourlés de feu, pourvu qu'un regard offensant et flatteur, tombé des paupières languissantes du Frisé, l'en récompensât. Elle sent confusément la facilité et la joie de mourir pour quelqu'un, devant quelqu'un, et que c'est là un courage facile, pour peu que vous y aident un peu d'orgueil ou un peu d'amour.

Antoine, la figure dans son oreiller, serre les mâchoires à fêler l'émail de ses dents. L'approche de l'orage le rend fou, et fait vibrer les nerfs de femme que cache son corps chevalin.

Il est tout seul; il peut se tordre à l'aise, étouffer dans la plume chaude plutôt que de regarder les éclairs, soupirer d'un souffle tremblé, espérer, fervent comme un explorateur mourant de soif, les premières gouttes lourdes de l'averse apaisante.

Il n'a pas peur, non, pas positivement. Mais c'est plus fort que lui... La violence extrême de la tempête détache pourtant de lui-même son égoïste appréhension. Dressé sur son séant, assourdi par les battements de son cœur, il écarte de son front des mèches moites : « Sûr, ça vient de tomber sur un des peupliers du verger! Minne!... Elle doit mourir de peur... »

L'évocation plus précise de Minne affolée, pâle en sa chemise blanche, les cheveux en

pluie mêlée d'argent et d'or, précipite dans l'âme d'Antoine un flot de pensées amoureuses et héroïques. Sauver Minne! courir à sa chambre, l'étreindre à l'instant même où, défaillante, la voix lui manque pour appeler au secours... L'étendre auprès de lui, ranimer sous des caresses ce petit corps froid dont la minceur se féminise à peine...

Antoine, les jambes hors du lit, la nuque baissée pour garer son visage des éclairs qui le frappent en gifles, ne sait plus s'il fuit l'orage ou s'il court chez Minne. La vue intermittente de ses longues jambes faunesques, dures et velues, attarde son élan; on n'a guère l'idée d'un héros en bannière...

Pendant qu'il réfléchit, tour à tour exalté et timide, le souverain fracas s'éloigne, recule, semble revenir, s'amortit en artillerie lointaine... Une à une les premières gouttes d'un déluge tombent, rebondissent sur les feuilles d'aristoloche comme sur des tambourins détendus... Une dépression exquise

accable Antoine et coule dans tous ses membres l'huile bienfaisante de la lâcheté.

Minne n'apparaît plus sous les traits d'une victime émouvante, mais sous l'aspect, non moins troublant, d'une jeune fille endormie... Prolonger magiquement son sommeil, ouvrir ses bras assouplis, baiser ses paupières transparentes que le noir caché de ses prunelles fait bleues...

Recouché au creux du lit tiède, Antoine étire son énervement transformé. Sous le petit jour qui vient, gris et rassurant, il va fermer les yeux, posséder longuement Minne endormie, la plus menue, la plus jeune du sérail coutumier où, chaque soir, il élit une favorite nouvelle : Célénie, la femme de chambre, Claudine-Polaire aux cheveux court-bouclés, M^lle^ Moutardot qui fut reine du lavoir Saint-Ambroise, et Didon qui fut reine de Carthage.

Antoine et Minne, seuls dans la salle à manger sonore, goûtent debout près de la fenêtre fermée et regardent, mélancoliques, tomber la pluie. Fine et serrée, elle fuit de l'Ouest vers l'Est, en voiles lentement remuées, comme le pan d'une robe de gaze qui marche.

Antoine assouvit sa faim de croissance sur une large et longue tartine de raisiné, où ses mâchoires solides découpent des demi-lunes. Minne tient, le petit doigt en l'air, une tartine plus mince qu'elle oublie de manger pour chercher, là-bas, à travers la pluie, plus loin que les montagnes rondes, quelque chose qu'on ne sait pas.

A cause de la pluie froide, elle a repris son fourreau de velours anglais vert-empire à

ceinture de cuir, sa collerette blanche qui suit la ligne tombante des épaules. Antoine aime tristement cette robe, qui rajeunit Minne de six mois et fait songer à la rentrée d'octobre...

Plus qu'un mois, et il faudra quitter cette Minne extravagante et mystérieuse, qui dit des monstruosités avec un air paisible de ne pas les comprendre, accuse les gens de meurtre et de viol, qui tend sa joue veloutée et repousse le baiser avec des yeux de haine... Il tient à cette Minne de tout son cœur, en potache dévergondé, en frère protecteur, en amant craintif, en père aussi quelquefois, par exemple le jour où elle s'est coupée avec le couteau à découper, en jouant, et qu'elle serrait les lèvres, d'un air dur, pour retenir ses larmes... Il ne vivra plus près d'elle, dînera à sa droite seulement le jeudi et le dimanche, gêné dans sa tunique au point de détester Minne...

Cette journée triste gonfle son cœur d'une

tendresse dont il rougit devant lui-même. Il étire ses longs bras, sa tartine achevée, glisse un regard vers sa Minne blonde partie si loin... Il a envie de pleurer, de l'étreindre, et s'écrie : « Fichu temps! »

Minne décroche enfin son regard de l'horizon cendreux, et le dévisage, silencieuse. Il s'emporte sans motif.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder, avec cet air de savoir toujours quelque chose de mal sur mon compte?

Elle soupire, enfantine, sa tartine mordue aux doigts.

— Je n'ai pas faim.

— Mâtin, il est pourtant fameux le raisiné de Célénie!

Minne fronce un nez distingué :

— Il y paraît. Tu manges comme un maçon.

— Je mange comme un garçon qui se porte bien, et pas comme une petite chipoteuse.

— C'est l'orage qui m'a rendue malade, dit

Minne très douce, songeant à la tempête qui souleva, jusqu'à l'héroïsme, son petit cœur chimérique.

Antoine se rappelle sa nuit tumultueuse et rougit soudainement.

— Oui, quel orage, hein?

— Je n'ai pas dormi, et toi?

— Moi, un peu, mais...

(Il pince l'ourlet cramoisi de ses oreilles).

— Mais quoi?

— J'avais peur que tu n'aies peur...

Minne daigne rire de la phrase maladroite, et de la conjecture saugrenue.

— Peur, moi, mon pauvre ami, ce n'est pas un orage qui m'impressionne! J'ai vu trop de nuits plus dramatiques que celle-ci.

Antoine lève ses sourcils charbonneux et siffle d'incrédulité :

— Où ça donc? dans tes songes?

Au lieu de se fâcher, Minne abaisse ses cils blonds, avec un demi-sourire plein de réticences. Ce procédé agace infailliblement

Antoine, qui piétine comme un chien sous un morceau de sucre offert et retiré.

— Encore des histoires ! Dieu, Minne, que tu es menteuse!

— Menteuse, moi?

Minne n'ajoute rien, mais la candeur courroucée de ses yeux large ouverts convainc seule Antoine, qui sent vite vaciller ses idées lorsque Minne le regarde de trop près.

Dompté, il attend « l'histoire », sachant bien qu'il ne l'aura pas s'il insiste encore.

— Veux-tu, s'il te plaît, porter ma tartine à la cuisine? Je n'ai pas faim pour du raisiné aujourd'hui.

— Pour quoi as-tu faim? du beurre frais sur du pain chaud? du fromage blanc?

La tartine en main, Antoine ressemble fort à ces comiques de café-concert, qui viennent le bras sous l'anse d'un panier, ânonner les malheurs d'un petit garçon bien sage... Minne chiquenaude sur le velours de sa robe des traces de farine blanche, et réfléchit.

— Non. Je voudrais... une pipe en sucre rouge.

— Ma tante ne voudra pas, observe Antoine sans autre étonnement. Et puis ce n'est pas bon.

— Si, c'est bon. Pose cette tartine sur le buffet, tu m'agaces comme ça. Et puis, reviens t'asseoir.

Blottie contre la fenêtre, elle appuie sa tempe à la vitre, ses cheveux amollis pleuvent en fils plus fins que ceux de l'averse.

— Une pipe en sucre rouge pas trop fraîche, tu sais, quand le dessus a eu le temps de blanchir et de devenir un peu mou, alors il n'y a plus au milieu qu'un petit tuyau de sucre transparent qui craque comme du verre...

Antoine est revenu s'asseoir en face d'elle, sur une basse chaise bretonne ; ses jambes trop longues, repliées, remontent ses genoux vers son menton. La tristesse de Minne le tourmente d'un zèle impuissant ; lorsqu'elle

était toute petite, il lui donnait à tirer ses cheveux noirs si raides. Maintenant ça ne suffirait plus... Minne appuie entre ses sourcils un index soucieux.

— J'ai trop de choses là, Antoine. Ma tête me pèse. Maman me croit toujours un bébé, tandis que..... hélas !

Elle lève ses minces épaules avec une douleur importante, secoue ses cheveux, et cette gravité immodérée la vieillit jusqu'à lui faire paraître son âge : quatorze ans dix mois...

— Parle-moi, Antoine. Tu es mon ami, distrais-moi.

La dignité d'ami confère en même temps à Antoine une gêne extraordinaire. « Distrais-moi ! » Il saurait peut-être, mais il n'osera jamais... Si Minne ne montrait tant de douceur faible, il l'enverrait promener pour se tirer d'embarras.

— Veux-tu faire une crapette, puisqu'il pleut ?

— Une crapette ! soupire Minne. Je n'ai

guère le cœur à jouer. Nous ne sommes plus des enfants, pour jouer... Causons, Antoine...

C'est bien ce qu'il craignait. Quand Minne raconte des histoires d'assassinat et d'outrages aux mœurs, ça va bien. Mais parler tout seul, raconter... il s'en déclare formellement incapable.

— ... Et puis, tu comprends, Minne, un jeune homme comme moi, ça n'a pas un répertoire d'anecdotes pour jeunes filles comme toi.

— Eh bien, et moi donc, riposte Minne blessée, te figures-tu que je pourrais te raconter tout ce qui se passe au cours Souhait? Va, la moitié de ces chipies qui viennent au cours en automobile, ça en remontrerait au père Luzeau.

— Non?

— Si ; la preuve, c'est qu'il y en a cinq ou six qui ont des amants.

— Oh!

— Quoi, oh?

Antoine frotte rudement, d'un geste machinal, ses mains sur ses genoux.

— Cinq ou six, c'est beaucoup. Et puis leurs familles le sauraient.

— Pas du tout, Monsieur. Je ne t'ai pas dit que ces demoiselles étaient bêtes.

— Et toi, comment le saurais-tu ?

— J'ai des yeux peut-être.

Oh ! oui, elle a des yeux. Des yeux terriblement sérieux, qu'elle penche sur Antoine à lui donner le vertige. Il trouve pourtant la force de parler raison :

— Tu as des yeux, oui. Mais leurs parents en ont aussi. Où se rencontreraient-elles, tes copines, avec leurs... leurs amants ?

— A la sortie du cours, tiens ! réplique Minne indémontable. Ils échangent des lettres.

— Ah ! ben vrai ! crie Antoine qui rit en hennissant. S'ils n'échangent que des lettres !...

— Qu'est ce que tu as à rire ?

— Eh bien, elles ne courront pas le risque d'écoper un enfant, tes amies.

Minne bat des cils et se méfie de sa science incomplète.

— Je ne dis que ce que je veux dire. Penses-tu que je vais livrer à... à la honte, le... l'élite de la société parisienne ?

(Minne reproduit avec une telle fidélité les clichés de ses lectures favorites qu'Antoine lui-même s'en aperçoit).

— Minne, tu parles comme un journal !

— Et toi comme un voyou !

— Minne, tu as un sale caractère...

— Insulte-moi, je ne répondrai pas un mot.

Pâle comme une souveraine offensée, elle détourne les yeux vers la campagne que noient le crépuscule et la pluie.

Antoine, debout à trois pas, hésite entre la bravade et la sortie discrète...

Minne chantonne à mi-voix, rajuste son nœud blanc, affiche la liberté de manières d'une jeune fille qui se croit seule. Même, pour resserrer le ruban d'une jarretelle, elle

retrousse sa robe, son jupon de zéphir rose et blanc, montre avec tranquillité une jambe de fillette, cheville fragile, mollet grêle et haut, ganté d'un bas cachou... Quand la robe est retombée, Antoine suffoqué tourne les talons, claque la porte derrière lui si violemment que la verrerie, dans l'armoire vitrée, tinte longuement...

La pluie a cessé lentement, sans dévoiler d'abord le ciel. Une lourde vapeur suspendue a flotté longtemps, pareille à la frange d'une robe de tulle,, entre les montagnes et la Maison Sèche. Minne, excitée par un internement de trois jours, tend la tête au seuil de la porte pour guetter la fin de l'ondée, reçoit de grosses gouttes sur la nuque, jette des cris pointus d'oiseau...

Dès que les feuilles de platane ont dessiné sur le parquet du salon leur ombre aux doigts écartés, elle court au jardin qui pleure encore, suivie d'Antoine qui traîne ses semelles de mauvaise grâce, pour dissimuler son plaisir de la suivre.

Maman trotte de chambre en chambre,

ouvre les fenêtres, crie du balcon : « Ne te mouille pas les pieds, Minne ! » et l'oncle Paul, moins jaune, a pris sa canne d'épine ; il va faire le tour du verger, acheter des cigarettes au village, rapporter un gâteau feuilleté pour « les enfants »...

Minne suit les allées qui poissent aux pieds, contemple le jardin rajeuni. Au loin, l'échine des montagnes fume comme celle d'un cheval surmené, et la terre finit de boire dans un silence fourmillant.

Devant « l'arbre à perruque » Minne s'arrête éblouie. Il est pomponné, vaporeux et rose, à la manière d'un ciel trianon. De sa chevelure en nuages pommelés, diamantée d'eau, ne va-t-elle pas voir s'envoler des amours nus, de ceux qui tiennent des banderolles bleu tendre, et qui ont trop de vermillon aux joues et au derrière ?

L'espalier ruisselle, mais les pêches en forme de citrons, qu'on nomme tetons-de-Vénus, sont demeurées sèches et chaudes

sous leur velours imperméable et fardé. Minne songe qu'aux magasins du Louvre, il y a des pelotes à 1 fr. 95, qui imitent l'abricot, le champignon, et la pêche même, aussi bien que celles-ci, dont la pourpre violacée semble artificielle...

Minne, au pied de l'espalier, gratte la terre du bout du pied, et s'amuse de la trouver farineuse en dessous : « Tu vois, Antoine, c'est comme les vieux bonbons fondants, qui deviennent secs à l'intérieur. »

Pour secouer les roses lourdes de pluie, elle a relevé ses manches et montre des bras d'ivoire fluets, irisés d'un duvet encore plus pâle que ses cheveux ; et Antoine morose se mord les lèvres, pensant au chatouillement qui les agacerait, s'il baisait ce duvet...

Le retour du soleil met fin à son emprisonnement insupportable et grisant, trois jours vécus tout contre Minne, dans son parfum acidulé, trois jours de gentillesses, de disputes, d'humeur changeante, trois jours de

désirs cuisants, d'oreilles chaudes, de courbatures dans la nuque et les genoux... Il maudit un peu ce ciel bleu qui le libère, qui rend Minne turbulente, distraite et telle qu'une fillette de dix ans...

La voilà accroupie, au-dessus d'une limace rouge, absorbée au point de laisser le fin bout de ses boucles frôler une flaque...

— Regarde, Antoine, comme elle est havane et grenue ! On dirait qu'elle est en « sac de voyage ! »

Il ne daigne pas pencher son grand nez qui boude.

— Antoine, s'il te plaît, retourne-la, je voudrais savoir s'il fera beau.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— C'est Célénie qui m'a appris. Si les limaces ont de la terre au bout du museau, c'est signe de beau temps.

— Retourne-la, toi.

— Non, ça me dégoûte.

En grognant pour sauvegarder sa dignité,

Antoine retourne avec un brin de bois la limace qui bave et se crispe. Minne est très attentive :

— A quel bout est son nez, dis ?

Accroupi près d'elle, Antoine ne peut défendre à son regard de glisser vers les chevilles de Minne, au-dessus des pieds délicats et pliés, sous le jupon blanc à feston, jusqu'aux dents brodées du petit pantalon... Le vilain animal qui dort en lui tressaille, il songe qu'un geste brusque renverserait Minne sur l'allée humide...

— Tu m'entends, Antoine ?

Minne impatiente tire sa manche, rompt son équilibre incertain, et c'est lui qui choit le derrière dans le sable mou, ses grands pieds et ses grandes mains battant l'air, maladroit et lent à se relever comme un cheval tombé, devant Minne qui, penchée, les mains serrées entre ses genoux, rit à perdre le souffle...

Debout, il balaie du plat de la main le

sable qui colle en plaques à son fond de culotte, et se demande s'il battra Minne, s'il rira, s'il feindra une fracture grave... Elle ne lui en laisse pas le temps.

— Viens, mon pauvre vieux, nous mangerons des cornouilles pour te consoler.

Presque rose d'animation, elle l'entraîne par le potager lavé et reconnaissant. La tôle gondolée des choux déborde de « diamants cabochons » dit Minne, et les arbres fins qui portent la graine des asperges balancent un givre rutilant.

— Ces petits arbres-là, c'est des mélèzes très jeunes, n'est-ce pas? demande Minne que la flore du boulevard Berthier a peu renseignée.

Des mélèzes! voilà bien l'instant pour Antoine de prendre une revanche. Il garde son sérieux :

— Oui, des mélèzes d'une espèce spéciale, dont les fruits se mangent le plus souvent à la sauce hollandaise.

— C'est vrai ?

— Tu en as déjà mangé, Minne.

— Moi ?

— Oui. A Paris, ils les débitent en bottes et les baptisent du nom saugrenu d'asperges.

Minne comprend, pince les lèvres, prend une physionomie impersonnelle de jeune femme du monde, qui présage une période redoutable de mutisme obstiné. Antoine regrette déjà son ironie cruelle, et cherche une diversion.

— Minne, un escargot rayé. On dirait un berlingot.

Elle daigne sourire. Antoine chante pour l'amuser :

Escargot
Manigot
Montre-moi tes cornes
Si tu m' les montres pas
J' te ferai prendre
Par ton père
Par ta mère
Par le roi de France !

Minne suit la chanson de sa voix haute et pure, s'interrompt soudain :

— Un escargot double, Antoine!

— Comment, double?

Il se baisse et reste penaud, n'osant toucher les deux escargots accolés, ni regarder Minne qui observe très tranquille.

— J'en ai vu plusieurs déjà ici. Il y en a beaucoup dans le pays de cette espèce-là.

Se moque-t-elle? Joue-t-elle l'ingénuité? Antoine trouve plus commode de rester sous l'abri de son chapeau de paille. Mais Minne se penche et ramasse les « berlingots » soudés... Antoine étend la main.

— N'y touche pas, Minne! c'est sale!

— Quoi, sale? pas plus qu'une amande ou une noisette.

— Comment?

— Dame, oui! C'est un escargot philippine!

Après cette grande pluie, la chaleur est revenue, brutale, à peine supportable la nuit, et la Maison Sèche a refermé ses persiennes.

Comme dit Maman, dolente dans ses peignoirs frais de percale à fleurs : « La vie n'est plus possible ». Le foie gonflé, l'oncle Paul tue dans sa chambre les lentes heures du jour, et la salle à manger sombre, pleine d'échos et de craquements, abrite de nouveau Minne alanguie, Antoine bienheureux.

Sa félicité est troublée souvent par la présence de Maman, qui vient s'asseoir d'heure en heure près de ses enfants, tâter le front de Minne, savoir si on a faim, si on a soif ; par celle de Célénie, odorante et brune, qui vient

sans pudeur parler de sa chemise qui « lui colle » et des trois camisoles qu'elle a mouillées la nuit. Minne fronce le nez et demande :

— Qu'est-ce que tu sens donc, Célénie?

— Le navet, probable, répond celle-ci sans s'émouvoir ; j'en épluche à la cuisine avec Irma... Vous savez, Mademoiselle, que le père Corne n'arrête pas de se plaindre, à cause des dommages que les trôleux font dans son potager?

Non, Minne n'en sait rien. Elle prend même un vif intérêt à cette nouvelle, comme si ses petites mains vindicatives n'eussent pas elles-mêmes haché menu les navets blancs et les carottes, tranché sous terre la tête chevelue des poireaux!... Périsse, de faim et de désespoir, le père Corne dans son potager dévasté ! Minne ne verra plus en rêve ses yeux qui larmoient jaune, ni sa langue affreuse aux trous du flageolet...

Antoine, assis en face de sa cousine à la table d'osier, dispose mollement les treize paquets

de cartes d'une patience. Il est gêné et ravi d'avoir devant lui une Minne changée, les cheveux relevés hardiment sur la tête par un peigne d'écaille jaspée. Elle découvre, en tournant la tête, une nuque blanche, bleutée comme un lis dans l'ombre, où des cheveux impalpables, échappés au chignon, se recroquevillent avec une grâce végétale.

Sous cette coiffure qui la déguise en dame, Minne parade d'un air aisé et tranchant, qui relègue loin Antoine et ses essais d'élégance balnéaire : pantalon de coutil blanc, chemise de tussor japonais, ceinture haute bien serrée... Sans qu'il s'en doute, avec sa chemise rouge, ses cheveux noirs sur son teint hâlé, il ressemble terriblement à un cow-boy du Nouveau-Cirque.

Et Minne qui n'a rien dit, qui ne l'a pas complimenté, qui n'a rien vu, peut-être...

Pour la première fois, le pauvre Antoine éprouve l'indigence des moyens de plaire

dévolus à l'homme et qu'un amoureux ne saurait être beau, s'il n'est aimé...

Minne se lève, brouille les cartes.

— Assez, il fait trop chaud.

Elle s'en va contre les volets clos, applique son œil au trou rond qu'y fora un taret, et assiste à la chaleur comme à un cataclysme :

— Si tu voyais ! Il n'y a pas une feuille qui bouge... Et le chat de la cuisine ! Il est fou, cet animal, de se cuire comme ça. Il attrapera une insolation, il est devenu tout plat... Tu peux me croire, je sens la chaleur qui me vient dans l'œil par le trou du volet !

Elle revient en agitant les bras « pour faire de l'air » et demande :

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Je ne sais pas... Lisons.

— Non, ça tient chaud.

Antoine enveloppe du regard Minne, si mince dans sa robe transparente :

— Ça ne pèse pas lourd, pourtant, une robe comme ça.

— Encore assez. Et je n'ai rien mis dessous, presque. Tiens.

Elle pince l'ourlet de sa robe entre deux doigts, comme une danseuse excentrique. Antoine entrevoit les bas de fil havane dont les jours laissent deviner la peau nacrée, le petit pantalon dentelé, court, serré au-dessus des genoux. Les cartes à patience, échappées à ses mains tremblantes, glissent à terre.

— Je ne serai pas si bête que l'autre fois, songe-t-il affolé.

Il avale un grand coup de salive et réussit à parler d'un ton indifférent :

— Ça, c'est pour en bas... Mais tu as peut-être chaud par en haut, sous ton corsage ?

— Mon corsage ? J'ai juste ma brassière et ma chemise dessous, tâte !

Elle s'offre de dos, la tête tournée vers lui, cambrée, les coudes levés.

Il tend des mains rapides, cherche la place plate des petits seins... Minne, qu'il a frôlée à peine, saute loin de lui, avec un cri

perçant de souris, éclate d'un rire secoué qui lui remplit les yeux de larmes :

— Bête ! bête ! oh ! ça !... c'est défendu... Ne me touche jamais sous les bras, je crois que j'aurais une attaque de nerfs !

Elle est énervée, il la croit provocante ; d'ailleurs il a frôlé, sous les bras moites de la fillette, un tel parfum... Ses doigts, avides comme des yeux, ont la fièvre du besoin de toucher... Toucher la peau de Minne, la peau secrète qui ne voit jamais le jour, feuilleter les dessous blancs de Minne comme on ouvre de force une rose, oh ! sans lui faire mal, pour voir, pour voir... Il s'efforce à la douceur en se sentant des mains si singulièrement maladroites et puissantes...

— Ne ris pas si haut, chuchote-t-il en avançant sur elle.

Elle se remet lentement, rit encore en frissonnant des épaules, et s'essuie les yeux du bout des doigts.

— Tiens, tu es bon ! je ne peux pas m'en empêcher... Ne recommence pas ! Non, Antoine... Je crie !

— Ne crie pas, prie-t-il très bas.

Mais comme il continue d'avancer, Minne recule, les coudes serrés à la taille pour garantir la place chatouilleuse. Bientôt bloquée contre la porte, elle s'y arc-boute, tend des mains qui menacent et supplient. Antoine, dont elle ne devine pas dans l'ombre les yeux de fou et le rire animal, saisit ses poignets fins, écarte ses bras peureux et songe confusément que deux autres mains lui seraient en ce moment bien utiles...

Il n'ose pas lâcher les poignets de Minne incertaine, silencieuse, et dont il voit bouger les yeux comme une eau remuée...

Des cheveux envolés frôlent le menton d'Antoine, y suscitent une démangeaison enragée qui se propage sur tout son corps en flamme courante... Pour l'apaiser, sans lâcher les poignets de Minne, il écarte davantage les

bras, se plaque contre elle et s'y frotte à la manière d'un chien jeune, ignorant et excité...

Une ondulation de couleuvre le repousse, les poignets fins se tordent dans ses mains comme des cous de cygne étranglés.

— Brutal, brutal ! lâche-moi ! je dis tout à maman, lâche-moi !

Minne crie tout bas, mais Antoine a entendu surtout la menace : « Je dis tout à maman ! »

Il recule vers la fenêtre, d'une marche embarrassée d'aveugle, et Minne demeure contre la porte où elle semble clouée, mouette blanche aux yeux noirs et mobiles... Elle n'a pas bien compris. Elle s'est sentie en danger. Tout ce corps de garçon appuyé au sien, si fort qu'elle en sent encore les muscles durs, les os blessants... Une colère tardive la soulève, elle veut parler, invectiver, et éclate en grosses larmes chaudes, cachée dans son tablier relevé.

— Minne !

Antoine stupéfait la regarde pleurer, torturé de chagrin, de remords, de la crainte moins noble que Maman ne survienne, mais surtout, surtout, du regret d'avoir froissé ces poignets fragiles...

— Minne, je t'en supplie !

— Oui, sanglote-t-elle, je dirai, je dirai...

Antoine jette son mouchoir à terre d'un mouvement rageur.

— Naturellement! naturellement! « Je dirai tout à maman. » Les filles ne sont bonnes qu'à rapporter. Tu ne vaux pas mieux que les autres !

Offensée et fière, Minne découvre instantanément un visage où les larmes et les cheveux mêlés s'éplorent ensemble.

— Oui ? tu crois cela ? Tu n'es pas digne...

— Digne de quoi ?

— De partager mes secrets ! ah ! les filles ne savent que rapporter? Il y a des filles, Monsieur, qu'on brutalise, et qui en ont plus

gros sur le cœur que tous les collégiens du monde !

Ce vocable innocent de « collégien » pique Antoine à l'endroit le plus sensible. Collégien ! cela dit tout ; l'âge pénible, les manches trop courtes, la barbe pas assez longue, le cœur qui gonfle pour un parfum, pour un murmure de jupe, des années d'attente mélancolique et fiévreuse... La brusque colère qui l'échauffe lui est presque un soulagement, qui le délivre de sa trouble ivresse. Maman peut entrer, elle trouvera cousin et cousine debout l'un devant l'autre, qui se mesurent avec ce geste du cou familier aux enfants et aux coqs. Minne s'ébouriffe, chignon sur le nez, mousseline froissée, comme une poule blanche ; Antoine, en nage, relève ses manches de soie rouge de la moins chevaleresque manière... Et Maman paraît, arbitre en percale claire, portant sur ses mains ouvertes, tels les plateaux d'une balance symbolique, deux assiettes de prunes blondes.

— Qu'est-ce que vous faites là, mes chéris? Minne! oh! dans quel état!... Comment, vous vous disputez, à votre âge?... par cette chaleur !

Sa main fraîche essuie les joues moites de Minne, et ses doux yeux d'institutrice aimable reprochent à Antoine son enfantillage. Jamais on ne lui ferait croire, à cette Maman candide, que son neveu, tout à l'heure...

— De vrais bébés, de vrais bébés, voilà ce que vous êtes !

Le bébé Antoine ne peut s'empêcher de glisser, vers le bébé Minne, une œillade sournoise ; ses yeux croisent un regard pareil, rancunier et complice...

Ils éclatent de rire, chacun d'eux enchanté de sentir qu'il tient l'autre, ou croit le tenir...

— Là ! s'écrie Maman. J'étais bien sûre que ce n'était pas sérieux. Embrassez-vous tout de suite, et je vous donnerai des reines-Claude.

— Les jours raccourcissent, songe tout haut Antoine.

— Tant mieux, réplique Minne.

— Pourquoi tant mieux?

Froissé personnellement, il quitte la vitre obscure et revient vers la table, où la tiède et courte veillée rassemble, pour une heure encore, l'oncle Paul occupé de sa digestion, soulevé de borborygmes sonores, Maman très jeune sous la lampe, avec ses cheveux lisses dont pas un ne s'échappa depuis le matin, Minne enfin, Minne centre du monde...

Elle se balance dans un rocking-chair ; le cercle de lumière touche tour à tour la coque blonde arrondie sur son front et le bout blanc de ses souliers de toile...

— Je dis tant mieux parce que c'est agaçant, cette saison où il fait jour tout le temps...

— Je me demande en quoi ça peut te gêner?

— Et toi te réjouir? si j'aime la nuit, moi!

Au ton agressif, Maman lève la tête.

— Mes enfants, vous êtes impossibles. Tout dégénère en disputes depuis quelques jours. Quel mauvais ménage vous feriez!

Minne ne daigne pas répondre. D'un mouvement imperceptible des pieds tendus, puis abaissés, elle imprime à son fauteuil un va-et-vient plus vif, tandis qu'Antoine, sur des semelles muettes en caoutchouc, commence une promenade de fauve...

Sur le jardin nocturne, les vitres luisent comme un étang, parfois heurtées, comme d'un doigt invisible, par quelque papillon que la lampe attire, et Minne tressaille... Mais une musique un peu fêlée jaillit de l'ombre : Maman vient de se mettre au piano et commence une polonaise de Chopin.

Ce n'est ni très polonais, ni même très Chopin. Maman ne cache point, sous ses bandeaux paisibles, l'âme des czardas. Les doigts sont légers, flous, une grâce discutable attarde les phrases sentimentales... L'oncle Paul soupire de plaisir, et Antoine, atteint aux nerfs sensibles, rêve de lacs, de lune, de chevauchées ; une corde endommagée tinte et chaque fois Antoine entend l'écho des talons éperonnés : danseurs et danseuses, bottés de cuir, chapskas, tresses tournoyantes, et tout enfin ce qu'une médiocre littérature peut mettre au service d'un sincère émoi... Décor héroïque, ou décor lunaire, ou féerie étincelante des lacs, tout cela sert de toile de fond à Minne, à Minne encore, à la seule Minne...

Minne enfourche, elle aussi, sa chimère musicale. La corde, qui sonne en tzimbalon, irrite au bord de ses oreilles, au creux de son estomac, quelque chose qui se crispe délicieusement. Renversée, les yeux clos, elle

accorde au trois-temps de la polonaise le balancement de son rocking, et rêve...

Aujourd'hui même, à cette heure précise, l'avenue de Neuilly, les abords silencieux des fortifications s'emplissent de vacarme, de foule et de lumière. Une fête, qui semble être la Fête d'un peuple qu'asservissent, reines éphémères, Casque-de-Cuivre et ses rivales... Minne se souvient, confiante en sa mémoire qui trahit et invente...

Avenue de Neuilly, Porte-Maillot, la Tribu en fête s'exhibe et reçoit, à l'aise sous des yeux profanes; Sveltes et Trapus élargissent leurs épaules, traînent leurs pieds mous de baraque en baraque, exagèrent le balancement marin de leur démarche. On vient les voir de loin, Paris se donne le frisson de les frôler, de recevoir le tranchant oblique de leurs regards... Des squaws fidèles et criardes les suivent, cheveux nus où se mire la flamme de l'acétylène, corsages aux couleurs insultantes.. Minne les voit, agrippées au col des

cochons de bois, couchées par la vitesse sur le ruban ondulé des montagnes russes, dans quel ouragan joyeux et discord d'orgues à vapeur, de tambours, de trompes et de crécelles !...

Est-il présent, Lui, le roi Frisé de cette liesse ? Promène-t-il, admiré, sa sveltesse animale, le lointain cruel de ses fuyantes prunelles ? « C'est là, songe Minne, c'est pendant l'ardeur de ces courtes nuits qu'il impose à son Peuple la reine choisie. Elle arbore, à son bras, la fierté d'une sorte de sacre... »

Puis, les tentes pliées, les torches de naphte éteintes, encagés les cochons de bois et les homards, la Tribu, qui n'a point frayé avec les profanes, replonge dans la nuit, s'y délecte et s'y meut comme dans une onde salutaire, dont le courant les charrie là où le sang doit jaillir, l'or captif s'évader...

— Mais tu dors, Minne ?

Le piano s'est fermé, la balancelle qui

porte Minne et ses rêves a tu son grincement.

Il n'y a plus qu'une petite fille endormie, qui a fermé sur ses secrets des paupières armées de cils, comme les grilles d'un parc ténébreux.

Minne rêve dans sa chambre au lieu de se déshabiller. Autour d'un ruban blanc, elle roule lentement une dernière boucle, et demeure immobile, debout, les yeux ouverts et aveugles sur la flamme de la petite lampe. Tous ses cheveux roulés, liés de rubans blancs, la coiffent bizarrement de six escargots d'or, deux sur les oreilles, quatre sur la nuque, et lui donnent un air vague de villageoise frisonne.

Les volets clos enferment l'air pesant, et l'on y entend distinctement le précieux travail du ver. Si l'on ouvrait, les moustiques se rueraient à la lampe, chanteraient aux oreilles de Minne qui bondirait comme une chèvre, et marbreraient ses joues délicates de lunes roses et boursouflées,

Minne rêve au lieu de se déshabiller, bouche pensive, yeux fixes et noirs où se mire, toute petite, l'image de la lampe, beaux yeux somnambuliques sous les sourcils en velours blond argenté, dont la courbe noble prête tant de sérieux à cette figure presque trop enfantine...

Minne pense à Antoine, à l'affolement qui le rendit soudain si brutal et si tremblant. Elle ne sait guère jusqu'où fut allée la lutte, et n'éprouve de le savoir qu'une curiosité modérée. Mais elle voue au Collégien une injuste et sourde rancune, de ce qu'il fut, à cet instant-là, Antoine et non un autre. Elle en souffre, seule devant elle-même, comme d'avoir embrassé par méprise un inconnu dans l'obscurité. Point d'indulgence, même physique, pour le pauvre petit mâle ardent et maladroit : Minne proteste, de tout son être, contre une « erreur sur la personne ».

Car si le nonchalant dormeur de l'avenue Gourgaud fût sorti, au frôlement de la robe

de Minne, de son menaçant sommeil, si les mains fines et moites, brunies de tabac au pouce et à l'index (peut-être soulignées, aux ongles, d'un sang anonyme) eussent saisi les poignets de la petite fille, et qu'un corps trop souple, fleurant la paresse et le sable chaud, se fût étiré contre le sien, Minne défaille à la sûre prescience qu'un tel assaut, renforcé de gestes doux, de regards insultants, l'eût trouvée servile, à peine étonnée.

« Il faut attendre, attendre encore », songe Minne obstinément. « Il s'évadera de sa prison, et reviendra m'attendre au coin de l'avenue Gourgaud. Alors, je partirai avec lui. Il m'imposera à son peuple jaloux, et m'embrassera — sur la bouche — devant tous, pendant qu'ils gronderont d'envie... Mais il saura les soumettre d'un regard, comme les dompteurs matent les fauves... Notre amour croîtra dans le danger... »

La Maison Sèche craque — couvant l'incendie invisible. Aussi léger qu'une robe

traînante, un vent chaud balaye à peine, dehors, les fleurs tombées du jasmin de Virginie.

Le ver patient et minutieux moud en pollen impalpable le bois des volets ; l'huile baisse lentement dans le ventre renflé de la lampe. La petite fée frisonne, qu'un charme cloue là, reste debout, à lire son sort dans la flamme paisible...

« On aurait vu des choses plus ridicules ! » conclut Antoine en lui-même.

Il pointille à l'encre le bois de sa table, mord son porte-plume en merisier odorant. La version latine l'écœure presque physiquement, de même que la rangée de livres classiques, dos de toile verte et bleue, cartonnage orangé de la *Troisième année d'arithmétique*. Il éprouve prématurément cette défaillance de la rentrée, qui blêmit les collégiens au matin du 1er octobre et les détache, vingt-quatre heures durant, du goût de vivre.

A mesure que septembre s'écoule, l'âme d'Antoine se tourne désespérément vers Minne, Minne blanche aux reflets dorés, Minne, image rafraîchissante d'un juillet

libre, d'un mois neuf et brillant comme une monnaie vierge, Minne fuyante et insaisissable autant que l'heure même, Minne et les vacances !...

Ses camarades quittés, il se les rappelle gris et ternes, prisonniers des mêmes peines que lui. Il les retrouvera sans joie, reverra, excédé, leurs tares physiques, suivra sur leurs visages tôt barbus, sur leurs traits que la croissance déséquilibre, les lents progrès de l'âge ingrat. Oh ! fuir ceux-là, tous ceux-là, garder Minne, s'affiner peu à peu auprès d'elle, à la subtile influence de sa duplicité voilée de candeur ! Pour obtenir cette grâce, Antoine renoncerait à ses études, à sa vocation (?) de médecin, à la joie de raconter, à Bouquetet surpris et crédule, ses conquêtes imaginaires de l'été, aux récits crus de Dieutegard qui est riche et se paye des femmes...

Il y a bien une solution, un arrangement qui tranquilliserait Antoine. Le malheureux s'évertue, en arrêt sur sa version latine, à

considérer son idée comme une conclusion lumineuse et naturelle.

« On a vu, se répète-t-il pour la vingtième fois, des choses plus ridicules ! Oui, plus ridicules que des fiançailles à longue échéance, entre un garçon de dix-sept ans et une jeune fille de quinze. Dans les familles princières, par exemple... » Mais il abandonne ce dernier argument qu'il sent de peu de poids, comme les autres. A quoi bon argumenter ? Minne voudra ou ne voudra pas. Le hochement de tête d'une petite fille aux cheveux d'or peut suffire à changer le monde....

La cloche du déjeuner sonne ; au tintement familier, Antoine s'est levé, le front tragique, comme si cette cloche vieillote, enrouée de coucher dehors, lui sonnait son heure dernière... La glace de la cheminée lui renvoie l'image résolue d'un grand diable au nez aventureux, dont les yeux noirs, sous l'abri touffu des sourcils, disent clairement : « vaincre ou mourir ! »

Cette image flatteuse l'enchante ; ce garçon-là est bien le mari qu'il faut à Minne, blonde et faible... « Faible ? ce n'est pas absolument le mot, disons délicate », achève Antoine qui biaise avec sa pensée.

Un coup de brosse, de l'eau sur les mains ; Antoine dégringole l'escalier, talonné par son idée fixe : « Je suis capable de lui demander, avant les œufs à la coque, si elle veut de moi ! »

Devant lui la porte de la salle à manger s'ouvre, se referme en tempête. Minne est déjà à table, les mains croisées, ses cheveux, divisés inégalement, pendant en anglaises brillantes comme des bagues. Elle ne sursaute pas au bruit de la porte et lève seulement ses yeux noirs, pleins de cette surprise discrète et malveillante qui a le don de rendre Antoine enragé.

Devant ce calme désapprobateur, il s'arrête consterné, puis, rappelle à lui sa grande résolution déjà en déroute.

— Minne !

— Quoi ?

Elle n'a dit qu'un mot, d'une voix claire et si douce. Mais ce mot-là, cette voix-là, signifient tant de méchantes choses sèches, de politesse froide exagérée exprès, qu'Antoine piétine sur place un instant et éclate :

— Pourquoi, pourquoi, pourquoi me regardes-tu avec cette figure-là ?

Minne lève seulement les sourcils, attend une seconde, comme si cette voix de charretier lui blessait les oreilles, et répond enfin :

— Ta cravate est de travers.

Le moyen de demander en mariage une personne aussi parfaitement bastionnée d'indifférence, de dignité, de mesquin souci des apparences ! Abîmé dans sa déception, Antoine laisse passer le déjeuner sans appétit, subit sans broncher les sarcasmes de son père, la sollicitude de Maman, et redit tout bas, jusqu'à l'abêtissement : « Demain, je parlerai, demain, je parlerai... Demain... »

« Demain, c'est aujourd'hui, songe Antoine tout le long du chemin. Il n'a pas encore eu le temps de demander Minne en mariage. Maman, ignorante de la dignité nouvelle de son neveu, aspirant à la main de Minne, l'a envoyé, sur le coup de neuf heures et demie, voir à quoi songeait le boucher. « Et puis tu passeras au dépôt de Potin avec cette petite liste, chez le pharmacien pour la camomille de ton père... C'est tout. Ne cours pas, tu as tout le temps. »

Antoine a maudit intérieurement sa gentille tante, qui le traite en bambin et le détourne de ses préoccupations matrimoniales. Quoi qu'elle ait recommandé, il a couru de la maison à la ville, de la ville à la Maison Sèche.

Ses grandes jambes se fendent régulièrement, une, deux... et les bras, lestés de deux paquets ficelés, battent à contre-temps le rythme de son pas. Il se dépêche vers Minne, effrite sous ses souliers à clous la terre fendillée du chemin privé ! Une petite nuée de poussière blonde suit ses talons ; les papillons de nacre bleutée s'élèvent devant lui... Léger, anxieux, il marche, soulevé d'espoir et de souvenirs bucoliques, et déchire au passage les fils d'argent que tissent, d'une haie à l'autre, les matinées de septembre...

— Voilà, ma tante.

— Oh ! que tu es gentil. Tout y est bien ? oui, tout. Tu vois ce que je fais ?

Maman lève, au bout de ses bras nus, des gants lourds de farine et d'œuf écrasé. Sur son joli visage sans caractère, blondi de gruau envolé, passe une fugace ressemblance de Minne et Antoine détourne la tête. Maman le menace de ses gants de pâte :

— Grand endormi ! je fais de la galette à

l'écume de beurre pour toi et Minne. Tu l'aimes, au moins?

— Si je l'aime!... Ah! la galette,... oui, oui, ma tante. Où est... où est Minne?

— Dans sa chambre. Elle écrit, je crois.

« Elle écrit? à qui? » se demande Antoine qui gravit les marches trois par trois, pour aller plus vite et s'annoncer moins.

Toc, toc.

— Entrez! crie la voix limpide de Minne, qui grasseye exagérément, une voix de gamine jouant à la visite.

— Ah, c'est toi Antoine? une minute. Je finis ma lettre. Assieds-toi.

Elle continue de jouer à la visite, posée de biais à sa table, la main gauche bien à plat sur le sous-main, une boucle fluide traînant sur son papier...

A qui écrit-elle ces quatre pages serrées, sur un mauve délicat?

Elle relève la tête, et répond, de sorte qu'Antoine croit avoir pensé tout haut :

— C'est à Henriette Deslandres que j'écris.

— Ah ! fait seulement Antoine gêné.

Il tourne discrètement dans la chambre, guigne le lit couvert de sa perse bleue et verte, puis Minne absorbée.

— Elle a l'air bien jeune ce matin, songe-t-il.

Mais cette Minne divinatrice lève vers lui des yeux inquiétants, calmes, lointains comme l'eau ronde et ténébreuse du puits, et Antoine ne trouve plus qu'elle a l'air si jeune... Il veut se remettre d'aplomb sur sa résolution d'hier, et pose, pour se donner du courage, une question inconvenante :

— Henriette Deslandres, ce n'est pas une de celles qui ont... des amants, comme tu dis ?

— Chut ! souffle Minne un doigt sur les lèvres, l'œil vers la porte.

Antoine se retourne et ne voit rien.

— Quoi ?

— Je dis : chut ! parce que tu parles de

ces choses-là comme de la pluie et du beau temps. Tu n'as pas le sens des nuances. Oui, parfaitement, c'est une de celles-là. Et, tu sais, elle est dans ma division.

Révolté du petit ton satisfait, Antoine hausse les épaules, pour ne montrer point trop de crédulité imprudente :

— On a de jolies relations au cours Souhait!... Dis donc, Minne, attends donc.. est-ce que ce n'est pas une assez grande très blonde, plus forte que toi, avec un catogan, et qui portait cet hiver un petit chapeau, une toque enfin, à chardons bleus ?

— Mais oui ! tu la connais?

— Oh ! pas moi. C'est un copain de ma boîte, Bouquetet, qui la trouve très à son goût.

— Non ? s'étonne Minne intéressée... (Elle quitte la table, tourne sa chaise.) Raconte moi ça, voyons !

— Il n'y a pas grand'chose. C'est Bouquetet qui l'avait vue, quatre, cinq fois à la

sortie, et qui avait réussi à savoir son nom. Il disait tout le temps « Je la gobe » il en était rasant. Seulement, il pensait qu'il n'y avait rien à faire, elle pinçait la bouche, en passant, et elle regardait par terre. Une chipie, quoi!

Les yeux de Minne étincellent, si grands qu'Antoine ne s'y pencherait pas sans vertige.

— Elle ! ah ! mon pauvre Antoine, il n'a pas besoin de se gêner, ton Bouquetin...

— Bouquetet.

— Elle a des amants à la douzaine! Ses cousins germains, les camarades de ses frères et même...

Minne s'arrête, regarde encore la porte, fait signe à Antoine de s'approcher.

— . . . Et même ses deux frères !

Elle a chuchoté, d'une haleine chaude, cette horreur dans l'oreille d'Antoine qui la regarde, bouleversé du souffle de Minne et de sa maturité dans le vice. Il la contemple

douloureusement, tandis qu'elle pétille de malice, ravie de son invention comme d'une bonne farce.

— Minne ! gémit-il.

— Oh ! mais oui. Il a bien tort d'hésiter, ton Bouquet, elle ne choisit guère, et tout lui est bon.

— Tout lui est bon ! répète Antoine atterré..

Minne s'aperçoit enfin de sa piteuse contenance et quitte la table, intriguée.

— Qu'est-ce que tu as ? tu es donc amoureux d'elle, toi aussi ?

— Moi ! aboie-t-il.

La sincérité d'Antoine assume un côté théâtral qui choque Minne. Jamais soldat boër, à l'Ambigu, ne refusa d'un plus noble accent, d'un geste plus révolté, l'or britannique ! Ils sont là, l'un devant l'autre, très loin l'un de l'autre...

— Je comprends ça, dit enfin la douce voix de Minne. Il y en a, au cours Souhait,

de plus jolies qu'Henriette, Dieu merci.

— Oh ! ça oui, soupire Antoine.

— Marcella Ross, par exemple.

— Ah ? questionne poliment Antoine qui ne se soucie guère, à l'heure présente, de Marcella ni d'Henriette ; — mais il n'ose ranimer la conversation...

Minne tire sous sa ceinture sa blouse qui remonte, et mire dans la glace son. petit visage d'Ophélie.

— Oui. Tu ne l'as jamais vue ? une Anglaise qui n'a plus que son oncle, qui parle drôlement le français. On peut le dire, qu'elle est jolie ! Elle a des yeux couleur... couleur bleu, vert, lilas, de toutes petites dents, des cheveux frisés en rond autour de la tête. Elle quitte le cours cette année

— Ah ? dit encore Antoine, morne.

— Oui. C'est dommage. Elle était gentille, gentille avec moi, — c'était bien la seule, d'ailleurs ! — toujours à m'embrasser, à me

demander de venir chez elle. Elle aurait voulu me faire prendre des leçons d'anglais.

— Ah ?

— Oui. Elle m'avait même prêté des livres. Mais moi qui en suis encore à *the pencil*, le crayon, *the pen*, la plume, tu penses si j'y comprenais un mot ! Je les ai rendus à Marcella, en lui disant que c'était trop fort. Elle a bien regretté, elle m'assurait que ses romans anglais étaient très remarquables. Ça s'appelait... comment, déjà ?... *Letty*, *The Night of orgia*, etc. etc.

— Oh !...

Antoine, cramoisi, sent sa cravate l'étrangler. Il a lu ces titres, oui, ceux-là même, à côté de titres très français et plus connus.. A quel danger innommable vient d'échapper Minne ! C'en est trop. Une explication nette s'impose. L'indignation lui rend sa noble véhémence d'hier. Il se lève tout droit : le miroir lui renvoie la flatteuse image du jeune pionnier...

— Minne !

Habituée aux façons incohérentes de ce sauvage, Minne le regarde de profil, sans tourner la tête. Mais le vaillant Antoine ne faiblit pas.

— Minne, m'aimes-tu ?

Une intraduisible expression d'ironie, de pitié négligente, d'inquiétude, anime cet œil noir, coulé en coin entre les cils blonds ; un sourire fugitif étire à peine la bouche nerveuse... En une seconde, Minne a revêtu ses armes...

— Si je t'aime ? Bien sûr que je t'aime.

— Je ne demande pas si c'est « bien sûr », je te demande si tu m'aimes ?

L'œil noir s'est détourné. Minne à présent regarde la fenêtre et ne montre plus d'elle qu'un profil presque irréel de fragilité, aux lignes fondues dans la lumière dorée...

— Fais attention, Minne. C'est une chose très grave que tu vas répondre. C'est aussi une chose très grave que je veux te dire...

Minne... est-ce que tu m'aimerais assez pour m'épouser?

Cette fois, elle a bougé! Antoine voit, en face de lui, une sorte de petit ange têtu, dont les yeux menaçants parlaient déjà, avant que sa voix nette eût répondu:

— Non.

Antoine ne ressent point d'abord la douleur prévue, la douleur physique espérée qui l'eût détourné de penser, et cela bouleverse la science amoureuse qu'il puisa à des lectures variées. Les hommes de sa trempe n'acceptent point ainsi l'irrévocable! Il a seulement l'impression que son tympan crevé laisse sa cervelle s'emplir d'eau, mais il fait bonne figure.

— Ah?

Minne juge superflue une seconde réponse. Elle guette Antoine en dessous, la tête penchée. L'un de ses pieds, avancé, bat le parquet imperceptiblement.

— Est-ce indiscret, Minne, de te deman-

der la raison ou les raisons de ton refus ?

Elle soupire, d'un long souffle qui soulève, comme des plumes, les cheveux légers égarés sur ses joues. Elle mord, pensive, l'ongle de son petit doigt, considère amicalement le malheureux Antoine, qui, raide comme à la parade, laisse stoïquement la sueur rouler le long de ses tempes, et daigne enfin répondre à l'infortuné :

— C'est que je suis fiancée.

Elle est fiancée. Antoine n'a rien obtenu de plus. Les « avec qui ? c'est pas vrai ! Minne c'est de la blague ! Minne, tu me détestes ! » etc., etc. ; ont échoué devant ces yeux sans fond, devant cette bouche nerveuse, serrée sur un secret ou sur un mensonge.

Il a fallu déjeuner, faire semblant de rire et de parler, jusqu'à l'heure où, n'en pouvant plus, Antoine a, d'un air funèbre, annoncé une migraine et gravi l'escalier qui craque comme un fagot sec.

Puisqu'un amoureux rebuté prend sa tête à deux mains, Antoine crispe ses doigts dans ses cheveux plats — on les compterait, prétend Minne, tant ils sont gros ! — et tente de réfléchir posément.

Minne a menti. Ou bien Minne n'a pas menti. Il ne sait, des deux, quel est le pire. Car si elle a menti, c'est qu'elle ne l'aime pas, et si elle n'a pas pas menti...

« Les filles, c'est terrible » songe-t-il ingénument. Des lambeaux de romans passent tout imprimés devant ses yeux cuisants. « La cruauté de la Femme, la duplicité de la Femme... l'inconscience féminine... » Une pitié superflue l'attendrit : « Ils ont peut-être souffert, s'avoue-t-il, les gens qui écrivaient ces mots-là... Mais ils ont fini de souffrir, et... Minne ne veut pas de moi...

Si j'allais demander la vérité à ma tante ? »

Antoine a seulement regardé la porte, sans même le geste de vouloir se lever. Il sait bien qu'il n'ira pas, et s'accuse noblement de timidité. Un peu plus de courage à s'examiner, et il s'avouerait que ce n'est point la timidité qui l'arrête. Sa pensée nue et cachée, c'est que tout lui est sacré, qui lui vient de Minne. Confidences, mensonges, aveux : les précieu-

ses paroles de Minne à Antoine s'enfouissent en lui, dépôt inestimable qu'il gardera contre tous.

Minne est fiancée! Il se répète ces trois mots avec un désespoir respectueux, comme si sa Minne blonde avait conquis un grade notable et difficile; il dirait, à peu près de même : « Minne est chef d'escadron » ou bien « Minne est première en thème grec ». Ce n'est pas sa faute, à cet amant sincère, s'il n'a que dix-sept ans.

Un souvenir l'éveille en sursaut : cette histoir de Marcella Ross... Mon Dieu, songer que Minne a frôlé cela, encore, que ses mains transparentes ont tenu, feuilleté *Letty*, *the Night of orgia*..... Machinalement Antoine fredonne l'abominable chanson :

The old man, he came home one night,
His little wife to see...

que lui apprit tout bas, au lycée Deschanel,

le petit américain blond... Un spasme malsain l'agite, quand il imagine ces mots-là, dessinés par la bouche pâlotte de Minne. Il essaie de ne plus penser qu'à son chagrin, recrispe ses mains dans ses cheveux ; — mais son cœur tressaillant bat lui-même le rythme de la mauvaise chanson :

Said she : you fool, you stupid fool,
You're blind and cannot see...

Et cette anglaise aux yeux pâles, qui voulait embrasser Minne. « Oh ! qu'elle l'ait embrassée, que Minne ait lu les livres, que Minne ait chanté ces cochonneries, mais que j'aie Minne, que je l'aie, rien qu'une fois, rien qu'une heure... »

C'est un pitoyable corps qui se roule, à demi vêtu, sur le lit d'Antoine. Le pauvre enfant peine, dans des soupirs de bûcheron, à comprendre ceci : que la douleur peut enfiévrer les sens, et qu'il lui faudra mûrir, sans doute, pour souffrir purement.

Deux jours de lutte silencieuse, deux nuits d'insomnie ont fait à Antoine une âme convalescente et faible, sinon résignée. Il aborde Minne avec des paroles circonspectes, paternelles; ses yeux de brigand débonnaire, son nez que la fièvre fit rougeoyer, puis peler légèrement, sa voix amollie et pleine de sous-entendus, sa poignée de main semblent inviter Minne à la trêve, à la confiance, au retour de la vérité.

Minne ne voit rien, n'entend rien. Quand Maman est là, elle chante en petite fille, d'une voix perchée tout là-haut; elle lit, fait du crochet, dessine le portrait d'un platane, avec beaucoup de feuilles minutieusement ombrées.

Près d'Antoine, en tête à tête, elle se tait, regarde sévèrement à dix pas, fuit la conversation et se montre, enfin, telle qu'on rêve une fiancée, jalouse de se garder toute au seul élu. Antoine cherche le moyen de communiquer avec cette nouvelle Minne, creuse des voies de taupe sous le mur qui les sépare. En aura-t-il le temps ? Septembre s'avance, plus chaud qu'août et vêtu d'or. Hier, dans le verger, Minne a secoué un petit cerisier devenu couleur de corail, pour faire pleuvoir sur ses cheveux des feuilles roses et rouges. Dans les vases du salon-à-tout-faire, la vigne-vierge sanglante pâlit les roses. Les bouleaux pleureurs jettent, tout le jour des louis d'or sans effigie qu'un maléfice, dès qu'elles touchent le sol, change en feuilles sèches. L'après-midi chauffe encore le mur bas de la terrasse, mais chaque matin, une odeur humide de tan, de champignon et de mousse s'évapore lentement, rend l'âme mélancolique et nomade.

Minne, coiffée d'argent sous les arbres d'or regarde longtemps l'horizon qui n'est plus bleu comme le mois passé, mais d'un blanc vaporeux et tiède. Elle compte les jours, s'élance en pensée vers une ville triste et dangereuse, où s'étire un dormeur qu'éveille l'approche de la nuit, et que la folie de Minne n'a jamais quitté. Car la patience des petites filles est longue, et se satisfait de mystère.

Minne est malade. La maison s'agite en silence ; Maman a les yeux rouges dans une figure tirée. L'oncle Paul peut hausser les épaules, traiter Maman de « Mère Poule », parler de fièvre de croissance, de refroidissement, d'embarras gastrique... Maman perd la tête. Sa chérie, son petit soleil, son poussin blanc, sa Minne blonde a la fièvre et reste couchée depuis deux jours.

Antoine erre de pièce en pièce, prêt à s'accuser intérieurement de tout ce qui arrive, attentif aux ordres : faut-il courir pour la quinine ? la boîte de fer-blanc contient-elle assez de quatre fleurs ? Par la porte entrebâillée, il glisse dans la chambre de Minne son long museau de chien de chasse. Mais ses gros

souliers craquent, et des chut ! chut ! le chassent jusqu'en bas de l'escalier. A peine a-t-il entrevu Minne couchée, pâle, dans le lit à perse bleue et verte, et qui suit, résignée, l'œil atone, le balancement contre la vitre d'une branche encore fleurie... Elle boit un peu de lait, très peu, avec un petit bruit de ses lèvres sèches, puis retombe et soupire. Elle ne demande rien ; sauf le cerne mauve des grands yeux, et ce pli désabusé au coin des ailes fines du nez, on pourrait la croire couchée par caprice.

Seulement, le soir, quand Maman a tiré les volets, allumé la veilleuse dans le verre bleu, voilà que Minne soupire plus vite, remue les mains, repousse ses draps, s'assoit, se recouche, et commence à murmurer des choses indistinctes. Maman accourt, entoure la tête de Minne de ses bras en longues manches palpitantes, ailes d'ange gardien.

« Tu veux quelque chose, chérie ? tu as soif ? » Minne se plaint, écarte Maman d'une

petite main chaude et continue de chuchoter des choses très vagues, on distingue : « Il dort, il fait semblant de dormir... La reine... La reine Minne... » De courtes phrases puériles, enfin, à la manière d'une enfant qui rêve haut.

Jusqu'au chant des coqs, Minne roule sa tête sur l'oreiller, d'un mouvement régulier qui feutre ses cheveux nattés et fait mourir Maman d'angoisse. Puis elle tombe dans un mauvais sommeil troublé de longs soupirs, ou silencieux à épouvanter.

Par une aube de brouillard rougissant, Minne s'éveille, en déclarant qu'elle se sent guérie et que l'odeur du chocolat l'a réveillée. Avant que Maman ose croire à sa joie, Minne bâille, montre une langue pâlotte mais pure, s'étire longue, longue dans son lit, pose cent questions :

— Quelle heure est-il ? est-ce qu'il fera beau ? où est Antoine ? est-ce qu'on me donnera du chocolat, ou encore du lait ? combien

y a-t-il de jours avant qu'on rentre à Paris?

Cinq minutes après, l'oncle Paul est dans la chambre, appelé par Maman qui ne laisserait pas échapper une si belle occasion de reperdre la tête. Il sourit de travers, appuyé sur une canne, sa tête de buis jaune convulsée par une crise de foie. Il halète :

— Va, ma petite, tu es moins malade que moi!... » et reçoit un regard indigné de Maman qui n'entend pas qu'on mette en doute les indispositions de Minne.

Douceur de déguster, au bout d'une mouillette, le lait blanc et la crème jaune d'un œuf à la coque ! Minne gourmande, bien calée entre deux oreillers, goûte en même temps la sereine stupeur d'une convalescence. Le contact du linge frais repose sa chair ; l'air délicieux, par la fenêtre ouverte, enfle les rideaux et fait penser à la mer.

Le cerveau de Minne lasse est comme une chambre mi-partie sombre, mi-partie claire.

Dans la clarté vibrent des bruits connus et joyeux : poulie du puits, voix de Célénie qui exubère après trois jours de silence, craquements du parquet qui éclate comme une cosse sèche...

Dans la partie sombre, encore toute fumeuse

de délire confus, de fièvre martelante, Minne aperçoit des corps qui luttent, des cliquetis bleus de couteaux, un cortège sanglant et triomphal illuminé de torches ; elle écoute des cris lointains : « La reine Minne ! » et compte la foule d'un peuple soumis, dont les casquettes rondes, collées aux crânes, nimbent de leur gloire pommelée l'avènement d'une reine blonde...

Minne se lèvera demain. Aujourd'hui, il fait humide et les feuilles pleuvent. Le vent d'ouest chante sous les portes, avec une voix d'hiver, qui donne l'envie de faire cuire des châtaignes sous la cendre, le goût anticipé des étoffes pelucheuses et sombres, l'amour du feu de pommes de pin. Minne assise dans son lit serre ses épaules sous un grand châle léger de laine blanche, et garde encore, malgré la vivacité de ses beaux yeux, redevenus secrets et lointains, l'air d'une fillette malade à cause des cheveux nattés et lisses qui découvrent les oreilles de porcelaine rosée.

Elle lit vaguement ; le *Roman d'une jeune fille d'aujourd'hui* n'a rien qui détourne sa pensée têtue. Les pâles histoires de flirt raisonnable, le courage pratique de jeunes nobles ruinés qui s'en vont gagner leur vie à New-York en lavant les escaliers, tout ce fatras pleurard et anglo-saxon ennuie Minne prodigieusement. Où est le livre qu'à la vingtième page elle ne quittera pas pour le continuer à sa guise, à travers des tragédies extraites du *Journal?* Minne se plaît à récompenser le zèle tenace d'un amoureux par la plus infamante mort, et le vitriol achèvera sûrement la longue fidélité d'une jeune fiancée. Minne détraque à plaisir les dénouements optimistes; elle noie, tue, séquestre, et compte les crimes en disant : « Cela, au moins, c'est la vie ».

Puisque Minne se lèvera demain, on a admis Antoine à lui tenir compagnie. Il en témoigne la gratitude discrète d'un chien recueilli à qui l'on fait sa place au feu.

Il est habillé comme pour une visite de cérémonie; il parle à mi-voix et modère les gestes de ses grandes mains. Le menton amenuisé de Minne l'attendrit aux larmes, il voudrait prendre cette petite dans ses bras, la bercer et l'endormir... Pourquoi faut-il qu'il lise, dans les yeux mystérieux de Minne, tant de malice et si peu de confiance?

Il ne veut rien voir. Il a déjà joué au loto, fait une crapette, lu à haute voix, parlé de la température, de la santé de l'oncle, — et ce regard pénétrant ne désarme pas! « Si elle n'était pas convalescente, songe-t-il pour s'affermir, ce que j'aurais déjà fichu le camp! »

Il va reprendre et lire tout haut la page commencée, mais une main effilée se tend hors du lit, interrompt le roman :

— Assez, supplie Minne. Ça m'ennuie.

— Tu es fatiguée? Tu veux que je m'en aille?

Il quitte déjà sa chaise.

— Non, reste. J'ai quelque chose à te demander.

La résignation des martyrs descend dans l'âme d'Antoine. Il s'est rassis et ose regarder Minne, l'air interrogateur. Elle serre son châle blanc, tend un dos frileux, laisse deviner un bref frisson :

— Antoine, je n'ai confiance qu'en toi.

Ce n'est pas cela, certes, qu'il attendait. Sa raison proteste contre une franchise si soudaine. Il voudrait répondre, crier : « Non, tu n'as pas « si confiance » que ça ! Tu me regardes d'une manière noire qui ne me dit rien de bon ! Mais tu es encore un peu malade, et je dois tout supporter... »

— Antoine, tu peux me rendre un grand service, un service... que je n'oublierai jamais.

— Oui ?

Elle ne s'arrête point à la modestie de la réplique :

— Tu vas écrire une lettre à ma place. Moi, je ne peux pas. C'est une lettre que

Maman ne doit pas voir, qui devrait être partie depuis trois jours, mais...

Un regard douloureux vers le plafond achève la phrase.

— Mais pourquoi...

— Comprends-moi, Antoine. Si maman me trouvait en train d'écrire, elle pourrait exiger que je lui montre ma lettre. Toi, tu écris à cette table, comme pour toi, et personne n'a rien à y voir...

La tête basse, Antoine attend des renseignements plus précis, qui ne viennent pas.

— Tu écris à Henriette Deslandres, ou à... Marcella Ross ?...

Minne sourit en coin, lisse sur sa tempe la soie plate de ses cheveux :

— Que me font ces petites filles, Antoine ? j'écris à mon fiancé.

Elle peut guetter, à ce coup, la figure de son cousin ; Antoine, très en progrès, n'a pas bronché ; six semaines de soleil et de vent le protègent, d'un hâle épais, contre la

rougeur. Et puis, à vivre auprès de Minne, il a gagné le sens de l'extraordinaire, du définitif, du variable. Simple comme la férocité mentale de Minne, une idée l'a traversé : « Je vais écrire sans faire semblant de rien, alors je saurai qui c'est, et je le tuerai. »

Sans parler, il suit, docile, les indications de Minne : « Dans mon buvard... Non, pas de ce papier-là, du blanc uni... nous sommes obligés à tant de précautions ! »

Lorsqu'il s'est assis, qu'il a humecté la plume neuve, affermi le sous-main, elle commence :

« Mon bien-aimé... »

Il ne tressaille pas, il n'écrit pas non plus. Il regarde Minne, profondément, sans colère, jusqu'à ce qu'elle s'impatiente :

— Eh bien, écris-donc !

— Minne, dit Antoine d'une voix changée et lente, pourquoi fais-tu cela ?

Elle croise sur sa poitrine plate son châle de laine blanche, d'un geste de défense. Une

émotion nouvelle rosit ses joues transparentes, ourle d'un ton artificiel ses oreilles presque trop menues. Antoine lui paraît étrange, et c'est à son tour de le regarder, de cet air lointain et divinateur qui rend si singulières ses prunelles de petite fille. Peut-être voit-elle à travers lui, l'instant d'un regret, l'Antoine qu'il sera dans dix ans, grand, solide, à l'aise dans sa peau comme dans un vêtement à sa taille, n'ayant gardé d'aujourd'hui que ses doux yeux de brigand noir?... Trop peu avertie, Minne prend son pressentiment pour un malaise ; — et d'ailleurs qu'y a-t-il, pressentiment ou regret, qui puisse lutter avec le souvenir toujours brûlant d'un dormeur au long corps de reptile engourdi, cuvant chaque jour l'ivresse du sang versé chaque nuit?

— Pourquoi, Minne?

Elle a seulement un léger mouvement fataliste des épaules, et trouve enfin ce qu'il faut répondre :

— Parce que je n'ai confiance ici qu'en toi.

Confiance! voilà le mot qui suffit à abîmer la volonté d'Antoine. Qu'il possède, seul, une chose aussi précieuse que la confiance de Minne, il ne faut que cela!

Il écrira la lettre, il pardonnera, soulevé par ce flot de lâcheté sublime, qui absout tant de maris complaisants, tant d'amants humbles et partageurs.

. . . . . .

« Mon bien-aimé, que tes chers yeux ne s'étonnent pas de cette écriture qui n'est pas la mienne. Je suis malade au point de ne pouvoir t'écrire moi-même. Heureusement, quelqu'un de dévoué... »

La voix de Minne chante, monotone et douce, hésite, semble traduire mot à mot un texte difficile. A ces mots « quelqu'un de dévoué », elle tend la tête, épie enfantine-

ment le martyre d'Antoine qui, tout à sa tâche, écrit raide et vite, en bon expéditionnaire habitué à ne rien comprendre à ce qu'il copie. Goût féminin de la torture, qui fait de chaque fillette un petit bourreau-artiste...

« Quelqu'un de dévoué veut bien se charger de te donner de mes nouvelles, pour que tu te rassures, pour que tu te donnes tout à ta dangereuse carrière... »

« Sa dangereuse carrière? rumine Antoine, Il est chauffeur... ou sous-dompteur chez Bostock... ou volontaire en Mandchourie... ou... »

— Tu y es, Antoine ? « à ta dangereuse carrière... » Je continue :

« Le temps coule si lentement ! Mon bien-aimé... quand me retrouverai-je dans tes bras... (la plume crache), et respirerai-je ta chère odeur ?.. »

Une grande vague amère emplit le cœur du garçon qui écrit. Il endure tout ceci comme un rêve pénible, dont on souffre à mourir en

sachant que c'est un rêve. « Ce n'est pas vrai, songe-t-il. Mais c'est affreux déjà que Minne l'ait inventé, espéré... » Il avale une longue gorgée de la vague amère, lève les yeux sur Minne. Les paupières basses, ses cheveux d'or fluide divisés en bandeaux nets, elle ressemble étrangement à une gravure célèbre, et flattée, où l'on voit, presque enfant, la feue reine Victoria, dont un gentilhomme agenouillé baise la main. A comparer mieux, la ressemblance est superficielle, car la jeune princesse n'eut point ce front d'exaltée, cette narine serrée et farouche.

« Ta chère odeur », redit Minne dans un soupir. « Je voudrais pourtant, pour ma tranquillité, oublier que je fus à toi... » Tu y es, Antoine?

Il n'y est pas. Il tourne vers elle une figure de noyé, une figure enlaidie et suffoquée qui irrite Minne sur-le-champ.

— Eh bien, va donc !

Il ne « va » pas. Il secoue la tête, à la

manière des chiens qui chassent les mouches...

— Tu ne dis pas la vérité, dit-il enfin. Ou bien tu ne sais pas ce que tu dis. Tu n'as pas appartenu à un homme !

Rien, plus que l'incrédulité, ne peut exaspérer Minne. Elle ramasse sous elle, avec une grâce brusque, ses jambes cachées. Les lumineux yeux noirs, dévoilés, accablent Antoine de leur colère.

— Si, crie-t-elle, je lui ai appartenu !

— Non.

— Si !

— Non !

Que Maman survienne ; elle n'hésitera pas, devant ce duel risible d'affirmations et de dénégations, à croire qu'il s'agit d'une tartine ou d'un joujou. Ce conflit pourrait, d'ailleurs, s'éterniser, si Minne ne trouvait un argument sans réplique :

— Si, je te dis, c'est mon amant !

L'effet, sur Antoine, d'un mot aussi catégorique est au moins surprenant. Toute son

attitude obstinée et tendue s'assouplit. Il pose la plume, soigneusement, au bord de l'encrier, se lève sans renverser sa chaise et s'approche du lit où trépide Minne, qui devrait, dans un moment moins violent, remarquer qu'aux prunelles d'Antoine luit la singulière et fauve douceur d'une bête qui va bondir...

— Tu as un amant? tu as couché avec lui? demande-t-il très bas.

Comme sa voix appuie, presque mélodieuse, sur les derniers mots!

La vive rougeur de Minne avoue, croit-il, sa faute. Il ne peut deviner que la fillette effarée, ignorante, craint de démasquer son mensonge en parlant davantage.

« Couché avec?... » s'écrie Minne en elle-même. « Oui, il faut dormir dans le même lit, l'un contre l'autre, pour être amants... Où avais-je la tête? »

— Certainement, Monsieur ! J'ai couché avec lui !

— Oui ?... Et où donc ?

Par un renversement des rôles, si soudain qu'elle ne l'aperçoit pas, c'est Minne qui répond, embarrassée, à un Antoine offensif, plein d'une lucidité qu'elle n'a point prévue. Elle croise son châle blanc, le décroise, bombe la nuque, « encense » pour secouer l'interrogation...

— Où ?... Ça t'intéresse ? vraiment ?

— Ça m'intéresse.

— Eh bien, la nuit... sur le talus des fortifications !

Il réfléchit, fixe sur Minne des yeux rapetissés et prudents.

— La nuit... sur le talus !... Tu sortais de la maison ? Ta mère n'en sait rien ?

Touché cruellement par le coup d'œil ironique de Minne, il repart tout de suite :

— Je veux dire... c'est donc quelqu'un dont tu ne pouvais expliquer la présence chez ta mère ?

Sans parole, elle répond « oui » d'un grave signe de tête.

— Quelqu'un... de condition inférieure?

— Inférieure !

Redressée, tremblante, elle le foudroie du sombre éclat de ses yeux grands ouverts. Ses nobles petites narines palpitent. Minne est plus altière qu'une jeune ci-devant au pied de l'échafaud, et cette fois, sa révolte crie la sincérité. Inférieur! Inférieur, cet ami silencieux et menaçant, dont le corps souple, jeté en travers du trottoir, gisait, feignant une mort gracieuse... Narcisse en jersey rayé, évanoui aux bords d'une source... Inférieur, le héros de tant de nuits, qui cache sous ses vêtements le couteau tiède, celui dont les mains fines, aux doigts trop longs, gardent la trace brune des cigarettes (d'Orient), et les marques roses de tant d'ongles épouvantés!...

Minne se ressaisit à temps ; elle abaisse de fières et pudiques paupières, et dit, théâtralement simple :

— Pouvais-je aimer un homme qui ne fût pas un héros ?

« Non », avoue en lui-même Antoine dompté.

Cette enfant changeante commande le respect par sa royale faiblesse et inspire le chimérique espoir de la protéger un jour.

« Elle aime un héros... Mais j'aurais pu le devenir aussi, moi ! »

L'idéal Cyrano qui sommeille en tout adolescent éclot, l'espace d'un soupir, durant lequel Antoine se rêve bravache, moustachu et svelte, modeste dans la victoire...

Minne effiloche les franges de son châle, grave comme une jeune Norne tisseuse de destinées. Antoine qui observe, stupide, la palpitation légère de ses cils baissés en ombre blonde, sent renaître sur ses lèvres le chatouillement partout propagé qui affola son envie, un jour cuisant d'été... Aujourd'hui, il n'oserait plus, sur Minne, sa brutale et ignorante caresse : il rougit d'angoisse silencieuse

à imaginer que Minne se souvient et compare... Il souffre d'un tourment délicat, qu'il rédige pour lui-même en mots grossiers. Pourtant, si elle a menti !

— Tu dis : « sa dangereuse carrière », Minne... Qu'est-ce qu'il fait donc ?

Elle le scrute de ses yeux profonds, où la clarté du jour se mire en reflets minuscules, sans y pénétrer ; elle hésite :

— Je ne peux pas le dire, articule-t-elle lentement. Tu n'es pas assez mon ami.

Le son de ces simples mots change aux yeux d'Antoine la couleur du jour, le relègue dans un monde glacé et lointain, déformé par le liquide cristal des larmes.

— Pas assez ton ami ! Moi, pas assez ton ami, moi qui souffre à cause de toi, moi qui me ferais écorcher plutôt que de répéter une de tes paroles !...

Elle l'épie en dessous, avance sa bouche et son menton en museau rusé de souris. L'aveu désordonné d'Antoine s'accompagne

d'une mimique de moulin à vent, de secousses pénibles pour ravaler les pleurs : elle souhaite un maître aux yeux ironiques et durs, qui saurait souffrir en souriant, ou couver des rancunes patientes....

Elle hoche son petit front uni :

— Tu vois, Antoine, comme tu es égoïste jusque dans tes ennuis. Tu ne parles que de toi ! Ne penses-tu pas que je porte un fardeau plus lourd que le tien ? Crois-tu que ma vie soit bien gaie, à toujours dissimuler comme je fais, à me priver, hélas ! de la présence de celui que j'aime ?

Pris à cette douceur de victime, Antoine frissonne d'une foudroyante certitude : « Elle dit la vérité ». Mais, une minute avant, une autre certitude, non moins foudroyante, ne l'a-t-elle pas averti que Minne mentait?

Il veut se débattre encore :

— Mais, Minne, tu es extraordinaire !

— Je le sais bien, dit-elle gravement. Donne-moi ma lettre, veux-tu ? Tu n'es pas

dans une disposition d'esprit qui te permette de l'écrire tranquillement.

— Mais... elle n'est pas finie.

— Je la finirai toute seule.

— Si ma tante te voit ?

Elle jette un bras en travers de sa poitrine, d'un geste de soldat-martyr :

— Jamais ! Je mourrai plutôt.

Antoine veut user de ruse, savoir un nom, une adresse :

— Mais:.. s'il attend ?

Elle contemple, avec une ardeur de visionnaire, le couchant cerise qui empourpre la chambre :

— Oh ! il y a si longtemps que nous nous attendons, lui et moi !

Un silence les sépare. Antoine lutte contre une basse jalousie physique, puis finit par céder :

— Minne... est-ce que tu me montrerais *sa* photographie, si tu l'avais ?

Elle tressaille, puis glisse détendue au fond

du lit. Le pli de lassitude, reparu sur son visage, encadre les points nerveux de sa bouche.

— Laisse-moi, dit-elle. Je suis fatiguée. Et d'ailleurs, Maman va m'apporter mon dîner... Va, je t'en prie.

Il s'avance pour un adieu timide, et se penche sur elle; pour boire au moins — il l'a tellement gagné! — le parfum de citronnelle, mêlé ce soir à une odeur encore fiévreuse, à un arome calciné de lointain incendie... Mais elle tend seulement sa main fragile.

— Bonsoir, Antoine.

Il garde un instant la petite main, qu'il craint de baiser maladroitement, et finit par la reposer doucement sur le drap, comme un objet délicat dont il ne sait pas se servir.

— Viens, Antoine, viens !

Cette fillette encapuchonnée, qui saute et crie sur la terrasse, est-ce bien Minne ? Antoine revoit la petite sainte d'hier, couchée entre ses bandeaux blonds, et pâle de ses aveux inoubliables... « Il y a donc plusieurs Minne ? »

Tel qu'un sauvage qui croit, à chaque ravin, toucher le bout du monde, ce garçon, primitif et tendre, compte les transformations de Minne et s'étonne que chacune ne soit pas la dernière...

Un fait paraît certain, c'est que Minne est guérie. Une turbulence de chevreau l'anime depuis son lever jusqu'à effrayer Maman, faire rire l'oncle Paul dans son verre d'eau

de Vichy chaude additionnée de glycérine :

— Puisqu'elle veut sortir, laisse-la sortir !

Maman a vêtu chaudement « son poussin blanc », l'a bardée, sur sa robe, d'un châle de laine croisé derrière, à l'enfant, et la regarde s'échapper, aussi émue qu'aux premiers pas de Minne toute petite...

— Comme c'est amusant qu'il fasse froid, Antoine !

Une gelée brusque a sucré le jardin cette nuit, suspendu dans l'air un hiver factice qui tremble à l'horizon en vapeur de neige. Les allées sonores craquent, les dernières feuilles des acacias, qu'un fin cristal ankylose, tombent avec un bruit de papier dès qu'un rayon de soleil les touche.

Minne remue du pied l'herbe du verger, dont chaque lame s'élargit d'une transparente barbe de glace, plus fine qu'une moisissure. Elle tend une langue pointue sous une houppe de fils de la vierge, givrée, qui se balance en franges de perles.

— Minne, c'est de la dernière imprudence ! gronde Antoine, qui grelotte un peu dans son veston d'été.

La langue rose dehors, elle tourne vers lui des yeux noirs qui rient. Il sourit tristement en détournant la tête. La gelée blanche ne suffit pas à l'enchanter, lui. Il a froid. Froid dessus, froid dedans. Il tremble comme un chien sous une porte, depuis que Minne a retiré de lui sa confiance, — et l'espoir. « Si au moins elle ne m'avait rien dit ! »

Comme si elle avait suivi le funèbre chemin des pensées d'Antoine, Minne, qui contemplait le jardin de Noël avec des yeux rétrécis de chatte éblouie par le soleil, s'écrie impitoyablement :

— Encore quatre jours, et on part !

Quatre jours, et Antoine n'a rien tenté ! Quatre jours funestes et rapides, si rapides qu'il s'imagina parfois en sentir à ses oreilles le vent léger de vitesse inappréciable !...

Du reste il se l'avoue en son for intérieur : Minne fut, pendant ces quatre jours, parfaitement insupportable ! Excitée, frivole, bondissant à tout instant sur les marches crépitantes de l'escalier pour un bibelot oublié dans la malle, précieux caillou qui porte l'empreinte creuse d'un coquillage, chardons bleutés cueillis dans la sablonnière, coloquinte verruqueuse volée au jardin du père Corne...

Et bavarde, et autoritaire, et parlant du cours Souhait, des modes de l'hiver prochain, de sa première robe longue, « avec

des godets rapportés pour donner de l'ampleur au bas de jupe ! »....

Il est bien temps, à présent qu'on attend la charrette qui doit emporter les malles, il est bien temps que Minne, sa fièvre tombée, s'asseye au petit mur de la terrasse, face au jardin, si pensive et si charmante, les mains croisées sur son manteau, qu'Antoine, qui l'a vue par la fenêtre, venge son gros chagrin sur sa malle, où il bourre pêle-mêle ses chaussures, ses livres classiques et ses larmes !

O Minne silencieuse ! que regarde-t-elle dans le temps couleur de cendre, couleur d'octobre, couleur de départ ? Le jardin rouillé, ou les rondes petites montagnes, ou les platanes amaigris ? Peut-être regrette-t-elle les longues et vides journées heureuses, les goûters dans l'ombre fraîche de la grande salle, les prunes chaudes, la tarte paysanne luisante de beurre, le lit vert et bleu dans la chambre rose où les rideaux orange se gonflent comme des voiles ? Peut-être,

impatiente, s'élance-t-elle vers Paris, vers celui qu'elle aime et qu'elle avoue, avec une si fière impudeur, pour son unique maître ?

Antoine n'ose pas descendre. Il se sent trop faible, les membres mous et vides de sang. Le départ, le collège, Minne hors d'atteinte, Minne perdue...

Le son des grelots, qui annonce la charrette, suscite en lui un tel transport impuissant, qu'il s'écrie tout bas, avec l'espoir de désoler Minne, de la jeter dans d'éternels remords : « Si j'allais mourir ? »

Un train vide et lent les emmène tous quatre, s'arrête devant de petites gares désertes aux noms frais, repart à regret, s'arrête un quart d'heure plus loin... Antoine et Minne, désœuvrés, et que rend silencieux l'heure inquiétante du crépuscule, se tiennent debout dans le couloir, s'appuyant du front aux vitres, regardant la campagne noircir.

Maman les a appelés pour manger une aile de poulet froid prise entre deux tranches de pain, des poires duchesses dont le parfum lutte avec celui du gruyère. (« J'ai pourtant mis trois doubles de papier ! » allègue Maman pour excuser le véhément fromage.) Les enfants n'ont pas faim.

Ils guettent, vers le Nord, le premier jet

électrique, mauve dans la brume, qui décélera la tour Eiffel et Paris proches. Une chanson stupide obsède Antoine, rythmée par le pata-tan galopeur du train. Il lutte, essaie de changer de refrain, et se rappelle un mot de Minne toute petite : « Le chemin de fer sait toutes mes chansons ! » Il tente un essai de conversation avec Minne, et ne trouve à lui dire que ceci :

— Est-ce qu'Il sait que tu arrives ce soir ?

Elle tourne vers lui des prunelles agrandies, emplies de tout le noir qu'elles contemplèrent.

— Qui ?

— Mais, dame... ton ami, le Monsieur-à-la-dangereuse-carrière ?

Elle hausse un coin d'épaule, replonge, sans répondre, dans le noir. Ce silencieux mépris ulcère le collégien. Toujours du dédain ! Toujours cette façon de regarder quelque part par-dessus sa tête ! Comme s'il n'était pas capable de comprendre... c'est elle

qui ne peut pas comprendre, la méchante... « Et puis, qu'est-ce que j'ai encore à perdre? Manions l'ironie! » se dit-il.

— Dis donc, Minne?... Minne?... qu'est-ce qu'il fait, le Monsieur-à-la-dangereuse-carrière? Il est couvreur, n'est-ce pas? C'est une haute situation, hein, une situation... élevée?

Elle arrête sur lui des yeux meurtriers. L'heure obscure, le retour vers tous les dangers, vers tous les espoirs, l'emplit d'ivresse contenue et de bravade:

— Tu veux le savoir, ce qu'il fait?

— Oh! tu sais, je disais ça...

— Tu veux le savoir?

— Oui, j'aime mieux.

— Il est assassin.

Antoine lève ses sourcils de Méphistophélès départemental, ouvre une bouche badaude et part d'un jeune éclat de rire. Cette bonne grosse plaisanterie le remet; le rassure; il ne peut plus comprimer sa joie et tape sur ses

cuisses d'un geste plus convaincu que distingué.

Minne frémit; dans ses yeux, que la lampe du plafond recule sous l'orbite, passe la distincte envie de tuer Antoine.

— Tu ne me crois pas?

— Si, si... Oh! Minne, quelle toquée tu fais!

— Tu ne me crois pas?... Et si je te le montrais?

— Connu, ma chère! Tu me montrerais une vieille photographie de Pranzini, ou de Prado, ou de... Ravachol; il y en a tant!

Le train halète, siffle toutes les trois secondes; un halo d'incendie vers le Nord, des faisceaux tournants de feu lilas annoncent la gare, là, dans une minute. Minne ne connaît plus de raison ni de patience :

— Si je te le montrais vivant? Il est beau, plus beau que tu ne seras jamais; il a un jersey bleu et rouge, une casquette à carreaux violets, des mains douces comme celles d'une

femme; il tue, toutes les nuits, d'affreuses vieilles qui cachent de l'argent dans leur paillasse, des vieux abominables qui ressemblent au père Corne; il est chef d'une bande terrible d'Apaches, qui terrorise Levallois-Perret... il m'attend tous les soirs au coin de l'avenue Gourgaud...

Elle s'arrête, suffoquée, cherchant une dernière flèche à enfoncer :

— Il m'attend là, et quand maman dort, je sors, et je vais le retrouver, et nous passons la nuit ensemble!

Elle a fini; elle attend. Il va éclater de fureur, ou s'effondrer en une humilité consternée : « Minne, pardon, j'ai eu tort, je ne suis pas digne de t'aimer, etc., etc... » Et voilà au contraire qu'Antoine lui montre une figure épanouie, éclaircie de contentement, l'effusion d'un homme à qui on vient d'enlever l'arête qu'il avait dans la gorge!... Pendant que le train trépigne brutalement sur les plaques tournantes, que Maman appelle

les enfants pour les manteaux et les valises, la chanson idiote, qui ne l'a pas quitté, chante éperdue sur des paroles inédites dans l'âme d'Antoine :

C'est d' la blague,
C'est d' la blague,
C'est !
J'ai bien failli couper.
Ell' m'aurait fait marcher.
Ah !
C'est d' la blague,
C'est d' la blague...

« Il ne sait pas que je suis revenue. Sans ça... Mais il n'est pas en prison. Est-ce qu'il y a des serrures, des prisons, des murailles, pour un Frisé? Il est comme... Chiquita, dans le *Capitaine Fracasse*, Chiquita qui passe par les trous des serrures, danse sur les pointes des grilles... Pourvu qu'un caprice ne l'ait pas entraîné vers quelque favorite, depuis que Casque-de-Cuivre est arrêtée!... Les hommes comme lui vivent dans une atmosphère d'amour, convoités par cent mille femmes... »

Dans l'imagination effrénée de Minne, l'image se concrète : cent mille femmes indistinctes, une nébuleuse de suppliantes aux mains tendues, dont on n'aperçoit que les yeux levés d'extase, les lèvres qui murmurent

des louanges... Au milieu d'elles, centre lumineux, le Frisé indolent, dont les dents cruelles luisent entre des lèvres rouges, sourit à un rêve. Le regard perdu, il suit la fumée opaline de sa cigarette (d'Orient)... Minne soupire.

Elle s'est accoudée, petite gargouille blonde, au rebord de la fenêtre, le menton sur ses poings, penchée. Un brouillard poisseux humecte ses boucles déroulées, emplit lentement sa chambre blanche ponctuée de boutons de roses : roses sur la cretonne des meubles, sur le papier des murs, le satin du couvre-pieds, la porcelaine crème des cuvettes... Têtes joufflues de roses naïves, qui écartent, à gauche, à droite, des feuilles vertes symétriques, comme des mains étonnées...

Une âme ensorcelée se débat dans cette prison fleurie, victime d'un impérieux penchant, d'une suggestion croissante, qu'elle subit sans surprise : « Mon destin est là !... »

Jeanne d'Arc n'obéit pas aux Voix plus aveuglément que Minne à sa chimère. Seulement Minne, illuminée pratique, entoure d'ombre son cher secret. Car les temps sont changés, et son cri de : « Mon Dieu m'appelle ! Suivez-moi, vous le verrez de vos yeux ! » ne lèverait qu'une faible armée de sergents de ville apitoyés, peut-être goguenards...

Depuis que Minne a quitté la Maison Sèche, deux dimanches seulement ont ramené, autour de la tarte traditionnelle, l'oncle Paul et Antoine.

Minne détourne d'eux ses yeux sauvages, parce que la vue de l'oncle Paul, fripé, verdâtre, offense sa fraîche et cruelle jeunesse, parce qu'Antoine, — à nouveau revêtu d'une livrée bleue boutonnée d'or, plus laid, les cheveux trop courts, un air d'enfant de troupe cuit au soleil — abonde en clins d'œil, en sifflotements ironiques, à l'adresse de Minne seule, et qui signifient : « Ça tient toujours, ce fameux bateau du Monsieur-à-la-dangereuse-carrière?... Hein, Minne, ce qu'on en a rigolé ces vacances, nous deux!... »

Encore un peu grandie, sa longue taille enfantine à l'aise dans le même velours vert, Minne rêve dédaigneusement de confondre l'incrédule Antoine, en même temps qu'elle soumettrait un peuple grondant de sujets qui ignore encore sa souveraine... Elle crée des mots historiques : « C'est par des coups d'audace qu'on s'impose aux multitudes!... »

Une soirée d'hiver, pareille à celle-ci en silence, en pluie régulière, en intime et triste douceur, Minne était assise à cette même table, sous la lampe qui pâlit ses cheveux couleur de miel clair. Cela date de l'hiver passé, et Minne y songe comme si des années déjà séparaient cette heure-là de l'heure présente. Elle revoit curieusement la Minne de l'autre année : « une enfant! » et compare... La différence n'est pas sensible à des yeux vulgaires : l'allongement de deux centimètres, une finesse moins floue du masque enfantin qui se précise, et cette inquiétude écouteuse dans le beau regard noir...

Minne, le porte-plume aux dents, tantôt méprise ses semblables, tous ses semblables,

tantôt se congratule : « Ils ont des yeux de limaces, pense-t-elle, pour ne pas s'exclamer de surprise, en admirant la transformation qu'un grand amour opère en moi... Mais c'est qu'aussi ma dissimulation égale celle des criminels fameux... Ah! je serai digne, le jour venu, d'être des leurs. Il m'apprendra, d'une caresse de ses yeux, d'un frôlement de ses cheveux frisés, ce que j'ignore encore, ce que je devinerai si vite... Et le langage de convention, l'argot mystérieux, n'aura plus de secret pour moi... » Ainsi Minne rédige ses pensées, d'un tour emphatique et puéril.

Cependant l'encre tarit au bec de la plume, la narration française reste à mi-page; Minne rapporte depuis la rentrée des notes médiocres du cours Souhait...

Maman pronostique que la longue enfance de Minne va prendre fin, redouble de soins, d'œufs frais, de vins toniques, inspecte la lingerie de Minne avec une pudique sollicitude, questionne discrètement, et se heurte à

la même gentillesse ennuyée, à des « Oui, maman » dont une mère moins aveugle suspecterait la superficielle douceur. Ce soir, on dirait qu'elle brode saccadé (c'est un galon roumain pour les chemisettes de Minne), parfois elle se retourne pour scruter innocemment sa chérie...

Il ne faut pas en vouloir à Maman si Dieu ne l'a pourvue que d'un don d'amour sans profondeur, et d'ailleurs, tant d'honnêtes poules couvèrent, sous leurs plumes rognées, l'essor supérieur, vert et bleu métallique, d'un canard sauvage !

Oui, ce soir justement, il y a quelque chose qui émeut l'air entre Maman et Minne. Quelque chose d'inexplicable, qui pousse Maman elle-même à des paroles en apparence saugrenues, mais qui n'étonnent point Minne.

— Minne chérie, tu n'as rien contre moi?

Minne tourne la tête, fixe sur Maman des yeux dont le vide noir se trouble peu à peu, où la compréhension frétille enfin telle qu'un goujon d'argent malicieux.

— Contre toi, maman? oh! bien, par exemple! Ce serait le monde renversé!

Le cœur encore gonflé, Maman timide incline sur sa broderie ses bandeaux châtains, pour que Minne ne la voie pas rougir.

— C'est que tu es tellement silencieuse depuis la rentrée, mon petit poulet! J'ai peur que tu ne t'amuses guère ici, tu regrettes la campagne...

Minne secoue la tête simplement, sans répondre. Quand il y a trop de choses à expliquer, ou à cacher, le mieux, n'est-ce pas? c'est de ne rien dire.

— Ce serait ton droit, tout à fait ton droit. Un de ces jours, va, nous vendrons ce petit hôtel que papa nous a laissé, nous quitterons ce vilain dangereux quartier, et nous vivrons toute l'année à la Maison Sèche, avec l'oncle. Et j'aurai une belle Minne toute rose, une Minne toute forte qui mangera des côtelettes et des côtelettes, comme un vrai petit loup...

L'humble verbiage tendre peut continuer, verser longtemps sa tiédeur insipide, Minne n'a entendu que ceci : vendre l'hôtel, quitter Paris... Il serait temps d'aviser. Elle rédige déjà une lettre éperdue de captive. « On veut m'emmener, m'éloigner d'ici... Tenez-vous

prêt, postez vos hommes les plus dévoués pour mon enlèvement... » Mais où est-Il? Cela importe peu. Il est quelque part dans l'ombre et surgira quand l'heure sera venue. Oui, mais qu'Il ne tarde guère!

L'étrange folie de Minne distribue les fidèles armés, accroche l'échelle de corde, crochète la porte au judas de cuivre qui protège le petit hôtel. Une foi si exaltée la soulève, qu'elle quitte la table d'un sursaut brusque, tire les plis de sa robe, lisse ses cheveux pour partir.

— Tu as fini, mon amour?

— Fini?... ah! non. Mais ça ne va pas. Le... la tête...

Il faut que la préoccupation imprécise de Maman soit bien forte. Elle ne se précipite pas, comme d'habitude, en murmurant les noms conjurateurs de la fleur d'oranger, du tilleul, de la rhubarbe... Elle roule maladroitement sa broderie, et jette enfin après un grand effort :

— Minne... Minne mon amour, j'ai peur que tu m'aimes moins !

Là-dessus, elle se penche davantage, pour ramasser de problématiques aiguilles tombées, tandis que, sous ses paupières, brillent deux petites larmes, où les rayons de la lampe se cassent en fines aiguilles cuisantes...

Minne a tressailli. Elle regarde avidement la nuque penchée de Maman, cette nuque encore si jeune que plie en ce moment la tendre honte d'avoir avoué, d'avoir quémandé un peu plus d'affection...

Quoi ! quelqu'un, qui n'est pas Minne, souffrait, à côté de Minne, d'une peine secrète, d'une privation qui peut-être ressemble — en plus petit — à celle qui fait languir Minne ? Et ce quelqu'un là, c'est Maman ? Maman paisible, si occupée de soins médiocres, de blanchissage, de couture, d'hygiène ?...

Une singulière émotion agite le cœur de

Minne, mêlée de stupeur, de pitié tout à coup chaude et câline, d'irritation orgueilleuse aussi : car elle abandonne à regret l'amère joie de se croire isolée, exhaussée, par une passion au-dessus de son âge...

Une réserve toute nouvelle, une gaucherie pleine d'arrière-pensée ralentit l'élan de Minne vers Maman. Sa petite main froide se glisse seulement sur ces genoux où le corps d'un bébé délicat, aux cheveux de soie plate et légère, berça si longtemps son poids douillet.

— Maman...

Les bras gardiens l'enveloppent, deux pleurs roulent dans les cheveux de soie. Maman, folle et silencieuse, étreint sa Minne comme si elle l'avait perdue et retrouvée.

— Ca n'est pas ça, Maman, pas du tout ; seulement, tu comprends, je ne suis plus une petite fille et souvent tu me parles trop comme à une petite fille... (Elle rit d'un rire argentin un peu forcé :)

— Songe donc, Maman, dans pas bien longtemps je serai bonne à marier!

Bonne à marier! cette enfant pas formée, si frêle... Hélas! que Minne ait songé à cela, c'est déjà trop...

Maman navrée, qui boit ses larmes, emporte Minne vers sa chambre blanche et rose, la déshabille, la couche, la borde, et ne se rassure un peu qu'au moment où, hors du lit bien emmailloté, ne passe plus de Minne qu'une tête toute petite, hérissée d'escargots d'or et de rubans blancs, une tête, enfin, d'enfant si enfant, qu'à cette idée de mariage, Maman ne peut s'empêcher de rire, de rire aux larmes.

— ... Alors je sors, tu comprends. Je descends l'escalier, sur mes bas, je fais glisser le verrou de sûreté, et je suis dehors.

— Oui. Et la porte ?

— La porte ?

— Oui. Tu as la clef ?

— Bien sûr, Antoine ! Maman l'accroche dans le vestibule pour que Célénie puisse sortir la boîte le matin.

— La boîte ?

— Oui, la boîte aux ordures.

— Ah !... Et si ma tante se réveille la nuit ?

— Elle ne se réveille jamais.

— Mais enfin, Minne, elle peut se réveiller, pour ceci, pour cela, pour n'importe quoi !

Minne lève les yeux, les épaules, les mains, vers une fatalité supérieure :

— Qu'est-ce que tu veux, mon pauvre ami ! qui ne risque rien n'a rien.

— Evidemment, murmure Antoine machinalement.

Après une lourde réflexion, il interroge encore :

— Et tu sors habillée comme ça, avec ta robe en velours, tes cheveux pendants, ton chapeau blanc qui a du velours vert ?

Minne l'effleure d'un mince sourire. Décidément ce garçon est trop simple.

Et puis cette touche dans la tunique bleue, ce grand nez que l'hiver précoce pèle, ces mains de jardinier ! La glycérine n'est pourtant pas faite pour les chiens... Il finira bien par abdiquer sa sécurité incrédule, ses sifflotements blagueurs...

— Antoine, tu m'attristes. Penses-tu que j'aille le retrouver dans cet accoutrement de

petite bourgeoise ? Retourne-toi vers la fenêtre, tu vas voir.

Pendant qu'il dépolit la vitre, d'un souffle résigné, elle dégrafe elle-même, ses bras graciles retournés, le fourreau de velours vert qui déguise sa forme souple. Le jupon de percale rose et blanche, une chemisette en toile lavande, de l'été passé... ah ! et puis les cheveux... vite, un grand peigne. Là, bien en avant, presque sur le nez, un chignon serré et dur. Et n'oublions pas le ruban rouge, qui pâlit le cou délicat jusqu'au ton d'ivoire vert... La cocarde rouge dans les cheveux...

— Antoine, tu regardes !

Un bond farouche l'a jetée derrière la porte ouverte du placard.

— Non, je ne regarde pas.

— Tu as envie de regarder, c'est tricher !

Vite, le tablier à poches. Ah ! si elle avait au moins un peu de rouge pour les lèvres... Une morsure cruelle en tiendra lieu, qui enfièvre la bouche serrée. Les yeux brûlent

assez, noirs à effrayer, dans cette pâleur, auprès de ce rouge.

Minne, enivrée d'elle-même, oublie de rappeler Antoine. Son démon la possède : « Je suis digne de *lui* », proclame-t-elle tout bas.

Ses pensées galopent :

« Si je descendais tout de suite, ne viendraient-*ils* pas tous, l'un après l'autre, de leur pas de chats silencieux, flairer autour de moi, s'étonner, m'admirer, me reconnaître? La reine des fortifs elle-même, la Reine Minne ! »

— Antoine, regarde ! crie-t-elle enfin.

Il se retourne et ne quitte pas la fenêtre, comme s'il craignait, en bougeant, de fondre en ténèbres la vision éclatante. Il croise derrière lui de sages mains respectueuses, — tout son amour gauche et profond monte à ses yeux, les lustre, les étire, s'en évade en caresses vers Minne, Minne encore une fois nouvelle, Minne incomparable...

Elle parade et tourne, fière et non surprise, se sourit avec complaisance, essaie une cambrure qui creuse ses reins, ombre sa nuque penchée...

— Je suis sinistre, pas?

Il proteste, fervent:

— Oh! non, Minne. Tu as l'air... tu as l'air...

— Oui, hein? j'en ai bien l'air, d'une ?

— Oh! non, Minne. Tu ressembles tellement à un petit portrait que je vois tous les jours, chez un bric-à-brac. Un portrait de marquise de l'ancien temps, elle porte une rose rouge, comme ça, dans les cheveux...

« Je ne sais même pas pourquoi je tarde tant », médite Minne devant son livre ouvert. « Qui me retient ? Antoine est un balourd, incapable de comprendre quoi que ce soit. A-t-on vu chose pareille ? il m'a prise pour une marquise ! Il n'y a pas grand'chose à espérer de ce garçon. Un instant, j'ai pensé que, parce qu'il m'aimait... Mais non. Il ne quitterait pas sa famille, lui, pour embrasser une vie nouvelle !... »

Elle sourit vaguement à un résumé d'histoire de la semaine dernière, qui tient en vingt lignes de l'écriture capricieuse de Minne. Un gros 5, à l'encre rouge, le stigmatise... Minne s'en moque. C'est tout au plus si depuis la rentrée, elle consent à faire acte

de présence au cours « le mieux fréquenté de Paris ».

Les automobiles rouges et jaunes, somptueuses à la manière des chars de dentistes forains, emportent ses compagnes devant elle, sans que son dépit se manifeste autrement que par un petit sourire pointu. « Patience, patience ! je sais où vous habitez toutes, et quand j'aurai donné vos adresses au Frisé, nous verrons ce qui vous arrivera, une belle nuit !... Les portes qui tombent, pas de lumière, des mains dans l'ombre sur votre cou, et vous crierez sottement : « Au secours ! maman ! j'ai peur !... » Tout ça, tout ça, ce sera la revanche de Minne... »

Minne s'éveille en sursaut. « Déjà sept heures ! Antoine qui doit venir dîner, et deux problèmes à résoudre encore !... Sûr, c'est un *cinq* demain. Mais demain, où serai-je ? six fois sept cinquante-deux, non, cinquante-six... qu'est-ce que je dis ?... Pauvre maman... Elle est si gentille. Mais aussi pourquoi est-

elle restée si enfant? on ne peut rien lui raconter. Elle crierait à la mésalliance. Il est stupide, ce problème! Quel sale individu, ce « coquetier », qui vend tant de poules et d'œufs! D'abord un « coquetier », c'est un petit chose creux où on loge des œufs à la coque pour qu'ils se tiennent debout, je ne peux pas m'habituer à croire que c'est un homme... *Un coquetier porte au marché soixante-trois douzaines d'œufs qu'il compte vendre à raison de...* »

— Au revoir, tante, au revoir Minne.

— Tu t'en vas tout seul, si tard, Antoine?

— Si tard, ma tante? Il n'est que neuf heures et quart.

— C'est que nous habitons un si vilain quartier... Dépêche-toi, au moins.

— Oui, ma tante... Adieu, Minne, à dimanche.

Minne reconduit son cousin jusqu'à l'étroit vestibule dallé, où la lanterne à gaz brûle en veilleuse. Elle est bien singulière ce soir. Douce, distante, presque affectueuse en même temps ; ses beaux yeux profonds si reculés sous le noble sourcil, qu'il ne pouvait en admirer que la forme...

Décontenancé par la sollicitude détachée

de Minne : « Tu n'as pas eu de thé ? tu ne reprends pas de gâteau ?... » il s'est tenu à peu près coi et penaud, attendant tout d'elle, sauf le bonheur...

— A dimanche, alors, Minne ?

— A dimanche, peut-être... Je ne sais pas...

— Comment, tu ne sais pas ?

Elle secoue ses cheveux légers, dont l'argent bleuit sous la faible lumière qui creuse encore ses yeux invisibles, laisse pointer un nez fin aux narines étroites, susceptibles...

— On ne sait jamais.

Puis elle rit tout à coup, d'un rire fragile, argentin ; on dirait le son même du précieux métal dont fut coulée sa chevelure...

— Tout le monde peut mourir, Antoine ! Vois-tu ça, que demain matin nous soyons tous morts ? A dimanche, Antoine, prends garde aux voitures, aux tramways, aux mauvaises rencontres de notre « vilain quartier », aux croquemitaines ! Va, va vite, mon petit garçon !

Méchante et gaie, elle claque derrière lui la porte épaisse, et remonte l'escalier en deux bonds de chèvre, tandis qu'il s'en va lentement d'abord, puis très vite, transi à cause du tiède salon qu'il quitte, de la moquerie de Minne et de son pauvre amour qu'elle cahote sans pitié.

— C'est lui. C'est Lui! Je reconnais sa démarche...

Elle ne l'a vu que couché, presque endormi. Elle reconnaît, quand même, sa démarche. Ses yeux, son cœur le reconnaissent, et l'exaltation glace ses petites mains sur l'espagnolette de la fenêtre fermée.

— Il n'y a que Lui pour marcher si bien. Qu'il est souple ! A chaque pas, on voit le balancement de ses hanches. La prison l'a maigri, on dirait... Je ne peux pas voir sa figure... Paris est bien mal éclairé. Est-ce que c'est la même casquette, à carreaux noirs et violets ? On dirait que oui. Peut-être que c'est l'insigne particulier à sa bande... « Ralliez-vous à ma casquette noire et violette, vous la trouverez toujours sur le che-

min de la victoire ! » Il ne leur dit peut-être pas ça textuellement, mais le sens doit être le même. Il m'attend... Je voudrais me montrer. J'ai peur que la fenêtre craque...

Les petites mains glacées tournent la crémone ; Minne épie, les oreilles agrandies et remuantes, le premier craquement. Le ripolin presque neuf colle encore.

— Je dirai que Célénie avait oublié mes volets. D'ailleurs c'est la vérité.

Rien n'a bougé dans la maison. Minne se penche, cherche la longue silhouette paresseuse... Dieu ! la voici... Il revient.

C'est un long rôdeur d'une souplesse désossée, qui fume et se promène. La clarté de cette fenêtre ouverte, au premier étage, l'étonne; il lève la tête. Minne affolée, penchée à tomber, devine sur ce visage levé une pâleur verte qu'elle jurerait unique, et la cigarette (d'Orient) fume vers elle comme un encens.

« Psst ! » fait Minne.

L'homme s'est retourné, d'une manière courbe qui révèle la bête toujours au guet. C'est cette gosse, là-haut ? A qui en veut-elle ?

Une petite voix légère descend : « Il faut descendre ? vous venez me chercher ? »

A tout hasard, et parce que la silhouette est jeune et fine, l'homme envoie, des deux mains, une obscène et silencieuse réplique.

« Bien sûr, c'est le signe ! » se dit Minne, « mais je ne peux pas descendre comme ça ».

Fièvreuse, elle recommence la parure baroque où se méprit ce niais d'Antoine, les rubans, le chignon, — oh ! ce peigne qui glisse tout le temps ! — le tablier à poches... Faut-il prendre un manteau ? Non. On n'a pas froid quand on s'aime... Vite, en bas !

Les pieds bondissants de Minne, chaussés de pantoufles rouges, effleurent le tapis...

Un craquement terrible... Minne dans sa hâte a oublié la vingt-deuxième marche, disjointe, et qui gémit insupportablement... Un instant elle s'aplatit, les mains au mur,

cherchant un creux, une cachette, ou peut-être une arme..

Que les secondes sont longues ! Rien n'a bougé pourtant. En bas, les verrous de sûreté ont obéi à la petite main qui tâtonne, la porte tourne, lourde et muette, mais comment la refermer ?

— Eh bien, je ne la referme pas !

Il fait frais, presque froid. Le vent, qui n'agite plus de feuilles aux platanes, fait chanceler la clarté des becs de gaz.

— Où est-il ?

Personne sur le boulevard Berthier. Quelque agent — pouah ! l'ignoble race ! — l'aurait-il contraint à s'éloigner ? Personne... Quelle direction choisir ? Minne désespérée tord enfantinement ses mains nues.

Là-bas, très loin, une forme s'éloigne...

— Oui, oui, je reconnais le balancement de ses hanches !

Une main au chignon qui oscille, l'autre tenant la jupe légère, elle s'élance....

L'heure inusitée, la gravité de ce qu'elle accomplit portent Minne sur des pieds qui effleurent à peine la terre. L'état d'étrangeté, habituel aux rêves, l'empêche de s'étonner. Elle étendrait les bras et volerait, sans plus de surprise. Elle se dit seulement: « C'est mon âme qui court. » Il faut courir, et très vite, car la longue forme de celui qu'elle suit n'est plus, du côté de la Porte Malesherbes, qu'une larve onduleuse dans la demi-clarté qui halète en rond autour des becs de gaz.

Minne dépasse l'avenue Gourgaud — oh ! coin arrondi du trottoir, où dormait celui qui se fond là-bas ! — atteint la grille du chemin de fer, le boulevard Malesherbes... Avec Célénie, avec Maman, elle n'est jamais allée

plus loin. Le boulevard continue, jalonné d'arbres pareils. Mon Dieu! Comme le Frisé est loin! Minne n'ose pas crier, ils ne crient jamais, eux. Et elle ne sait pas siffler... Là-bas, c'est lui... Non, un arbre plus gros. Ah! le voilà! Arrêtée un instant, la main sur son cœur qui emplit sa poitrine d'une boule douloureuse, elle part, rejoint quelqu'un qui semble attendre, quelqu'un de muet, qui dérobe, sous le bord ramolli d'un feutre, le haut d'un visage anonyme...

— Pardon, Monsieur...

La petite voix suffoquée peut à peine parler, l'homme ne montre de lui-même, sous le gaz verdâtre, qu'un menton bleui par une barbe de trois jours.

Pas de front, pas d'yeux, les mains mêmes restent invisibles, jusqu'au coude dans des poches insondables.. Mais Minne n'a pas peur de ce mannequin sans figure, qui semble vide, haut comme une armure ancienne...

— Monsieur, vous n'auriez pas vu passer

un... un homme qui allait par là, un homme grand, qui se balance un peu en marchant?...

Elle a peine à respirer et repique en parlant les épingles de son chignon. Elle sent sur elle un regard qu'elle ne voit pas. Les épaules de l'homme montent, retombent. Minne s'impatiente :

— Pourtant, il a dû passer près de vous, Monsieur !

Sa petite figure volontaire, presque irritée, cherche bravement la figure d'ombre. La course a rosé ses joues, ses yeux reflètent le gaz comme deux flaques d'eau, elle ferme et rouvre tour à tour sa bouche nerveuse, attendant une réponse.

L'homme vide hausse encore les épaules, et dit enfin d'une voix sourde :

— Personne.

Elle secoue furieusement sa tête casquée d'argent, et repart plus vite, affolée du temps perdu, prête à pleurer d'angoisse.

C'est plus noir, de ce côté-là. Mais la

pente douce est bonne pour courir, et elle court, elle court, occupée seulement d'aller très vite et de maintenir d'une main son chignon qui la gêne... Le manque d'habitude...

Elle vient de heurter, presque sans les voir, un couple paisible de sergents de ville, qui remonte le boulevard. Le choc d'une épaule solide a fait chanceler Minne, elle distingue des paroles bourrues et lentes :

— Qu'est-ce qui m'a fichu une sacrée petite bougresse...

Elle court; le vent bourdonne avec ses pensées dans ses oreilles. Elle va droit devant elle. Il n'a pu que suivre les fortifications qui lui constituent un royaume disputé, un territoire d'asile peu sûr ; ce n'est pas l'heure encore de descendre dans Paris.

Au fond de la tranchée, un train rampe, dépasse Minne en versant sur elle un flot dense de fumée qui l'aveugle un instant. Elle ralentit ses pieds fatigués, considère, la tête basse, ses petites pantoufles rouges dont le

nez effilé se camuse déjà de boue, s'appuie à la grille pour suivre les yeux verts du train... Comme il va vite, lui! Et puis, il sait siffler...

« Où suis-je? »

A cinquante mètres, une baie d'ombre ferme la route, un portail noir au faîte duquel soudain passe une bête vive et longue, coiffée de fumée, trouée de feux rouges et verts....

— Encore un train! il passe au-dessus du boulevard.. Je ne connaissais pas ce pont.. C'est un de *leurs* asiles... Il m'attend là.

Ses décisions se suivent, faciles, irréfutables; dans cet enchantement qui la guide Minne reconnaîtrait la seconde vue que dispense, seul, l'amour.

Elle court, les lèvres tremblantes d'essoufflement. Sa main, qui tient l'anse de son chignon, semble follement la soulever, tout entière, de trois doigts délicats et le vent, qui frappe trop fort son gosier, le dessèche péniblement.

La bouche noire du pont, qui grandit devant elle, ne l'effraie pas. Au contraire. Elle y devine le seuil d'une autre vie, l'approche sacrée des mystères qui unissent tant d'êtres, traqués et fiers, par le besoin de l'argent, du meurtre et de l'amour.

Des mèches déroulées, que n'a pas retenues son peigne à l'espagnole, la suivent horizontales, ou bien retombent sur sa nuque, y palpitent, vivantes comme des plumes....

Quelque chose a remué, plus noir que l'ombre rougeâtre, quelque chose d'assis à même le sol, sous le halo de brouillard irisé qui dépolit la flamme du gaz....

Lui ? non. Une femme accroupie, deux femmes, un homme très petit et malingre. Les pieds silencieux de Minne ne les ont pas avertis ; d'ailleurs le pont vibre encore d'un grondement assourdi, ronron de bête énorme...

L'enfant qui courait force ses yeux à distinguer, parmi ces silhouettes atterrées, la sta-

ture plus noble de celui qu'elle poursuit, en vain.

Il n'est pas là. Ceux-ci sont ses congénères, ses sujets peut-être ; l'homme — une sorte d'enfant chétif, assis sur le trottoir, les genoux dans ses bras — arbore le jersey connu, la molle casquette de lainage qui colle au crâne, sur une tête petite, sculptée en masque macabre, dont les yeux de Minne, habitués à la nuit, devinent la mobilité bavarde et maladive.

Derrière le groupe, une futaie de piliers trapus, cannelés, s'enfonce — église ou catacombes ?

— C'est tout à fait Pompéi, constate Minne.

Elle respire, cherche dans le vent humide une odeur de voûte et de sépulcre... L'ombre d'une colonne la dérobe toute.

Elle ne voit pas très bien les deux femmes, dont l'une vient de se lever. Voici pourtant le tablier, le corsage indigent et criard, le chignon en casque, chez celle-ci d'un noir

métallique, si lisse, si tendu, qu'il miroite, en carapace dure d'insecte batailleur.

Minne regarde avidement, compare : ce qui lui manque, c'est ce chic particulier de coiffure d'où pas un cheveu ne s'échappe, sauf sur les tempes en frisons laineux. C'est ce corsage de laine rouge, qu'un papillon de grossière dentelle épingle au cou. Le tablier peut aller... Mais ce je ne sais quoi, dans l'attitude, d'agressif et de découragé, ce cynisme d'animal qui vit, se nourrit, se gratte et se satisfait en plein air, voilà ce que seule peut donner l'habitude !

Minne, rassurée, ne se hâte point de repartir. « Ceux-ci sont désormais les miens, songe-t-elle, orgueilleuse. Ils me diront, si je les questionne, où m'attend le Frisé. A moins que cette femme ne soit une de mes rivales ? »

Une rivale peu dangereuse, qui étire à cette minute, dans un bâillement rugissant, ses bras masculins, son dos barré par la saillie du corset. Non, pas même une rivale. Une

sujette, à qui le Frisé peut jeter les mots de passe, les instructions brèves de besognes inférieures...

Inattentive au froid, qui se glisse entre sa chemisette légère et sa peau moite, Minne observe, enregistre, goûte avec fièvre le rêve d'être là, sous ce pont, en ce voisinage louche, et tâte le mur glacé, inquiète de savoir s'il ne se transmuera pas, comme tant d'autres nuits, en satin ouaté, en linge fin... Elle gratte la pierre, y appuie sa joue, et s'appelle avec force, tout bas : « Minne, éveille-toi ! » Minne est bien éveillée, tout est vrai ; l'une des deux pierreuses tousse convulsivement, renâcle et crache, et jure le nom de Dieu, d'une voix épuisée.

« Il faut que je passe, pourtant », songe Minne résolue.

Le chignon assuré, les mains dans ses poches en cœur, elle sort de sa guérite d'ombre et s'avance, un pied au bord de la jupe :

— Mesdames, vous n'avez pas vu passer

un homme, grand, qui se balance un peu en marchant?

Elle parle haut, vite, en petite comédienne neuve qui a plus de feu que d'expérience. Les deux créatures, collées du dos au mur, regardent, stupides, cette enfant déguisée.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demande la voix épuisée de celle qui toussait.

— C'est une gosse, dit la noire au casque d'insecte. Elle est rigolotte, pas ?

— Elle cherche quelqu'un, probable.

En bas, par terre, le gringalet ramassé en crapaud rit par secousses, puis élève une voix nasillarde de bossu :

— Qui s'tu serches, la môme?

Blessée, Minne abaisse sur l'avorton un regard royal :

— Je cherche le Frisé.

Elle attendait un signe d'entente, un empressement après ce nom magique. L'avorton se lève seulement, plus petit qu'elle, ôte sa casquette molle d'un rond de bras d'arsouille

cérémonieux, découvre un crâne maigre aux cheveux déjà rares.

— Le Frisé, c'est moi, pour vous servir.

Au rire flatteur des deux femmes, Minne fronce ses sourcils veloutés, et va passer outre, courant vers l'est noir.

Le rôdeur s'approche davantage, et lui glisse ces mots en confidence :

— Je suis frisé, mais ça ne se voit que dans l'intimité.

Puis, comme il tend vers la taille de Minne une main sournoise, elle frémit de tous ses nerfs et fuit, poursuivie une minute par un traînement de savates, par la voix des deux femmes : « Antonin ! Antonin ! laisse-la donc, j' te dis !... »

de monde, cette nuit. Où sont-ils tous? Peut-être y a-t-il grand conseil dans une carrière?

Elle veut s'asseoir sur un banc, pour vider ses pantoufles où roulent des grains de sable, des petits cailloux blessants. Mais un couple serré et confus, que désunit son approche, la chasse avec des paroles dont le sens lui demeure obscur....

Cinquante pas plus loin, un autre groupe, où la femme affairée se penche sur un corps vague aux bras morts et traînants. Une sorte de plainte... Minne entrevoit une tache blanche de linge...

— Ah! un blessé... Elle le panse, pauvre femme... J'entre enfin dans la zone dangereuse... laissons-les.

Un « Psst » jailli du talus l'arrête, l'attire. Elle s'avance de quelques pas: « C'est vous? » crie-t-elle.

— Oui, c'est moi, répond une voix de fausset que l'on change exprès. Minne est devenue défiante, on ne l'attrapera plus.

— Qui vous ?

— Moi, voyons, moi, le chéri, la gueule en or....

— Ce n'est pas vous que je cherche, dit Minne sévèrement. Elle repart, se range un peu plus loin pour laisser passer un troupeau de moutons ; petits sabots secs criblant le sol, bêlements en gamme disloquée, odeur pacifique et caséeuse. Minne entend le souffle des chiens, dont le va-et-vient endigue incessamment le flot des rondes croupes laineuses...

Ils passent comme la grêle et Minne peut croire, rien qu'un instant, qu'ils ont balayé avec eux tous les bruits de la nuit. Mais un train bout au loin, s'élance rageur, circuite dans un lointain de campagne immense, crachant derrière lui une mitraille de charbons encore rouges... Minne, dans une pause fatiguée de son esprit, songe aux petits chiens qui lancent derrière eux, de leurs pattes irritées, le sable et le gravier, puis s'en vont arrogants sans tourner la tête...

Le dos à un arbre, elle a cessé de marcher et sent, dès qu'elle s'arrête, une brûlure insoutenable à la plante des pieds. Elle se dit encore : « Je vais dans un peu de temps le retrouver, en me renseignant... » Mais la lassitude, un commencement de désespérance, font déjà qu'elle formule cette phrase, avec entêtement, pour se forcer à la penser.

Elle s'accuse :

— C'est ma faute, aussi ! Je suis descendue trop tard, j'ai voulu me faire belle à leur manière... A-t-il pu croire que j'ai douté ? Non, je n'ai pas douté, je n'ai pas douté ! Je ne doute pas de Lui plus que de moi-même !

Redressée, balayant des deux mains sur sa figure les cheveux d'argent, aussi fins que la soie d'araignée, qui pleuvent de son chignon bousculé, elle brave la Nuit, ses yeux recèlent assez d'ombre pour lutter en ténèbres avec elle....

— Il faut penser avec calme. Ils sont calmes, eux. Lui, surtout, il s'est fait un front impas-

sible. Il tue paisiblement, et dort après, d'un sommeil armé. Je crains mes nerfs pour commencer, c'est trop naturel.

« Et puis on ne se débarrasse pas, en une heure, de toutes les tares d'une longue éducation. Je veux oser. Au premier passant qui portera la casquette et le jersey, j'ordonne — la reine Minne, enfin ! — de me conduire vers Lui ! »

Elle lève ses pieds douloureux, regarde, à la lueur d'un gaz enfumé de brume, ses mains raidies de froid. Elle rit toute seule, d'un petit rire ironique et triste :

— Si Maman était là... elle ne manquerait pas de dire : « Ma petite Minne, c'est bien la peine que je t'achète des moufles en lièvre blanc !... » Ce n'est pas de ça que je me soucie. J'aimerais mieux avoir une brosse, ou un linge, pour enlever la boue de mes pantoufles. Paraître devant Lui en pieds crottés !

Pour trouver, le long du talus, un peu d'herbe où essuyer ses semelles, elle traverse

l'avenue déserte, et tressaille. Elle n'avait pas vu une femme qui arpente, d'un pas morne de bête accoutumée à ne point trouver d'issue aux parois de sa cage, le sable mou. Une femme... ce n'est pas trop l'affaire de Minne, qu'un instinct de rivale retient. Pourtant celle-ci porte le casque de cheveux, armure d'amour et de bataille, le tablier de cotonnade rouge, et des souliers à bouffettes, pitoyables dans les flaques...

« Madame ! » crie Minne résolument, car la créature s'éloigne, jalouse de sa solitude de fauve peureux, qui chasse seul et se contente des bas gibiers...

— Madame !

La femme se retourne, mais continue de s'éloigner à reculons. C'est un être hommasse et carré, avec une figure violacée, de petits yeux porcins, méfiants, des yeux qui n'ont jamais dû avoir le temps d'exprimer autre chose que l'affût, la vigilance du guet nocturne...

Minne, qui lui trouve quelque ressemblance avec Célénie, reprend sa plus royale assurance, et lui parle du haut de sa tête décoiffée, les mains au fond de ses poches en cœur.

— Madame, voilà. Je me suis égarée. Pouvez-vous me dire le nom de cette rue?

Une voix sans timbre, comme celle des chiens de ferme qui couchent toujours dehors, répond après un silence :

— C'est écrit sur les plaques, que je pense.

— Je sais bien, répond Minne impertinente. Mais je ne connais pas le quartier. Je cherche quelqu'un. Et quelqu'un que vous connaissez sûrement, Madame!

— Quelqu'un que je connais? (L'être hommasse répète les derniers mots de Minne, d'un parler épais où traîne un vague accent de terroir.) Je connais pas grand monde...

Minne veut rire, et tousse parce qu'elle a vraiment froid. Mais elle rit, en effet, dès qu'elle ne tousse plus.

— Ne faites donc pas de cachotteries avec

moi! Je suis des vôtres... ou je vais en être.

Elle savoure le silence de la femme, « un silence de stupeur », pense Minne.

La femme, qui conserve sa distance, n'a pas l'air d'avoir compris qu'elle parle à une future reine.... Elle lève sa tête vers le ciel noir, péniblement (on voit qu'elle est un peu bossue) et dit, pour dire quelque chose :

— Je crois bien qu'il va flotter...

— Qui ça? demande Minne.

— Oui, continue la femme sans entendre la question, y aura de la pluie avant le jour.

Minne frappe du pied. De la pluie! Bête inférieure !... La pluie, le vent, la foudre, est-ce que tout cela compte, devrait compter?... Il y a seulement des heures de nuit et des heures de jour. Le jour on dort, on fume, on rêve...

Mais sous la nuit, tente veloutée, voile impalpable dont le frôler seul exalte toute Minne, on tue, on aime, on secoue des pièces d'or encore poissées de sang, on échange des

récits qui enrichissent les annales du meurtre...

Ah ! trouver le Frisé ! oublier dans ses bras une enfance asservie, obéir passionnément à lui, à lui seul !

Minne piaffe, hume la nuit, reprise de fièvre et d'enthousiasme.

— T'as l'air bien jeune, murmure la grosse voix sourde de chien de garde enroué.

Minne regarde la femme de haut, entre ses cils :

— Très jeune ! J'aurai seize ans dans huit mois.

— Dépêche-toi de les avoir. C'est plus sûr.

— Ah ! fait Minne étonnée.

— Tu travailles toute seule ?

— Je ne travaille pas, dit Minne fièrement, les autres travaillent pour moi.

— T'as bien de la veine, soupire la voix de chien. C'est des sœurs plus petites, ou plus grandes que toi ?

— Je n'ai pas de sœurs. Et puis ça ne vous

regarde pas. Si vous vouliez seulement me dire... Je cherche le Frisé. J'ai quelque chose de grave à lui communiquer, quelque chose de tout à fait sérieux.

Le monstre triste s'est rapproché, regarde curieusement cette petite fille frêle, qui parle là comme chez elle, qui est accoutrée comme un carnaval et dépeignée que c'en est honteux, et qui demande « le Frisé ».

— Le frisé ? quel donc frisé ?

— Le Frisé, voyons ! Celui qui était avec Casque-de-Cuivre, le chef des Aristos de Levallois-Perret.

La créature carrée recule, toise Minne de son mufle levé :

— Celui qui était avec Casque-de-Cuivre ? celui qui... Est-ce que je connais des espèces comme ça ? Qu'est-ce qui m'a foutu une petite gadoue pareille !

— Mais...

— Tâche moyen de savoir, petite saloperie, que je suis une honnête femme, et qu'on n'a

jamais vu un marlou traîner dans mes jupes depuis l'exposition de 89 ! Ça n'a pas plus de poils que ma main et ça parle de bande et de Frisé, et de ci et de ça et de l'autre ! Veux-tu me fout' le camp, et vivement, ou je t'en mets une, de frisure, qui ne sera pas ordinaire !

« Voilà une chose inouïe ! »

Minne, hors de souffle, s'est assise au bord du trottoir, délivrée enfin de la poursuite affreuse de cette mégère qui a couru sur elle, avec des bonds batraciens, des menaces incompréhensibles : « C'est que je te ferais coffrer, tu sais, et tu n'en mènerais pas large, toi et tes quinze ans !... »

Minne affolée s'est jetée dans une petite rue transversale, puis dans une autre, jusqu'à ce boyau noir et désert, où le vent chante comme à la campagne et gèle les épaules moites de Minne qui, frileusement, les coudes au corps, tousse et tâche de comprendre.

— Oui, c'est extraordinaire. On me traite en ennemie. Il y a trop de choses qui m'échap-

pent, le langage surtout. On m'a bien donné un dictionnaire d'anglais ; mais d'argot, non. Celui-ci m'aurait rendu plus de services... Elle m'a prise pour une rivale. Ou bien une simple question de concurrence... Elle n'est plus très jeune, et c'est chez eux un peu comme dans les salons, où on regarde méchamment les nouvelles venues qui sont jeunes et jolies... Tout de même, tout de même, il y a trop longtemps que je suis sur mes jambes, je n'en peux plus.

L'accablement plie son dos, penche sa tête, gerbe en désordre, vers ses genoux qu'elle serre contre le froid ; pour la première fois depuis sa fuite, le corps fragile de Minne se souvient d'un lit tiède, d'une chambre silencieuse...

Une honte la secoue, à se sentir accroupie et lâche, la robe crottée et l'échine tendue, pareille aux plus viles de ses sujettes... Ses sujettes, hélas !... A cause de ce mot-là, Minne a souri, de quel sourire désenchanté !...

Tout est à recommencer. Il faudra de nouveau attendre, de nouveau espérer la venue nocturne du Frisé, de nouveau s'échapper, parée, fiévreuse...

Oh ! que du moins cette nuit-là soit belle, complète, débordante d'amour, féconde en alertes partagées ! Qu'un bras dont elle devine la force traîtresse guide ses premiers pas, qu'une main infaillible lève un à un tous les voiles qui cachent l'inconnu !... car Minne se sent épuisée jusqu'au sommeil, jusqu'à la mort.

Le silence l'éveille. Le froid aussi. Pour quelques minutes d'assoupissement, au bord de ce visqueux trottoir, la voici éperdue, séparée du monde réel, inconsciente de l'heure, prête à croire qu'un cauchemar l'a portée dans un de ces pays trop connus où le seul visage des choses immobiles suffit à créer une atmosphère de terreur sans nom...

Qu'est devenue la Minne sauvage, l'amante d'un assassin fameux, la Reine d'un Peuple

rouge ? Celle-ci, petit oiseau maigre, à peine couvert d'une chemisette rose d'été, grelotte au bord du trottoir; toussotte, tourne sur place, avec des yeux noirs effarés, de grands cheveux blonds, décoiffés et tristes. Sa bouche tremble, pour retenir des larmes et surtout le mot qui devrait guérir toutes les épouvantes, appeler l'étreinte, la lumière, l'abri : « Maman »... Ce mot-là, Minne ne le criera que si elle se sent mourir, si des bêtes effroyables l'emportent, si son sang, par sa gorge ouverte, s'épand comme une étoffe tiède... Ce mot-là, c'est le dernier recours, il ne faut pas l'user en vain.

Elle se remet en route, courageusement, en ressassant des choses raisonnables :

— Je vais regarder le nom de la rue, n'est-ce pas, et puis je retrouverai le chemin de la maison, puis je rentrerai tout doucement par la porte entr'ouverte, et puis je me coucherai et tout sera fini, et demain il fera jour, et je n'aurai pas peur...

Au coin du boyau désert, elle se dresse sur la pointe des pieds, grandit encore sa taille en se cramponnant au bec de gaz, pour lire : « Rue... rue.... Qu'est-ce que c'est que ça? Je n'ai jamais entendu parler de cette rue-là... » La suivante, peut-être que je la connaîtrai.

La suivante, déserte encore, bossuée de pavés disjoints, d'immondices en tas, elle en voit le nom, lui aussi, pour la première fois. Et Minne demeure debout, les mains pendantes, envahie peu à peu de la crainte folle d'avoir été transportée, pendant son sommeil, dans une ville inconnue...

« Si encore je rencontrais un sergent de ville... » Un coup d'œil sur ses vêtements effraie son espoir timide : « Faite comme me voilà, le moins qui puisse m'arriver, c'est qu'il me conduise au poste... »

Elle marche encore, s'arrête, le cou renversé, pour lire des noms de rues, des noms bizarres ou amorphes comme ceux qu'on

invente en rêve : la rue... la rue... la rue...

— Si je m'assieds encore, je mourrai là.

Cette pensée soutient les pas de Minne. Non que l'idée de la mort l'effraie ; mais elle voudrait, petit animal perdu et souffrant, finir en son gîte, et que des mains ignobles ne cherchent pas, sur elle, le matin venu, un nom, un indice...

Maman si douce, Antoine bébête et tendre, le Frisé même, aux yeux inquiétants comme l'eau nocturne... tout cela a-t-il jamais existé ? Et Minne, infante blonde qui régna sur leurs cœurs, où donc est-elle ?...

Le froid plus vif, on ne sait quelle saveur de départ que porte le vent, des bruits lents et lointains de charrettes, tout cela sent le matin proche. Mais Minne n'en sait rien. Elle marche encore, insensible, renverse la tête par habitude, quand le trottoir fait un coude, lit un nom inconnu...

Elle boite, parce que ses pieds lui font mal et que l'une des pantoufles rouges a perdu en courant son talon cambré.

Soudain, elle s'arrête, tend l'oreille : un

pas s'approche, que rythme gaiement un refrain fredonné.

Minne lève, vers le ciel encore invisible, ses yeux profonds et dit à demi-voix, avec un reste de son emphase enfantine : « Voici venir pour moi la vie ou la mort... »

. . . . . .

C'est un homme.

Un « monsieur » plutôt.

Il marche, un peu lourd, un peu vieux, dans une pelisse à col fourré qui l'engonce ; toute l'âme de Minne se relève :

— Qu'il a l'air bon ! qu'il est rassurant ! que sa pelisse fourrée doit être chaude et douce !... De la chaleur, de la douceur, cela me manque depuis si longtemps !

Elle va courir, se jeter vers l'homme comme vers un grand-père, lui balbutier en

pleurant qu'elle est perdue, que Maman saura tout si le jour vient, qu'elle n'ose pas demander... Mais elle se reprend, avec la prudence que donne un long malheur. Si l'homme incrédule la chassait, la prenait pour la sœur avilie de cette mégère qui criait, là-bas, d'une bouche noire et rectangulaire?...

Sous la pluie fine qui commence à tomber, Minne rajuste comme elle peut sa chevelure de soie humide, repasse, d'une main gourde, les plis souillés du tablier rose, tâche de prendre l'air bien naturel, et pas autrement gêné, mon Dieu, d'une jeune fille de bonne famille qui a perdu son chemin, le soir, en se promenant...

— Je vais lui dire... comment déjà? je vais lui dire : « Pardon, Monsieur, vous seriez bien aimable de m'indiquer le chemin le plus court pour aller au boulevard Berthier? Je suis déjà si en retard?... »

Il est si proche qu'elle peut sentir l'odeur de son cigare. Elle sort de l'ombre, s'avance

sous le gaz verdâtre, va parler : « Pardon, Monsieur ». Mais à la vue de cette mince silhouette, de ces cheveux de paille argentée, le promeneur s'est arrêté. Il regarde attentivement, il tend la tête.

« Il se méfie », songe Minne, et sa parole défaille avant d'être entendue.

Le Monsieur a fait un pas.

« Il est bon, soupire Minne, il devine mon embarras. Je vais lui dire... »

— Qu'est-ce qu'elle fait là, la petite fille ?

Il a parlé, lui, un peu pâteux, mais extrêmement cordial.

— Mon Dieu, Monsieur, c'est bien simple...

— Oui, oui. Elle m'attendait, la fifille.

— Vous vous trompez, Monsieur...

(La pauvre douce voix de Minne... Elle recommence à avoir peur, une peur d'enfant retrouvée et reperdue...)

— Elle m'attendait, reprend la voix engageante d'ivrogne heureux. La fifille a froid, elle va me mener près d'un bon feu !

— Oh ! je voudrais bien, Monsieur, mais...

L'homme est tout près, le bord du chapeau haut de forme laisse invisible sa figure, hors une barbe de foin grisonnant.

— Mâtin de mâtin ! qu'est-ce que c'est donc qu'une enfant comme ça ? Dis-moi ton âge ?

Il souffle l'eau-de-vie, le cigare, il respire court et fort. Minne désespérée recule un peu, se colle au mur, essaie encore d'être gentille, de ne pas le contrarier...

— Je n'ai pas tout à fait quinze ans et demi, Monsieur... voilà ce qui s'est passé... Je suis sortie de chez Maman...

— Hein ! hennit-il. La fifille va me raconter tout ça, devant un bon feu, sur mes genoux...

Un bras capitonné de fourrure ceint la taille de Minne que la force abandonne... Mais l'haleine de cigare et d'alcool, sur sa figure, galvanise son évanouissement. D'un tour d'épaules, elle se rend libre, et toute

fière, redevenue l'infante blonde qui terrorisait Antoine :

— Monsieur, vous ne savez pas à qui vous parlez !

Il hennit plus doucement :

— Ça va bien ! La petite fille aura tout ce qu'elle voudra. Je suis un bon papa, un bon papa... Petite chérie... tout ce qu'elle voudra... mimi...

— Je ne m'appelle pas Mimi, Monsieur !

Comme il marche sur elle, elle bondit, s'échappe, recommence à courir... Mais sa pantoufle boiteuse la quitte à chaque pas ; elle ne peut que marcher le plus vite possible...

— Il est vieux, il ne pourra pas me suivre...

Au premier tournant, elle s'arrête, déjà épuisée, écoute avec terreur... Rien !... Oh ! si ! Un cliquetement de talons et de canne, et tout de suite surgit le Vieux qui emboîte le pas, s'acharne, murmure en hennissant :

— Petite Chérie... mimi... tout ce qu'elle

voudra... Elle me fait courir... Mais j'ai encore de bonnes jambes...

L'enfant affolée se traîne comme une caille dont l'aile cassée pend. Il n'y a plus qu'une pensée sous son front douloureux : « Peut-être qu'en marchant si longtemps j'arriverai à la Seine, et alors je me jetterai dedans. »

Le vent du matin près de pâlir chasse la pluie. Minne croise sans rien voir des voitures de laitier qui secouent au trot leur ferblanterie, des tombereaux lents, où le charretier s'est endormi.

Sous le rayon d'une lanterne, elle vient d'entrevoir le vieux et son cœur s'est arrêté : le père Corne, il ressemble au père Corne!

« Je comprends maintenant, je fais un rêve, un mauvais rêve. Mais comme il dure longtemps, et comme j'ai mal partout! Pourvu que je m'éveille avant que le vieux m'attrape... »

Un dernier, un suprême élan pour courir... Elle manque le bord d'un trottoir, tombe, les

genoux meurtris, et se relève gainée de boue froide, une joue souillée. . . . . .

. . . . . .

Avec un grand soupir abandonné, elle regarde autour d'elle, reconnaît sous une vague blancheur grisâtre, qui se lève du bas du ciel, ce trottoir qui a trahi ses pieds faibles... C'est... non... Si! C'est l'avenue Gourgaud... le boulevard Berthier...

— Ah! crie-t-elle tout haut, c'est la fin du rêve! vite, vite, que je m'éveille à la porte!

Elle se traîne, elle arrive.

La porte est entr'ouverte, comme hier soir. Minne appuie ses deux mains au vantail qui cède, et roule évanouie sur la mosaïque du vestibule.....

Antoine dort. Le sommeil transparent du petit matin lui tend et lui retire tour à tour mille beautés qui toutes s'appellent Minne, et dont pas une ne ressemble à Minne. Pitoyables à sa timidité de garçon tout neuf, elles ont des précautions de mères, des sourires de sœurs, puis des caresses qui ne sont ni sororales ni maternelles... Et tout ce facile bonheur s'empoisonne peu à peu ; — il y a quelque part, pendue dans les nuages roses et bleus, cachée sous des voiles de tulle, une horloge qui va sonner sept heures, précipiter Antoine, la tête la première, en bas de son paradis de Mahomet.

Adieu, beautés...! D'ailleurs il rêvait sans espoir... Voici la sonnerie redoutée, les sept

coups stridents qui vibrent jusque dans le creux de l'estomac... Ils persistent, se prolongent en grelottement rageur de timbre, si réel qu'Antoine, éveillé pour de bon, se dresse, hagard comme Lazare ressuscité.

Il s'y attendait bien... Il se cramponnait à son rêve en enfant peureux, il serrait les paupières... La sonnerie l'a rejeté dans cette vallée de misère, dans ce logis où manque la grâce d'une femme, et d'où l'oncle Paul a banni les tentures, les bibelots, les coussins, tous ces réceptacles du microbe...

— Mais, bon Dieu, c'est en bas qu'on sonne!

Antoine tombe dans ses pantoufles, enfile son caleçon à tâtons.

— Papa descend... quelle heure peut-il être? Elle est raide celle-là! Comme si je ne me réveillais déjà pas assez tôt!...

Il entr'ouvre la porte. Par l'étroit escalier monte une voix pleurante, que la hâte suffoque, et tout de suite Antoine sent trembler

ses joues d'un singulier frisson, au seul nom entendu de « Mademoiselle Minne ».

— Antoine ! de la lumière ; mon garçon !

Antoine cherche la bougie, sa main fiévreuse casse une allumette, une autre. Il se dit : « Si la troisième ne prend pas, c'est que Minne sera morte ! »

Puis il s'injurie de sa stupidité...

En bas, Célénie achève et recommence, pleurarde, un récit qui ressemble à un fragment de feuilleton :

— Elle était là, par terre, Monsieur, évanouie, et faite !... De la boue jusque dans ses cheveux, sans chapeau, sans rien... Pour moi, je n'ai pas d'avis n'est-ce pas, mais mon idée, c'est qu'on l'a enlevée, qu'on lui a fait les mille et une abominations, et qu'on l'a rapportée pour morte...

— Oui... dit machinalement l'oncle Paul qui croise et recroise son pyjama marron.

— Toute mouillée, Monsieur, toute...

— Fermez donc la porte ! J'y vais.

Il est tout jaune d'émotion et de bile, et son haleine de malade à jeun impressionne Antoine, déjà prêt à se trouver mal.

— Tu vas remonter, mon garçon.

— Non, papa, je vais là-bas avec toi.

— Mais non, mais non, tu n'as rien à y faire. C'est une histoire de l'autre monde qu'elle nous raconte là... On n'enlève pas les filles dans leur chambre...

— Si papa! Je te dis que j'y vais!

Antoine crie presque, au bord d'une attaque de nerfs. Il a tout compris, lui, lui seul. Tout était vrai, et Minne n'a pas menti. Les nuits sur les talus, les amours inavouables, le Monsieur-à-la-dangereuse-carrière, tout, tout!... Voici la fin logique du drame : Minne souillée, blessée à mort, agonise là-bas...

Antoine attend, l'épaule contre la porte fermée.

De l'autre côté de cette porte, dans la chambre de Minne, l'oncle Paul et Maman, courbés sur le lit taché de boue, achèvent une effrayante recherche; la lampe, au bout du bras de Maman, chancelle...

— Mais, bon Dieu, on n'y a pas touché !... Elle est plus intacte qu'un bébé... Si j'y comprends quelque chose !

— Tu es sûr, Paul? Tu es sûr?

— Ça, oui. Il n'y a pas besoin d'être bien malin... Tiens donc ta lampe !... Allons, bon, trouve-toi mal à présent, c'est ingénieux !

— Non, laisse, ça va bien...

Elle a autre chose à faire qu'à se trouver mal. Antoine qui s'attendait à une Maman en

cris, en larmes, folle, vocératrice, ne peut retenir un regard d'étonnement, presque de reproche, quand s'entre-bâille enfin la porte.

— C'est toi, mon pauvre petit ? Entre vite... Ton père vient de l'ausculter.

Maman est, en vérité, comme tous les jours. Pourtant une rapidité insolite dans les gestes, la vigilance de ses yeux gris, décèlent la volonté forcenée d'une mère chienne résolue à enlever son petit à la mort.

Une de ses mains tient fermement le mouchoir mouillé d'éther sous les narines de Minne, l'autre main caresse le front, tâte les mains de Minne.

Minne, mon Dieu! est-ce Minne ? Antoine voit bien, sur le lit, — le lit non défait — une petite pauvresse en tablier rose ourlé de boue, dont l'un des pieds minces, tout raidis, porte encore une pantoufle rouge sans talon... De la figure, à demi cachée sous le mouchoir imbibé d'éther, il ne distingue que la barre noire de deux paupières fermées...

L'oncle Paul, penché sur la petite pauvresse, se relève :

— Elle respire bien. Un peu enrhumée. Je ne lui vois rien qu'une fièvre de fatigue... On saura le reste plus tard, qu'est-ce que tu veux...

Une plainte l'interrompt; une plainte courte, un peu enrouée. Maman se penche, avec un geste de couveuse farouche.

— Tu es là, Maman ?

— Mon amour !

— Tu es là pour de vrai ?

— Oui, ma vie.

— Qui est-ce qui parle ? ils sont partis ?

— Qui ? dis-moi qui ? ceux qui t'ont fait du mal ?

— Oui... le père Corne, et... l'autre.

Maman soulève Minne, l'assied contre son cœur... Antoine s'approche, si exaspéré de ne pouvoir retenir le claquement de ses dents qu'il voudrait se battre...

Il reconnaît à présent la tête pâle et pen-

chante, sous des cheveux blonds tout gris de boue séchée. Ces cheveux qui ont changé de couleur, cette souillure qui a l'air d'un vieillissement soudain... Antoine éclate en sanglots pressés qui lui font mal à mourir...

— Chut! souffle Maman.

Au bruit des sanglots, les paupières fermées de Minne, toutes noires dans son visage cireux, se soulèvent...

Beaux yeux profonds sous le noble sourcil, égarés de ce qu'ils ont vu, ce sont bien les yeux de Minne! Ils roulent vers le plafond, cherchent étonnés, enfantins, s'arrêtent sur Antoine qui pleure debout et sans mouchoir. Un rose brûlant enflamme les joues de cire; Minne se dresse, s'accroche à Maman, veut parler, semble faire un terrible effort, tend ses pauvres mains fragiles et maculées, crie enfin :

— Tu sais Antoine, ce n'était pas vrai! Rien n'était vrai! N'est-ce pas, tu ne crois pas que c'était vrai?

D'un grand hochement de tête, il dit « Non, non » en reniflant ses larmes.

Il pleure sur Minne ; il pleure égoïstement sur lui-même, sur l'irrévocable certitude que Minne est perdue, avilie, marquée à jamais d'un sceau immonde.

Il croit, effondré, que cette enfant charmante a servi de jouet consentant, de poupée vicieuse, puis épouvantée, puis brutalisée, à un — à plusieurs misérables, peut-être ? Il le croit, il le croit !...

Il le croira toute sa vie.....

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

CLAUDINE à l'École

CLAUDINE à Paris

CLAUDINE s'en va

par WILLY

Chaque volume : 3 fr. 50

LIBRAIRIE OLLENDORFF

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

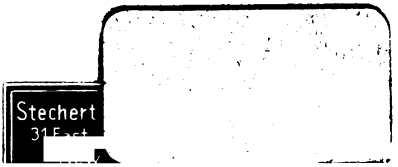
LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

20Aug'64DC	
REC'D LD	
AUG 11'64-12 M	

LD 21A–60*m*-4,'64
(E4555s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

...TED IN FRANCE

TC183475